MONSIEUR

LE

MIDSHIPMAN AISÉ.

PAR LE CAPITAINE MARRYAT,

TRADUIT DE L'ANGLAIS

Par A. J. B. Defauconpret,

TRADUCTEUR DES ŒUVRES DE SIR WALTER SCOTT, ETC.

TOME SECOND.

Bruxelles.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE, FONDERIE.

1837

MONSIEUR

LE

MIDSHIPMAN AISÉ.

TOME SECOND.

MONSIEUR

LE MIDSHIPMAN

AISÉ,

Par le capitaine Marryat.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR A. J. B. DEFAUCONPRET,

TRADUCTEUR DES ŒUVRES DE WALTER SCOTT, COOPER, ETC.

TOME SECOND.



Bruxelles.

MELINE, CANS ET COMPe.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE, FONDERIE.

1837

CHAPITRE I.

Les limites dans lesquelles nous sommes obligés de nous renfermer ne nous permettent pas de raconter tout ce qui se passa pendant les quinze jours que notre héros resta chez don Rebiera. Gascoigne et lui furent traités comme les fils de la maison, et les dames ne furent pas les moins empressées à leur témoigner leur reconnaissance. Agnès montrait quelque préférence pour John, et Gascoigne ne s'en fâchait pas, attendu que notre héros avait des droits antérieurs aux siens, et il s'établit entre Agnès et le philosophe un sentiment d'attachement qui, s'il n'était pas de l'amour, y ressemblait du moins beaucoup. Mais ils étaient encore beaucoup trop jeunes l'un et l'autre pour songer au mariage; et s'ils parlaient et se pro-

menaient beaucoup, s'ils riaient et jouaient ensemble, ils n'en étaient pas moins exacts à l'heure du dîner. Néanmoins, la jeune personne trouvait qu'elle préférait John, même à ses frères, et John pensait qu'il n'avait jamais vu de jeune personne ni si jolie ni si aimable. Enfin il fallut se quitter, et nos deux midshipmans firent leurs adieux, et partirent, munis de lettres de recommandation pour les meilleures familles de Palerme, et montés sur deux belles mules qui faisaient sonner fièrement leurs clochettes. La vieille dona les embrassa l'un après l'autre; le don les combla de bénédictions; Agnès seule ne dit rien; mais dès qu'ils furent partis, elle courut s'enfermer dans sa chambre et pleura. John, de son côté, avait l'air très-grave, et ses yeux étaient humides. Ce ne fut qu'à l'heure de la séparation qu'ils comprirent à quel point ils s'étaient attachés l'un à l'autre.

Pendant le premier quart d'heure, nos deux midshipmans suivirent leur guide en silence. John désirait se livrer en liberté à ses pensées, et Gascoigne s'en aperçut.

— Ma foi, Aisé, dit-il enfin, si j'avais été à votre place, toujours auprès d'une fille charmante et aimé d'elle, rien n'aurait pu me faire partir.

— Aimé d'elle, Ned; d'où vous vient cette idée?

— Parbleu, il ne faut pas être sorcier pour

deviner cela. Elle ne vivait qu'en votre présence. Sortiez-vous, elle ne disait plus un mot, et était triste comme une momie. Veniez-vous à reparaître, sa figure s'épanouissait, et ce n'était plus la même personne.

— Je croyais qu'on était toujours livré à la mélancolie quand on aimait bien.

— Oui, lorsque l'objet aimé n'est plus là.

— Je suis loin d'elle, et je me trouve assez triste. D'après vos arguments, je serais donc amoureux, et cela sans m'en douter? Est-ce possible?

— Je ne suis pas très-expert en cette matière, mon cher John, attendu que je n'ai jamais été amoureux, moi. Sans doute je passerai par là tout comme un autre. On dit que notre côte à tous se trouve quelque part, qu'il s'agit seulement de la trouver. Eh bien, je crois que vous avez trouvé la vôtre. Je gagerais qu'elle est à présent à se désoler dans quelque coin.

— En vérité? Oh ! alors retournons bien vite... Pauvre Agnès ! je sens que je l'aime, et je vais le lui dire.

— Il est bien temps à présent! Il fallait le lui dire quand vous vous promeniez avec elle dans le jardin.

— Mais je n'en savais rien, Ned. Mais, comme vous dites, ce serait une folie de revenir sur mes pas; je lui écrirai de Palerme.

Alors s'éleva une longue discussion sur l'amour, dont nous ne fatiguerons pas nos lecteurs, attendu qu'elle ne fut rien moins que savante, les deux interlocuteurs n'y entendant pas grand'chose. Le résultat fut que notre héros resta convaincu qu'il était amoureux fou, et il parlait d'abandonner le service dès qu'il serait arrivé à Malte. C'est étonnant de quels sacrifices un midshipman est capable pour l'objet de son adoration.

Ce ne fut que très-tard dans la soirée qu'ils arrivèrent à Palerme. Dès qu'ils furent établis dans un hôtel, Gascoigne se mit à écrire à don Rebiera, tant en son nom qu'au nom de son ami, pour le remercier mille fois de sa bienveillante hospitalité, lui apprendre leur heureuse arrivée, et lui témoigner l'espoir de le revoir bientôt. De son côté, John prit la plume, et adressa, en espagnol, à Agnès une longue épître dans laquelle il jurait que ni l'eau, ni le feu, ni le ciel, ni la terre, ni le premier lieutenant, ni son père, ni l'absence, ni la mort même, ne pourrait l'empêcher de revenir l'épouser à la première occasion, la suppliant de refuser mille partis, attendu qu'il reviendrait, mais sans dire quand. C'était la perfection d'une lettre d'amour, c'est-à-dire un tissu d'absurdités; car plus on est amoureux, plus on est absurde; c'est une règle sans exception.

Ces lettres furent remises à l'homme qui leur avait servi de guide, et qui devait aussi remmener

les mules. Il fut généreusement récompensé, et comme John lui recommanda d'avoir bien soin de sa lettre, l'Italien en conclut judicieusement qu'il fallait la remettre secrètement, ce qu'il ne manqua pas de faire dans un moment où Agnès se promenait dans le jardin en pensant à notre héros. Agnès courut au pavillon, la relut vingt fois, la baisa vingt fois, et la mit dans son sein; puis elle resta quelques minutes plongée dans une douce rêverie, tira la lettre de sa cachette, et la relut mainte et mainte fois. Cette lettre, écrite en très-mauvais espagnol, était absurde d'un bout à l'autre; mais Agnès la trouva délicieuse, poétique, classique, sentimentale, logique et concluante. Agnès était bien bonne, en vérité, d'être si fort en admiration d'une lettre d'amour d'un midshipman. Elle courut de nouveau à sa chambre et pleura, mais cette fois c'était de joie et de ravissement. Le lecteur trouvera Agnès bien simple; mais qu'il prenne en considération le climat, et puis elle n'avait pas quinze ans.

Nos jeunes gens firent venir un tailleur, et lui commandèrent chacun un habillement complet. Ils remirent leurs lettres de recommandation, et allèrent chez le banquier à qui ils avaient été adressés par don Rebiera.

— Je vais tirer dix livres sterling, John, dit Gascoigne; pour un naufragé ce n'est pas trop; je dirai toute la vérité, tout si ce n'est pourtant

notre oubli de demander un congé, ce que je supprimerai prudemment. Notre histoire vaut bien dix livres sans doute, surtout comme je la raconterai... Et vous, John, qu'allez-vous prendre ?

— Ma foi, deux cents livres sterling ; je veux faire une bonne croisière pendant que j'y suis.

— Et votre père, que dira-t-il ?

— Je n'en sais rien, mais il payera.

— Alors, vous avez raison, c'est un philosophe. Je voudrais qu'il donnât quelques leçons au mien, car il ne peut souffrir la vue d'une lettre de change.

— Eh bien, n'en faites pas, Ned; j'ai bien assez pour nous deux. Si chacun avait une part égale dans ce monde, vous pourriez tirer une somme aussi forte que moi. D'après les vrais principes d'égalité, il est donc juste que nous partagions.

— Savez-vous que vous finirez par me convertir à votre philosophie, John? décidément elle a du bon. En tout cas, elle a épargné dix livres à mon père, et c'est quelque chose pour un colonel à la demi-solde.

A leur retour à l'hôtel, ils trouvèrent don Philippe et don Martin, à qui don Rebiera avait écrit, et qui les reçurent à bras ouverts. Ç'étaient deux beaux jeunes gens de dix-huit et dix-neuf ans, qui finissaient leur éducation à l'armée. John les invita à dîner, et ils furent bientôt inséparables. Ils le conduisirent dans les théâtres, dans les cercles les plus distingués, et comme John per-

dait son argent de très-bonne grâce, et qu'il était fort joli garçon, il était bien accueilli partout. Les dames lui faisaient des avances; mais John n'était que poli, car il pensait de plus en plus à sa chère Agnès. Trois semaines passèrent comme l'éclair, et ni John ni Gascoigne ne songeaient à partir. Enfin, un beau jour, la frégate de Sa Majesté, *l'Aurore,* jeta l'ancre dans la baie, et nos deux amis, qui étaient en soirée chez le duc de Pentaro, y rencontrèrent le capitaine de *l'Aurore*. La duchesse les présenta au capitaine Tartar qui, les voyant en habits bourgeois, et les prenant pour de jeunes voyageurs anglais d'un haut rang, se montra très-gracieux à leur égard. John fut si charmé de son urbanité, qu'il invita le capitaine à venir lui ténir compagnie à dîner le lendemain. Le capitaine Tartar accepta l'invitation, et ils se quittèrent en se donnant force poignées de main, et en se prodiguant les démonstrations d'amitié. John avait nombreuse compagnie, et le dîner fut somptueux. Les convives siciliens se montrèrent très-sobres; mais le capitaine Tartar aimait la bouteille, et quoique le reste des convives eût quitté la table pour se rendre à un bal donné par la marquise de Novara, John était trop honnête pour ne pas lui tenir compagnie. Gascoigne rapprocha sa chaise de celle de John, craignant, comme il lui voyait la tête échauffée, qu'il ne sût pas retenir sa langue.

Le capitaine fut d'une gaieté charmante. John lui dit combien il serait heureux de le recevoir à Forest-Hill, propriété que le capitaine sut bientôt contenir six mille acres de terre, comme il apprit également que John était fils unique; et le capitaine Tartar devint presque respectueux en se voyant en si bonne compagnie. Il demanda à John comment il était venu, et John, dont la prudence battait en retraite, lui raconta qu'il était venu à bord du vaisseau de Sa Majesté *la Harpie*. Gascoigne donna un coup de pied à John; mais ce fut peine perdue, car, avec le vin, ses idées d'égalité montaient à la tête de notre héros.

— Oh! Wilson vous a pris à bord, c'est un de mes vieux amis.

— Il est le nôtre aussi, reprit John qui battait un peu la campagne; c'est un diantrement bon garçon.

— Mais où avez-vous été depuis la traversée? demanda le capitaine.

— Toujours à bord de *la Harpie*, parbleu! Ne fais-je pas partie de l'équipage?

— De l'équipage! et à quel titre, s'il vous plaît? demanda le capitaine d'un ton beaucoup moins respectueux.

— Comme midshipman, et M. Gascoigne aussi.

— Comme midshipman! vous êtes donc en congé?

— Non vraiment; je vais vous conter ça, mon cher ami.

— Excusez-moi un instant, répondit le capitaine Tartar en se levant; j'ai quelques ordres à donner à mon domestique.

Le capitaine Tartar héla son contre-maître par la fenêtre, lui dit quelques mots en dehors de la porte, puis revint se mettre à table. Pendant ce temps, Gascoigne, qui s'attendait à quelque bourrasque, avertit John à voix basse de s'observer davantage; mais ce fut en vain : John n'avait plus la tête à lui, et il ne tint aucun compte des remontrances de Gascoigne. Dès que le capitaine eut repris sa place, John se mit à lui raconter toute son histoire, que son hôte écouta avec la plus grande attention. John termina sa confidence en disant que, dans une semaine ou deux, il retournerait chez don Rebiera, et demanderait la main de dona Agnès.

— Ah! s'écria le capitaine en se mordant les lèvres.

— Tartar, la bouteille est auprès de vous, dit John, permettez-moi de vous servir.

Le capitaine se renversa sur sa chaise, et laissa échapper tout l'air que pouvait contenir sa poitrine dans une espèce de sifflement, comme s'il pouvait à peine se modérer.

—Ne voulez-vous plus boire? demanda John très-poliment; en ce cas, nous irons chez la marquise.

Dans ce moment, le contre-maître ouvrit la porte, porta la main à son chapeau, et regarda le capitaine d'un air significatif.

— Ainsi donc, monsieur, s'écria le capitaine Tartar d'une voix de tonnerre en se levant brusquement, vous êtes un maudit échappé de midshipman! Deux drôles en habits bourgeois qui ont l'impudence de se pavaner dans la meilleure société de Palerme, et d'inviter un capitaine de la marine royale à dîner avec eux! et qui m'appellent *Tartar,* et *mon cher ami!* Maudits drôles que vous êtes! ajouta le capitaine, alors écumant de rage, et frappant du poing sur la table, de manière à mettre en danse tous les verres.

— Permettez-moi, monsieur, de vous faire observer, dit John, à qui cette apostrophe avait rendu toute sa raison, que nous n'appartenons pas à votre vaisseau, et que nous ne sommes pas en uniforme.

— En uniforme! midshipmans manqués! Je ne vois en vous que deux adroits filous qui n'ont pas le sou dans la poche, et qui se font passer pour des jeunes gens de famille, et s'échappent par la fenêtre sans payer.

— Est-ce moi que vous traitez de filou, monsieur? demanda John.

— Oui, monsieur, vous-même.

— Eh bien, vous en avez menti! s'écria notre héros furieux. Je suis *gentleman,* monsieur, et

je voudrais pouvoir en dire autant de vous.

L'étonnement et la rage coupèrent la respiration au capitaine Tartar. Il voulut parler, mais sa bouche resta ouverte dans une horrible contorsion, et il se laissa presque tomber sur sa chaise; enfin il revint à lui.

— Mattheus, Mattheus! s'écria-t-il.

— Monsieur, répondit le contre-maître qui était resté à la porte.

— Le sergent ?

— Il est là, monsieur.

Le sergent entra, et porta la main à son chapeau.

— Faites entrer vos soldats de marine... Assurez-vous de ces deux hommes. Arrivés à bord, qu'on leur mette les fers aux pieds.

Les soldats entrèrent la baïonnette au bout du fusil, et s'emparèrent de notre héros et de Gascoigne.

— Peut-être, monsieur, reprit John, qui avait repris tout son sang-froid, nous permettez-vous de payer notre dépense avant d'aller à bord? Nous ne sommes point des filous, ajouta-t-il en jetant sur la table une bourse pleine de dollars, et, si vous le voulez, payez vous-même. Je désire qu'on soit généreux avec les garçons.

— Sergent, vous les laisserez régler leurs comptes, dit le capitaine d'un ton plus radouci; et prenant son chapeau et son épée, il sortit de l'appartement.

— Grand Dieu ! Aisé, qu'avez-vous fait? vous serez jugé par une cour martiale et renvoyé du service.

— C'est bien ce que j'espère, Gascoigne, et je fus bien fou d'y entrer. Mais il m'a traité de filou, et si c'était à recommencer, je répondrais de même.

En moins d'une demi-heure, notre héros et son camarade, au lieu d'être au bal de la marquise, se trouvaient très-commodément aux fers à bord de la frégate de Sa Majesté *l'Aurore*.

Nous les y laisserons pour retourner auprès du capitaine Tartar qui s'était rendu au bal où il était invité. A son entrée, il fut abordé par don Martin et don Philippe, qui lui demandèrent ce qu'était devenu notre héros et son ami. Le capitaine, qui n'était pas de très-bonne humeur, répondit sèchement qu'ils étaient aux fers à bord de sa frégate.

— Aux fers ! et pourquoi ?

— Parce que, monsieur, ce sont deux jeunes drôles qui se sont faufilés partout en se faisant passer pour de grands personnages, tandis que ce sont tout bonnement deux midshipmans qui ont déserté leur bâtiment.

Les Rebiera savaient très-bien que John et son ami étaient midshipmans; mais ce n'était pas une raison à leurs yeux pour qu'ils fussent traités ainsi.

— Voulez-vous dire, monsieur, demanda don Philippe, qu'après avoir accepté leur hospitalité, avoir ri, causé, vous être promené bras dessus bras dessous avec eux, leur avoir fait raison le verre à la main, comme je vous ai vu ce soir, vous avez abusé de leur confiance au point de les faire jeter aux fers?

— Oui, monsieur, ils sont aux fers.

— Alors, de par le ciel ! je vous porte un défi, et vous n'êtes pas un homme d'honneur.

— Et je dis comme mon frère, monsieur, s'écria don Martin.

Les deux frères étaient si attachés à notre héros, qui deux fois avait rendu les services les plus signalés à leur famille, que leur colère ne connaissait point de bornes, et ils étaient bien résolus de le venger. Bientôt on sut dans tout le salon ce qui s'était passé, et le capitaine Tartar se vit évité. Il s'approcha de la marquise et lui parla : elle tourna la tête d'un autre côté. Il adressa la parole à un comte avec lequel il s'était déjà trouvé en société ; le comte fit une pirouette sur ses talons. Pendant ce temps, don Philippe et don Martin allaient de côté et d'autre, parlant assez haut pour que le capitaine pût entendre ce qu'ils disaient, et lui jetaient des regards de dédain et de mépris. Le capitaine Tartar quitta la salle de bal, et rentra dans son hôtel, plus courroucé que jamais. Quand il se leva le len-

demain, il apprit que le colonel du quatrième régiment d'infanterie demandait à lui parler. Le colonel venait de la part de don Philippe proposer au capitaine de croiser l'épée avec lui, et lui demander son heure.

Il n'était pas dans le caractère du capitaine Tartar de refuser un cartel; son courage était indubitable; mais il était indigné qu'un midshipman fût la cause d'une pareille affaire. Il accepta, mais demanda que le duel eût lieu au pistolet. Le colonel ne fit point de difficulté, et le capitaine Tartar envoya prévenir son second lieutenant, car il n'était pas très-bien avec le premier. La rencontre eut lieu. Au premier feu, la balle de don Philippe traversa la tête du capitaine Tartar, et il tomba roide mort. Le second lieutenant courut apprendre à bord le fatal résultat du duel, et bientôt après, don Philippe et son frère, accompagnés de plusieurs de leurs amis, le suivirent pour voir notre héros.

Le premier lieutenant les reçut gracieusement, et écouta leurs remontrances.

— Le capitaine ne m'a point fait connaître ses griefs contre ces jeunes gens, répondit-il; je n'ai donc aucune accusation à lever contre eux, et je les ferai mettre en liberté. Mais comme j'apprends qu'ils sont officiers à bord d'un des vaisseaux de Sa Majesté en rade à Malte, je crois de mon devoir, comme je vais mettre à la voile, de

les y conduire, et de les remettre entre les mains de leur capitaine.

John et Gascoigne furent délivrés de leurs fers, et purent voir leurs amis. Après une conversation d'une heure, et des assurances réitérées d'amitié, don Philippe et son frère prirent congé des deux midshipmans, et retournèrent à terre.

Qu'on nous permette maintenant quelques réflexions sérieuses.

Nous n'écrivons pas ces romans uniquement pour amuser; et il ne faut pas supposer que nous ne nous proposions pas d'autre but que de faire rire le lecteur; nous avons toujours en vue d'instruire. Si nous écrivions un long traité pour dire des vérités, et des vérités toutes crues, nous bornant à indiquer des abus et à en demander la réforme, on ne le lirait point. Nous avons donc choisi ce genre d'écrits légers et sans conséquence, comme un moyen de présenter des avis utiles sous une forme moins repoussante. Si nous voulons faire ressortir un tort, nous traçons un caractère, et ce caractère, tout en se mariant à notre fiction, a été dessiné moins pour l'amusement du lecteur que pour son instruction. C'est à nos yeux le seul art du romancier; et le crime, la folie, l'erreur, peuvent être stigmatisés tout aussi énergiquement, la vertu et la morale être tout aussi utilement prônées, dans une série de tableaux amusants. Où est le mal si le lecteur

trouve doux le breuvage qui lui est offert pour le guérir? Ce breuvage n'en produira pas moins d'effet que s'il lui avait été présenté dans toute son amertume.

Dans nos romans maritimes, nous avons souvent signalé les abus qui ont pu ou qui peuvent encore exister dans un service qui fait tant d'honneur à notre pays; car quelle est ici-bas l'institution qui soit parfaite, ou qui n'ait pas dégénéré? Malheureusement, il en est qui ont écrit pour décrier le service; et d'autres ont élevé la voix contre nous, parce qu'ils sentaient que démasquer des abus, c'était les démasquer eux-mêmes. Mais nous sommes resté indifférent à ces clameurs; nous avions la conscience de faire du bien, et nous avons continué. Pour prouver que nous ne nous sommes pas trompé, qu'on nous permette de citer un exemple entre plusieurs autres.

Dans le *King's Own*, un capitaine, requis de punir un homme, *à l'instant même,* d'une faute commise, répond que jamais il n'a puni et ne punira personne que vingt-quatre heures après l'offense, afin de ne pas être entraîné par un premier moment à infliger un châtiment plus rigoureux que celui que, dans un moment plus calme, il eût jugé suffisant, et qu'il espère que l'Amirauté donnera des ordres à cet effet.

Quelque temps après la publication de cet ouvrage, l'Amirauté enjoignit de ne point infliger

de punition, qu'un certain temps ne se fût écoulé après l'offense, et nous eûmes le plaisir d'apprendre, de la bouche même du premier lord de l'Amirauté, que ce fut par suite de l'observation consignée dans le roman.

Quand nos écrits n'auraient pas produit d'autre résultat, nous pourrions encore déposer la plume avec un certain orgueil ; mais nous croyons avoir fait plus encore : tout en amusant le lecteur, ils ont amélioré plusieurs parties du service. Tel caractère a été un miroir dans lequel ceux qui se permettaient des abus ont pu se reconnaître ; une seule observation, jetée en passant, est revenue ensuite à la pensée de ceux qui avaient de l'influence, et qui, la regardant alors comme de leur crû, ont agi en conséquence. La conduite du capitaine Tartar n'avait-elle pas été révoltante ? Son grand tort n'avait pas été d'envoyer les étourdis à bord, ou même de les mettre aux fers comme déserteurs, quoique, dans la circonstance, il eût pu montrer plus de modération ; mais ce fut de flétrir un jeune homme du nom de filou; et nous avons voulu montrer que cet abus du pouvoir doit être sévèrement réprimé. Le plus grand abus à réformer à présent dans notre service, c'est le langage dédaigneux des chefs à l'égard des jeunes officiers. Il y a quelque amélioration, j'en conviens ; mais le mal existe encore, et le service en souffre ; je ne le sais que

trop bien. Les articles de l'ordonnance, comme notre héros en fut instruit par son capitaine, sont également obligatoires pour les officiers et pour le reste de l'équipage; mais n'est-ce pas une lettre morte si les officiers peuvent les violer impunément ? Le capitaine fait monter tout l'équipage sur le pont, il lit l'article de l'ordonnance dont la violation a fait infliger tel châtiment; et pour montrer en même temps leur profond respect pour la loi, le capitaine et tous les officiers se découvrent. A peine l'équipage est-il redescendu, que le second article de l'ordonnance, qui défend toute espèce de jurement, etc., est aussitôt violé. Nous n'affecterons pas des scrupules exagérés, nous ne faisons pas attention à un juron lancé en passant ; mais nous voulons parler des injures grossières, des imprécations gratuites vomies contre un subordonné. Qu'on s'envoie au diable tant qu'on voudra, liberté entière sur ce point ; mais nous contestons le droit d'y envoyer les autres.

Le rang de maître dans la marine est au-dessus de celui de midshipman ; mais néanmoins le midshipman est d'une naissance plus distinguée et a reçu généralement une meilleure éducation que le maître. Eh bien, dans le moment même qu'un maître envoie un midshipman au diable, et qu'il lui dise qu'il en a menti, celui-ci obtiendra-t-il quelque réparation, ou, s'il en obtient, sera-t-

elle proportionnée à l'outrage? Si un midshipman demandait une cour martiale, lui serait-elle accordée? Assurément non; et pourtant c'est un point plus important qu'on ne pense. D'immenses améliorations ont été introduites dans le service de la marine, et pour y entrer aujourd'hui, il faut être *gentleman*. Nous savons que même aujourd'hui beaucoup de gens se récrient contre cette mesure qui est, disent-ils, dangereuse et nuisible, comme si un officier en valait moins pour avoir reçu de l'éducation, et comme si le rejeton d'une illustre famille ne prendra pas plus de soin de conserver intact un écusson sans tache depuis des siècles, que celui qui n'a guère en partage qu'un courage brutal. Mais ce sont ceux-là mêmes qui parlent ainsi qui nuisent au service; car ils montrent par là qu'ils veulent que les jeunes officiers puissent être tyrannisés impunément.

Qu'on fasse bien attention que ce ne sont pas ici les observations d'un jeune homme encore tout froissé d'une injure récente; elles sont le résultat de profondes et calmes réflexions. Nous sommes arrivé à un grade qui donne le pouvoir de commettre un outrage, mais qui ne permet pas d'en recevoir, mais nous n'avons pas oublié combien notre jeune sang bouillonnait dans nos veines quand une torture cruelle, arbitraire, incessante, était infligée à nos sentiments, uni-

quement parce que nous n'étions pas dans une position à pouvoir prendre notre revanche, ni même répliquer. Et le grand mal c'est que cette funeste erreur se propage et devient contagieuse. Ce n'est pas la première fois que nous l'attaquons. Déjà dans *Pierre Simple,* Pierre disant à O'Brien, avec sa naïveté ordinaire, qu'il semblait qu'après avoir eu si souvent les oreilles blessées par de pareils propos, lorsqu'il n'était que midshipman, il aurait dû être doublement sur ses gardes pour n'en jamais tenir de semblables, après être monté en grade, O'Brien lui répond :

— Sans doute, c'est le premier sentiment qu'on éprouve, mais il se passe avec le temps ; l'indignation et le dégoût s'émoussent, on devient indifférent sur le choix des expressions, on oublie qu'on blesse les oreilles des autres comme on a eu d'abord les siennes blessées, et l'on contracte une habitude qui est une honte pour celui qui en est esclave, et pour le service *.

Et qu'on ne suppose pas qu'en faisant ces remarques, nous voulions relâcher le frein salutaire de la subordination; ce sont les vexations et les tyrannies arbitraires qui le relâchent, car les jeunes aspirants ne peuvent s'y soumettre. Ce reproche s'adresse plus aux officiers qu'aux capitaines, dont le pouvoir n'a été déjà que trop restreint par les

* *Pierre Simple*, tome II, page 54.

derniers règlements. Ce pouvoir doit être maintenu intact, car, s'il en est d'assez pervers pour se faire un jeu de molester ceux qu'ils commandent, la grande majorité — et nous sommes fier de le dire — prouvent par leur conduite que le plus grand charme attaché à l'autorité est de pouvoir rendre heureux tous ceux qui dépendent de nous.

CHAPITRE II.

Le jour qui suivit les funérailles du capitaine Tartar, *l'Aurore* fit voile vers Malte; et, à son arrivée, M. James, le capitaine par intérim, envoya nos deux midshipmans à bord de *la Harpie* sans aucun commentaire. M. James était pressé de rejoindre l'amiral à Toulon, et il devait lever l'ancre le lendemain. Il se trouva avec le capitaine Wilson à la table du gouverneur, et il lui apprit que John et Gascoigne avaient été mis aux fers par ordre du capitaine Tartar. Mais les deux amis avaient eu la prudence de ne raconter à âme qui vive sur la frégate les événements de leur croisière; de sorte que tout ce qu'on savait, c'était qu'ils avaient su se faire des amis puissants.

— J'aimerais à savoir ce qui est arrivé à mon

ami John qui a soutenu ce duel si bizarre, dit le gouverneur, qui en avait ri jusqu'aux larmes; Wilson, amenez-le demain matin, qu'il nous raconte lui-même son histoire.

— En vérité, je crains de l'encourager dans ses écarts, sir Thomas; il n'est déjà que trop porté à l'indépendance. Je vous ai raconté sa première croisière. Il a des aventures continuelles, et le malheur veut qu'elles se terminent trop favorablement.

— Allons, faites-moi ce plaisir. Il me semble assez naturel qu'il se soit caché, puisqu'il croyait être pendu.

— Puisque vous le voulez, gouverneur...

Et le capitaine Wilson écrivit à Sawbridge de lui envoyer M. Aisé à l'hôtel du gouverneur, à dix heures du matin.

John se présenta en uniforme. Bien résolu de quitter le service, il s'inquiétait peu de ce qu'on allait lui dire. Il avait été mis aux fers, et les fers lui avaient été jusqu'au fond de l'âme.

Quand John était arrivé à bord, M. Sawbridge n'avait pas cru devoir lui faire aucune observation; il s'était borné à dire que le capitaine lui parlerait quand il viendrait à bord. Gascoigne et notre héros ne sachant pas jusqu'à quel point il pouvait être sans inconvénients, même à Malte, de divulguer ce qui s'était passé à bord de la spéronate, n'en parlèrent pas même à leurs cama-

rades, décidés à ne prendre que le capitaine pour confident.

John trouva le capitaine Wilson assis avec le gouverneur devant une table sur laquelle le déjeuner était servi. John se présenta d'un air calme, mais respectueux; il s'était tendrement attaché au capitaine, et cherchait toutes les occasions de lui témoigner les plus grands égards.

Le capitaine Wilson lui adressa la parole et lui dit qu'il avait commis une grande faute en se battant en duel, et une faute plus grande encore en ne reparaissant pas à bord. John reconnut humblement qu'il avait eu tort, et promit de mieux s'observer à l'avenir, si le capitaine voulait lui pardonner.

— Permettez-moi, capitaine, de plaider la cause de ce jeune homme, dit le gouverneur; je suis convaincu qu'il n'y a en lui que défaut de jugement.

— A cause de votre repentir, monsieur Aisé, et puisque le gouverneur veut bien intervenir en votre faveur, il ne sera question de rien; mais souvenez-vous, monsieur, que vous m'avez occasionné beaucoup de tracas par tous vos coups de tête, et j'espère qu'une autre fois vous penserez que je prends trop d'intérêt à vous pour n'être pas inquiet quand vous courez de tels hasards. Retournez à bord, reprenez votre service, et dites à M. Gascoigne d'en faire autant : mais, s'il vous

plaît, que je n'entende plus parler de duels, ni d'escapades.

John, dont le cœur s'attendrit en se voyant si doucement traité, ne put rien répondre. Il s'inclina respectueusement, et il allait sortir, quand le gouverneur lui dit :

— Monsieur Aisé, avez-vous déjeuné ?

— Oui, monsieur, j'ai déjeuné à bord.

— Mais un midshipman déjeune bien deux fois, surtout quand c'est par son déjeuner ordinaire qu'il a commencé. Asseyez-vous donc, et déjeunez avec nous ; tout est fini maintenant.

John obéit, et prouva que le sermon ne lui avait pas ôté l'appétit.

— Monsieur Aisé, dit le capitaine Wilson, vous avez d'ordinaire quelques aventures à raconter à votre retour ; pourriez-vous nous dire ce qui vous est arrivé depuis votre départ ?

— Volontiers, capitaine ; mais j'oserai demander le secret ; c'est très-important pour Gascoigne et pour moi.

— Oui, mon garçon, répondit le gouverneur, si le secret est vraiment nécessaire ; c'est ce dont je suis le meilleur juge.

John fit alors le récit de ses aventures, au grand étonnement de ses deux auditeurs, et il finit par dire qu'il voulait quitter le service ; il espérait que le capitaine Wilson lui donnerait son congé et le renverrait chez lui.

— Bah! fadaises! dit le gouverneur; vous ne quitterez pas la Méditerranée tant que je serai ici. Non, non, il faut que vous ayez encore des aventures, et que vous veniez me les raconter. Et n'oubliez pas, mon garçon, que toutes les fois que vous viendrez à Malte, il y aura toujours pour vous un lit chez le gouverneur, et une place à sa table.

— Vous êtes bien bon, sir Thomas, mais...

— Point de *mais*, monsieur; je vous répète que vous ne quitterez pas le service. Savez-vous que je suis capable de vous obtenir un congé pour aller voir dona Agnès?

Le capitaine fit aussi quelques remontrances à notre héros, qui finit par se rendre. De mauvais traitements lui avaient fait prendre cette résolution, de bons procédés l'y firent renoncer.

— Avec votre permission, capitaine, M. Aisé dînera avec nous aujourd'hui, et il amènera son ami Gascoigne; vous commencerez par gronder l'ami, moi je le consolerai par un bon dîner.

— Il faut traiter ce garçon avec douceur, dit le gouverneur quand John se fut retiré. Ce serait une perte pour la marine. Bonté divine! que d'aventures, et avec quelle franche naïveté il raconte tout! Je veux l'avoir avec moi tant que vous resterez ici; vous y consentez, n'est-ce pas?

Le capitaine Wilson, convaincu que la douceur et la bonté réussiraient mieux que toute autre

mesure auprès de notre héros, consentit à la demande du gouverneur. John mangea tous les jours à sa table, et prit des leçons d'espagnol et d'italien pendant qu'on radoubait *la Harpie*. Enfin un ordre vint au capitaine Wilson de se rendre à Port-Mahon, et d'envoyer un bâtiment de transport qui y était en panne, chercher des bœufs vivants pour la flotte. John se rendit à bord un peu à contre-cœur, mais il avait promis au gouverneur de rester au service, et il fallait bien tenir parole. Il avait fait si bonne chère depuis quelque temps, que l'ordinaire des midshipmans lui parut d'abord assez triste; mais un bon appétit assaisonne tout, et John ne tarda pas à se plaindre de l'exiguïté de sa ration. Il fut charmé de revoir Jolliffe et Mesty après une si longue absence; rit beaucoup des joues du contre-maître, demanda des nouvelles des burlesques blessures de l'aide-munitionnaire, échangea une poignée de main avec ses camarades, secoua Vigors d'importance, puis se mit à souper.

— Ah ! massa Aisé, quand vous faire une croisière avec moi ? dit Mesty; moi avoir bien voulu être avec vous; vous courir jamais tant de dangers sans Mesty.

Le lendemain *la Harpie* mit à la voile, et John reprit son service. M. Asper lui emprunta dix livres, et notre héros ne fit de quart que ce qui lui plut; et comme les quarts ne lui plaisaient pas in-

finiment, il n'en fit pas beaucoup. M. Sawbridge eut de longues conversations avec notre héros pour lui démontrer la nécessité de l'obéissance et de la discipline, lui répétant sans cesse que l'égalité était une chimère, et que les droits de l'homme assuraient à chacun les biens dont il était en possession. — D'après vos idées, monsieur Aisé, on n'aurait pas plus de droits sur la femme que sur toute autre chose, et le premier venu pourrait la réclamer.

John pensa à Agnès, et il fit une exception pour le mariage; il n'en continua pas moins à soutenir sa doctrine; mais son ton d'assurance avait singulièrement baissé, et tout l'échafaudage de sa philosophie était presque renversé à l'idée que quelqu'un pourrait invoquer les droits de l'homme pour lui disputer Agnès.

La Harpie aperçut la côte d'Afrique; le vent continuait à être contraire, et l'espoir de nos navigateurs fut déjoué pendant plusieurs jours. Enfin ils virent un brick sous la terre, à environ seize milles. Ses agrès et ses manœuvres portèrent le capitaine Wilson à supposer que c'était un corsaire, mais, surpris par un calme, il ne pouvait en approcher. Cependant il crut de son devoir de le visiter, et à dix heures du soir il fit mettre ses barques en mer. Comme il ne s'agissait que d'une reconnaissance, puisqu'on ne pouvait savoir ce qu'était ce navire, M. Sawbridge ne fut

pas chargé de cette expédition, et M. Asper étant sur la liste des malades, le commandement en fut donné au maître, M. Smallsole. M. Jolliffe et M. Vigors montèrent avec lui sur la pinasse; le maître canonnier eut le commandement d'un cutter, et, à la demande de notre héros, M. Sawbridge lui confia celui du second. John, quoiqu'il n'eût pas alors beaucoup plus de dix-sept ans, était fort et de grande taille. C'était déjà un homme, et il se rasait deux fois par semaine. Son seul désir, en faisant cette demande, était d'avoir une histoire à raconter au gouverneur quand il retournerait à Malte. Mesty partit avec lui, et à l'instant où la barque allait s'éloigner du sloop, Gascoigne s'y glissa, en disant qu'il venait pour veiller sur lui. Le maître avait reçu l'ordre exprès de reconnaître ce bâtiment, et de ne pas l'attaquer, s'il portait une forte artillerie, car il était affalé sur la côte, et il ne pouvait échapper à *la Harpie* dès qu'il y aurait du vent. S'il n'était pas armé en guerre, il devait l'aborder; mais, de toutes manières, il ne devait rien faire avant le matin. On avait fait partir les barques à dix heures du soir pour éviter la chaleur, qui était excessive, et qui avait déjà causé des maladies dans l'équipage. Les barques devaient s'avancer au fond de la baie, ne pas s'approcher assez pour être aperçues, et s'ancrer sur leurs grappins jusqu'au jour. Ces instructions furent données à

M. Smallsole en présence des officiers chargés de commander les barques, pour qu'il ne pût y avoir de méprise, après quoi elles partirent. Après avoir ramé trois heures, ils entrèrent dans la baie où était le brick, et ne voyant aucune lumière sur ce bâtiment, ils pensèrent qu'ils n'avaient pas été vus; ils jetèrent le grappin sur environ sept brasses d'eau et attendirent le jour. Quand John avait entendu le capitaine Wilson ordonner qu'on restât à l'ancre jusqu'au jour, il avait dit à Mesty de prendre des lignes, car le poisson frais est toujours vu avec plaisir sur la table des midshipmans; il se mit donc à pêcher avec Gascoigne; tout en pêchant, ils commencèrent une discussion, et M. Smallsole leur ordonna de se taire. Le point qu'ils discutaient était relatif au service des barques. Gascoigne soutenait qu'elles devaient toutes attaquer en même temps, et notre héros prétendait qu'il valait mieux qu'elles attaquassent l'une après l'autre. C'était une idée toute nouvelle, mais John avait des idées singulières sur bien des points.

— Si vous jetez sur le pont toutes vos forces à la fois, dit Gascoigne, vous écrasez les ennemis; si vous faites le contraire, vous vous faites battre en détail.

— Cela est vrai, en supposant que vous ayez des forces accablantes ou que l'ennemi soit surpris. Mais s'il est préparé, le cas est tout diffé-

rent. Par exemple, on fait une décharge d'armes à feu contre la première barque, mais on n'a pas le temps de les recharger avant que la seconde monte à l'abordage; chaque nouvelle barque qui arrive ajoute au courage de ceux qui attaquent le pont, et aux alarmes de ceux qui le défendent. Les derniers arrivants sont des hommes frais. Croyez-moi, Gascoigne, il n'y a rien de tel qu'un corps de réserve.

— Voulez-vous garder le silence sur votre barque, ou ne le voulez-vous pas, monsieur Aisé? s'écria le maître. Vous êtes une honte pour le service, monsieur.

— Grand merci, monsieur, répondit John à voix basse... Ned, j'ai accroché un poisson.

Ils continuèrent à pêcher en silence. Enfin le jour parut, le brouillard s'éleva, et dès qu'on aperçut les barques à bord du brick, on y arbora le pavillon tricolore français, et l'on tira un coup de canon, comme par défi.

M. Smallsole resta indécis. Le coup qui venait d'être tiré indiquait un canon de petit calibre. M. Jolliffe en fit la remarque. Les hommes de l'équipage, impatients d'attaquer, en dirent autant, et M. Smallsole craignant de s'exposer au reproche d'avoir fui devant l'ennemi, et d'être méprisé par tout l'équipage du sloop, ordonna aux barques de lever leurs grappins.

—Un instant, mes amis, dit John à ses hommes;

j'ai un beau poisson qui mord à l'hameçon.

Les marins se mirent à rire, mais John était leur favori, et ils lui donnèrent le temps de tirer son poisson de l'eau, espérant, en forçant de rames, pouvoir regagner quelques secondes perdues.

— Je le tiens, dit John; à présent vous pouvez lever le grappin.

Mais ce délai avait laissé aux autres barques le temps de donner une douzaine de coups de rames, ce qui mettait entre eux une distance difficile à regagner.

— Ils monteront à bord avant nous, monsieur, lui dit un des marins.

—Ne vous en inquiétez pas. Il faut bien qu'une des barques arrive la dernière.

— Mais non pas celle où je suis, s'écria Gascoigne.

— Je vous dis que nous serons le corps de réserve; et nous aurons l'honneur de faire pencher la balance en notre faveur.

— Force de rames, mes amis! dit Gascoigne, voyant que les autres barques avaient l'avance sur eux de la longueur d'un câble.

— Gascoigne, c'est moi qui commande cette barque, et je ne veux pas que mes hommes montent à l'abordage épuisés et essoufflés.... Ramez régulièrement, mes amis, sans faire de trop grands efforts.

— De par le ciel ! ils prendront le brick avant que nous soyons arrivés !

— Quand même ils le prendraient, je n'en aurais pas moins raison... n'est-il pas vrai, Mesty?

— Oui, massa Aisé, vous avoir raison... Si eux prendre le vaisseau sans vous, eux avoir pas besoin de vous... Si eux avoir besoin de vous, vous bientôt arriver...

Et le nègre, qui avait mis bas sa jaquette, retroussa sa chemise au-dessus de ses coudes, comme pour se préparer à combattre.

Le premier cutter, commandé par le maître canonnier, avait gagné quelque avance sur la pinasse. Quand il arriva bord à bord du brick, celui-ci lui lâcha une bordée. Elle était bien pointée, et le cutter fut coulé à fond.

— Vous voyez ! s'écria Gascoigne.

— Oui, répondit John d'un ton fort calme, je vois que si les trois barques se fussent trouvées ensemble, les trois barques auraient été coulées à fond par cette bordée.

— De par le ciel ! la pinasse monte à l'abordage ! Force de rames, mes amis, force de rames! s'écria Gascoigne en frappant du pied d'impatience.

Les Anglais avaient évidemment une chaude réception. A l'instant où l'équipage de la pinasse venait de monter à bord du brick, le second cutter arrivait sur l'arrière de ce bâtiment, et il

ne fallait plus que deux coups de rames pour qu'il fût bord à bord. Tout à coup une explosion terrible eut lieu sur le tillac, et l'on vit sauter en l'air des corps d'hommes et des fragments d'agrès. L'explosion fut si effrayante, que les rameurs du cutter restèrent la rame en l'air, comme frappés de stupeur, regardant le nuage de fumée qui s'élevait vers le ciel.

— Rames, à présent ! force de rames ! Bord à bord ! s'écria notre héros.

Les rameurs obéirent, mais le mouvement imprimé à la barque suffisait, et, avant que leurs rames eussent touché l'eau, elle était bord à bord avec le brick. John, Gascoigne et les hommes de l'équipage montèrent à bord à la hâte, et trouvèrent le pont noirci par le feu et la fumée, et couvert de cadavres dont les vêtements brûlaient encore, de membres séparés des corps auxquels ils avaient appartenu, et de débris de toute espèce. Il ne se trouvait pas sur le tillac un seul homme pour leur résister. Ils démontèrent le cabestan, et le mirent sur le côté ; il ne restait que des fragments des habitacles, et plusieurs des voiles et des cordages étaient en flammes.

Comme ils l'apprirent ensuite de quelques hommes dont la vie avait été sauvée parce qu'ils étaient sous le pont, le capitaine français avait vu les barques avant qu'elles eussent jeté l'ancre, et il avait fait ses préparatifs. Il avait fait remplir

de gargousses une grande caisse à munitions, et l'avait fait placer sur le pont afin de les avoir sous la main pour charger les canons. Le combat entre l'équipage de la pinasse et celui du brick avait eu lieu près du cabestan; un coup de pistolet avait mis le feu à la poudre, et l'explosion avait été également fatale aux deux partis.

Leur premier soin fut d'éteindre les flammes qui menaçaient d'atteindre le corps du navire. Dès qu'on s'en fut rendu maître, John monta sur la poupe, et vit flotter à environ un quart de mille des débris du cutter qui avait été coulé à fond.

— Gascoigne, s'écria-t-il, prenez vite une barque et quatre hommes; je crois voir les têtes de trois ou quatre malheureux qui se soutiennent sur l'eau à l'aide de ces débris...

Gascoigne partit sur-le-champ, et ramena bientôt trois hommes qui restaient de l'équipage du premier cutter.

— Grâce au ciel! dit John, en voilà trois de sauvés. Nous n'en avons déjà perdu qu'un trop grand nombre. Maintenant il faut voir si quelqu'un de ces pauvres diables vit encore, et débarrasser le pont de ceux qui sont morts... Eh bien, Ned, où en serions-nous si nous étions montés à l'abordage en même temps que la pinasse?

— Vous retombez toujours sur vos pieds, Aisé; mais ce n'est pas une preuve que vous ayez raison.

— Je vois qu'on ne peut vous convaincre, Gascoigne; vous aimez trop la discussion. Mais ce n'est pas le moment de discuter. Il faut examiner ces pauvres diables, car il y en a qui vivent encore.

John se retourna, et vit Mesty le pied appuyé sur une tête qui avait été séparée du tronc.

— Que faites-vous donc là, Mesty? lui dit-il.

— Moi croire que cette tête être celle de massa Vigors, et le crâne d'un ennemi être un joli présent à faire... Mais non, massa Gossett pas s'en soucier... aller dans la mer... Ah! massa Vigors, dit-il en prenant la tête par les cheveux à demi brûlés, vous méchant homme, mais moi vous pardonner à présent... Et il la jeta dans la mer.

— Il y a ici quelqu'un qui vit encore, dit Gascoigne à John en lui montrant un homme dont le visage brûlé était noir comme du charbon; et c'est un des nôtres, je le vois à son costume, car il est méconnaissable.

John aida son ami à tirer ce corps de dessous un tas de cordages et de toiles de voiles à demi brûlées qui le couvraient, et Mesty s'écria :

— C'être massa Jolliffe! moi reconnaître son pantalon. Voilà une pièce qui avoir été cousue hier par le tailleur du vaisseau, et lui avoir juré que lui jamais n'en remettre une autre parce que le pantalon valoir plus rien.

Mesty avait raison, c'était le pauvre Jolliffe.

La poudre lui avait noirci et brûlé la figure, et il avait perdu trois doigts de la main gauche. Il recouvra le sentiment quelques instants après, mais il ne put que porter la main droite à sa bouche pour indiquer qu'il avait soif. On s'empressa de lui donner de l'eau.

— Mesty, dit John, restez près de M. Jolliffe, et ayez-en tout le soin possible jusqu'à ce que je revienne.

On continua l'examen des corps, on trouva quatre Anglais et à peu près le même nombre de Français qui vivaient encore; les autres furent jetés dans la mer; on ne retrouva du maître, M. Smallsole, que son chapeau qui était tombé entre deux canons.

Ce brick était un corsaire français nommé *le Franklin*. Il portait dix canons, et avait un équipage de soixante-cinq hommes. On en trouva sous le pont; huit avaient été mis à bord d'une prise, et il en avait perdu quarante-six, tant morts que blessés. La perte de *la Harpie* consistait en cinq hommes noyés sur le premier cutter, et dix-huit de l'équipage de la pinasse, tués par l'explosion ; il n'en resta que Jolliffe et quatre matelots.

— *La Harpie* s'avance sous une brise venant de la mer, John, dit Gascoigne.

— Tant mieux, Ned, car je suis las de cet horrible spectacle, et je voudrais être à bord du sloop.

Je viens de voir Jolliffe ; il a recouvré la parole, et je crois qu'il guérira. J'espère qu'en ce cas le pauvre diable obtiendra de l'avancement, car il est en ce moment l'officier commandant de tout ce qui reste des trois barques.

— Et en ce cas, John, il pourra jurer que c'est cette explosion qui lui a fait perdre sa beauté... Mais voici *la Harpie*. J'aurais voulu arborer un pavillon anglais, mais nous n'en avons pas. Je vais faire hisser le pavillon en berne, cela suffira.

La Harpie jeta l'ancre à peu de distance du brick, et John se rendit à bord sur le cutter pour faire son rapport de tout ce qui s'était passé. Le capitaine Wilson fut très-affligé d'avoir perdu tant de monde, et il envoya Sawbridge sur le brick pour qu'il vît de ses propres yeux les horribles effets de l'explosion que John venait de lui décrire.

Jolliffe et les autres blessés furent conduits à bord de *la Harpie*, et ils guérirent tous. Nous avons déjà dit combien le pauvre Jolliffe avait été maltraité par la petite vérole ; mais, au bout de trois semaines, toute la peau de son visage tomba comme un masque, et chacun déclara que, tout couturé qu'il était, M. Jolliffe avait meilleure mine qu'auparavant. Il obtint sa promotion et une pension, mais il quitta le service peu de temps après ; et comme on savait le dernier accident qui

lui était arrivé, on attribua à l'explosion la perte de son œil et les cicatrices dont il était couvert, et il excita l'intérêt général, comme un brave marin qui avait cruellement souffert en servant son pays. Il finit par se marier, et vécut heureux et content jusqu'à un âge assez avancé.

La Harpie se rendit, avec sa prise, à Port-Mahon. Cette expédition fit, comme à l'ordinaire, beaucoup d'honneur à John, soit qu'il le méritât, soit, comme l'avait dit Gascoigne, qu'il retombât toujours sur ses pieds. Peut-être y avait-il un peu de l'un et de l'autre. Les matelots de *la Harpie,* quand on les appelait à la hâte, répondaient souvent : — Un instant ! j'ai un beau poisson qui mord à l'hameçon. Et quant à John, il se disait souvent à lui-même : — J'ai une fameuse histoire à raconter au gouverneur.

CHAPITRE III.

Quelques jours après l'arrivée de *la Harpie* à Port-Mahon, un cutter y arriva avec des dépêches de l'amiral. M. Wilson apprit qu'il avait été nommé capitaine de la frégate *l'Aurore,* place qui était devenue vacante par suite des fredaines de notre héros; M. Sawbridge devait le remplacer comme capitaine de *la Harpie.* L'amiral informait le capitaine Wilson qu'il était obligé de garder *l'Aurore* près de lui jusqu'à l'arrivée d'une autre frégate qu'il attendait à chaque instant, et qu'il enverrait alors ce vaisseau à Port-Mahon pour qu'il en prît le commandement. Il le priait aussi de lui procurer cinq bœufs vivants, et d'envoyer à Tétuan le plus tôt possible pour les acheter.

Le capitaine Wilson avait perdu tant d'officiers qu'il ne savait qui envoyer à Tétuan ; d'ailleurs, il n'était plus capitaine de *la Harpie,* et Sawbridge, qui l'était devenu, n'avait qu'un seul lieutenant, sans maître d'équipage ni aide du maître. Parmi les midshipmans, il n'y avait que Gascoigne et Aisé qui fussent en état de faire ce genre de service, et il craignait de leur confier une expédition dans laquelle il fallait de l'expérience.

— Qu'en pensez-vous? demanda-t-il à Sawbridge ; enverrons-nous Aisé et Gascoigne, ou seulement l'un des deux ? S'ils n'amènent pas les bœufs à bon port, ils ne se tireront pas d'affaire avec l'amiral aussi aisément qu'avec nous.

— Il faut envoyer quelqu'un, Wilson, et l'usage est de charger de ce service deux officiers, parce que l'un reçoit les bœufs à bord, tandis que l'autre surveille leur embarquement.

— Eh bien ! envoyez-les, Sawbridge, mais ayez soin de bien les chapitrer auparavant.

— Je ne crois qu'ils puissent y jouer aucun de leurs tours ; c'est un misérable trou d'où ils seront charmés de sortir le plus tôt possible.

Aisé et Gascoigne furent mandés. Ils écoutèrent avec respect tout ce que leur dit le capitaine Sawbridge, promirent de se conduire avec la plus grande sagesse, reçurent une lettre pour le vice-consul à Tétuan, et furent envoyés avec leurs hamacs et leurs caisses dans la cabine de l'*Éliza-*

Anne, bâtiment de commerce du port de deux cent seize tonneaux, frété par le gouvernement. Quand ils y arrivèrent, le maître et l'équipage étaient déjà occupés à lever l'ancre.

Le maître de ce bâtiment de transport s'avança pour les recevoir. C'était un petit homme à cheveux roux, ayant des mains aussi larges que les nageoires d'une tortue, la figure large, les épaules larges, le teint criblé de taches de rousseur et le nez camus. Mais s'il n'était pas beau, il était remarquable par sa bonne humeur. Après avoir fait placer les caisses et les hamacs dans la cabine, il dit aux deux midshipmans que dès qu'il aurait levé l'ancre et mis à la voile, il pourrait leur donner une bouteille de porter : John lui proposa de leur donner d'abord le porter, après quoi il pourrait lever l'ancre et mettre à la voile.

— Cela pourra épargner du temps, répondit le maître, mais cela n'épargnera pas le porter ; quoi qu'il en soit, je vais vous en faire donner.

Il appela le mousse, et lui ordonna d'aller chercher une bouteille de porter. John dit au mousse d'apporter deux chaises, mit la bouteille sur le couvercle de l'écoutille, et s'assit ainsi que Gascoigne. On mit à la voile, et le bâtiment passa à dix toises de la *Harpie.* Quand le capitaine Sawbridge les vit assis fort à leur aise, les bras croisés, avec une bouteille devant eux, il fut tenté d'ordonner au maître de les renvoyer à bord.

Mais il n'avait pas d'autre officier qu'il pût charger de cette mission; il se borna à se dire à lui-même :

— Il y aura encore une histoire pour le gouverneur, ou je suis bien trompé.

Dès qu'il furent sortis du port, le maître, qui se nommait Hogg, s'approcha d'eux, et demanda à John comment il trouvait le porter.

— Jamais je ne me hasarde de prononcer d'après une première bouteille, capitaine Hogg ; je vous prie donc d'en faire apporter une seconde et de nous aider à la vider.

Une troisième succéda à la seconde, puis une quatrième, puis une cinquième, et alors John insista sur ce qu'il était dans les convenances de compléter la demi-douzaine. Les deux amis commencèrent enfin à se sentir la tête un peu lourde, et recommandant au capitaine Hogg de bien veiller à tout et de ne les appeler pour quelque cause que ce pût être, ils allèrent se mettre dans leurs hamacs.

Le lendemain matin, ils s'éveillèrent tard ; le vent était vif et favorable. Ils prièrent le capitaine Hogg de ne pas s'inquiéter de la dépense, leur intention étant de payer tout ce qu'ils pourraient boire ou manger, et ils lui promirent en outre de le ravitailler en arrivant à Tétuan.

Grâce à cette promesse, et au titre de capitaine qu'ils lui donnaient, notre héros et Gascoigne



gagnèrent le cœur du maître du bâtiment qui les laissa faire tout ce qu'ils voulurent. John jeta aussi un doublon à l'équipage pour boire à leur santé en arrivant à la fin de leur traversée, et cette libéralité causa des transports de joie. Enfin ils abordèrent à Tétuan, et nos deux amis, nouveaux Oreste et Pylade, se présentèrent chez le vice-consul, accompagnés de M. Hogg, et produisirent leurs lettres de créance. Le vice-consul était un jeune homme blond, maigre et de petite taille. Son père avait occupé la même place avant lui, et le fils y avait été nommé ensuite parce que personne n'avait cru qu'elle valût la peine d'être sollicitée. Cependant elle ne laissait pas de rapporter quelque profit, et M. Hicks se regardait comme chargé d'une immense responsabilité. Il avait en outre sur les bras sa sœur, qui, étant la seule dame anglaise à Tétuan, y donnait le ton et accaparait les attentions de tous les marins qui venaient y chercher des bestiaux. Mais miss Hicks connaissait toute son importance, et elle avait successivement refusé les offres de trois midshipmans, de l'aide d'un maître et d'un munitionnaire. Les bœufs d'Afrique se trouvaient en abondance à Tétuan ; mais les dames anglaises y étaient rares, et d'ailleurs elle avait une petite fortune... trois cents dollars que lui avait laissés son père, qui étaient entièrement à sa disposition, et qu'elle gardait dans un sac de toile. Miss Hicks ressemblait beaucoup

à son frère, si ce n'est qu'elle avait les cheveux encore plus blonds, et le visage en pleine lune. Du reste, elle avait d'assez jolis traits, et la peau très-blanche. Dès que les préliminaires furent réglés, et que les arrangements convenables eurent été pris dans une petite chambre qui n'offrait que les quatre murs et qu'il plaisait à M. Hicks d'appeler son bureau, il invita les deux amis à entrer dans le salon pour les présenter à sa sœur. Miss Hicks salua les deux midshipmans presque avec un air de prétention dédaigneuse, et adressa un sourire gracieux au capitaine Hogg. Elle connaissait la différence de rang entre un midshipman et un capitaine. Elle invita le capitaine à faire à son frère l'honneur de dîner chez lui, en ajoutant qu'il pouvait amener *ses* midshipmans. Aisé et Gascoigne ne purent retenir un éclat de rire, et miss Hicks fut sur le point de révoquer cette partie de son invitation.

En sortant de la maison du vice-consul, nos deux amis dirent à M. Hogg de retourner à bord et de tout préparer, tandis qu'ils feraient le tour de la ville. Ils y virent des Arabes, des Maures et des Juifs, et après avoir parcouru toutes les rues, ils se rendirent sur le pont, où ils trouvèrent le capitaine, qui leur dit qu'il n'avait pu rien faire parce que tous ses hommes étaient ivres, grâce au doublon que John leur avait donné. Notre héros lui répondit qu'un doublon ne durerait pas toujours,

et que plus tôt il serait bu, mieux cela vaudrait. Ils retournèrent ensuite chez le vice-consul qu'ils prièrent de leur procurer cinquante douzaines de poulets, vingt moutons et beaucoup d'autres choses qu'on pouvait trouver à Tétuan, attendu qu'ils voulaient bien vivre en allant à Toulon, ajoutant que ce qui pourrait en rester serait un présent pour l'amiral. Il est à propos de dire qu'avant de partir de Port-Mahon, John avait mis encore une fois à l'épreuve la philanthropie de son père. Comme ils montraient des dispositions si libérales, et qu'il savait qu'il gagnerait au moins un tiers sur tout ce qu'il leur achèterait, le vice-consul crut ne pouvoir moins faire que de les inviter, ainsi que le capitaine, à loger chez lui. Après avoir dîné, ils envoyèrent donc M. Hogg à bord pour qu'il fît apporter leur bagage et le sien. On savait que les bâtiments qui allaient chercher des bestiaux à Tétuan y passaient ordinairement trois semaines avant de pouvoir faire leur cargaison; et nos deux amis résolurent d'y rester, du moins tant qu'ils trouveraient quelque chose à y faire, et même, dans le cas contraire, être à rien faire à Tétuan leur paraissait valoir mieux que de faire leur service à bord de leur navire. Ils établirent donc leur quartier général chez le vice-consul, envoyant chercher à bord du bâtiment le porter et les autres choses qu'on ne pouvait trouver à Tétuan, car M. Hogg avait pris à

bord, par spéculation, non-seulement une assez grande quantité de porter, mais des objets recherchés sur les bonnes tables, et qui arrivent rarement en Afrique; et John, pour prouver qu'il n'était pas un filou, comme l'avait appelé le capitaine Tartar, lui remit cent dollars à titre d'à-compte. Comme le vice-consul avait une forte remise sur tout ce qu'il achetait pour les deux midshipmans, et qu'ils faisaient en outre en grande partie les frais de sa table, il eut pour eux tous les soins de l'hospitalité. Mais miss Julia n'avait que du mépris pour les officiers d'un grade subalterne, et dirigeait toute l'artillerie de ses yeux contre le capitaine Hogg, qui en devint éperdument épris. Ainsi l'équipage préparait tout pour recevoir les bestiaux; John et Gascoigne avaient toutes leurs aises, M. Hogg faisait l'amour, et la première semaine se passa de cette manière.

La chambre d'Aisé et de Gascoigne était au haut de la maison, et celui-ci la trouvant excessivement chaude, monta sur la terrasse qui la terminait; car dans presque toutes les villes de l'Orient il y a des terrasses au haut des maisons, pour que ceux qui les occupent puissent aller y jouir de la fraîcheur des soirées, et quelquefois même y passer la nuit. Quand les maisons se touchent, ces terrasses sont séparées par un mur de plusieurs pieds de hauteur, pour que ceux qui s'y trouvent soient à l'abri des yeux des voisins.

Gascoigne ne faisait que d'y arriver, quand il entendit une voix de femme chanter un air tendre sur la terrasse voisine. Il était lui-même bon musicien, avait une belle voix, et il fut charmé de la justesse de celle qu'il entendait. L'air lui était inconnu, il s'approcha du mur de séparation, l'écouta avec attention, et comme la chanson avait plusieurs couplets, il finit par le retenir.

Enfin, la chanteuse se tut, et après avoir inutilement attendu une demi-heure, il alla se remettre dans son hamac en fredonnant l'air qui lui avait fait tant de plaisir. Il y rêva pendant la nuit; il le chanta en s'éveillant, et, avant le déjeuner, il y avait adapté des paroles anglaises. En déjeunant, il demanda au vice-consul quelle personne demeurait dans la maison à droite de la sienne, et M. Hicks lui dit que c'était un vieux Maure fort riche, qui avait une fille qu'on disait charmante. Gascoigne ne lui fit pas d'autres questions. Il sortit avec John et M. Hogg; ils se rendirent à bord du bâtiment, où l'on chargeait l'eau pour les bœufs. Ils en partirent pour retourner chez le vice-consul, et chemin faisant il fredonnait de temps en temps son air favori.

— Où avez-vous ramassé cet air, Ned? lui demanda John. Il est très-joli, mais je ne vous l'avais jamais entendu chanter.

Gascoigne lui raconta l'aventure de la nuit précédente, et ce qu'il avait appris de M. Hicks.

— Il faut que je tâche de voir cette fille, John, ajouta-t-il. Hicks sait l'arabe, demandez-lui comment on dit en cette langue : « Ne craignez rien. —Je vous aime.—Je ne puis parler votre langue. » Et faites en sorte d'écrire ce peu de mots comme il les prononcera.

John le railla d'une fantaisie qui ne pouvait aboutir à rien.

— Cela est possible, et je m'en soucierais fort peu si elle ne chantait pas si bien. Je crois réellement que mon oreille est le chemin de mon cœur. Au surplus nous verrons... Je saurai bientôt si elle a la sensibilité que je lui suppose.

En rentrant chez le vice-consul, ils entendirent une altercation entre lui et sa sœur.

— Vous n'aurez jamais mon consentement, Julia, disait M. Hicks ; un de ces midshipmans que vous méprisez, vaut une douzaine de Hoggs.

—Si nous savions quel est le prix d'un cochon * dans ce pays, dit John à voix basse, nous pourrions calculer exactement notre valeur.

— Un cochon étant un animal incommode, n'est pas...

— Silence !

— M. Hicks, répondit miss Julia, je suis maîtresse de moi et de ma fortune, et je ferai ce qu'il me plaira.

* Jeu de mot sur le nom Hogg, *hog* signifiant un cochon.

— Vous n'en ferez rien, Julia, il est de mon devoir d'empêcher un mariage qui n'est pas sortable; et, comme représentant ici Sa Majesté, je ne puis vous permettre d'épouser ce jeune homme.

— Je ne vous demanderai point votre consentement.

— Vous ne pouvez vous en passer, Julia, vous savez quel poste j'occupe ici ; comme faisant partie du corps diplomatique de Sa Majesté, je m'opposerai à la publication des bans. Dans le fait, c'est moi seul qui puis vous marier ici.

— En ce cas, j'irai me marier ailleurs.

— Et que ferez-vous à bord du bâtiment en attendant que vous puissiez vous marier ?

— Je ferai ce que bon me semblera, s'écria Julia, et je vous remercie de vos insinuations délicates. A ces mots elle sortit pour aller dans sa chambre, et nos midshipmans firent du bruit dans le corridor pour faire croire qu'ils arrivaient. Ils trouvèrent M. Hicks rouge de colère, vice-consul jusqu'au bout des ongles. M. Hogg arriva, le dîner fut servi, mais miss Julia ne se décida à descendre que lorsqu'on fut au dessert. On appela M. Hicks pour affaires, et les deux amis passèrent dans le bureau afin de fournir aux deux amants l'occasion d'un tête-à-tête.

Voyons ce qui se passe, John, dit Gascoigne qui avait laissé la porte un peu entr'ouverte, et les amants étaient trop affairés pour s'en apercevoir.

Le capitaine Hogg demandait à sa maîtresse une tresse de ses cheveux. Julia ne pouvait rien lui refuser. Elle détacha ses tresses blondes, prit ses ciseaux, en coupa une et la présenta à son amant. Cette tresse avait au moins un pied et demi de longueur, et un pouce de circonférence. Le capitaine la prit dans sa large main, l'enfonça dans la poche de son habit; mais il ne put l'y faire entrer en une seule fois, il fallut qu'il y revînt à plusieurs reprises, et il finit par l'y placer en rond, à peu près comme un câble roué.

— Voilà une fille libérale, dit John; elle donne en gros ce qu'il faudrait bien du temps pour vendre en détail. Mais voici M. Hicks, faisons du bruit pour les avertir.

La nuit suivante Gascoigne monta de nouveau sur la terrasse. Après avoir attendu quelque temps, il entendit la même voix chanter le même air. Quand il fut terminé, il chanta lui-même à demi voix les paroles qu'il y avait adaptées. Il y eut ensuite un intervalle de silence, après quoi la même voix chanta un autre air. Il l'écouta avec la plus grande attention, et répéta le premier en donnant à sa belle voix tout son essor. Il attendit encore longtemps, mais inutilement, il n'y eut plus de chant, et il descendit dans sa chambre.

Il en fut de même les trois ou quatre nuits suivantes. Gascoigne répétait chaque nuit l'air qu'il avait entendu la veille, et il semblait que la chan-

teuse se fît un plaisir d'en chanter un nouveau chaque fois, pour s'amuser à l'entendre répéter ensuite. La cinquième nuit elle chanta tous les airs qu'elle avait déjà chantés, et elle s'arrêtait à la fin de chacun pour laisser à Gascoigne le temps de le répéter. Le mur qui les séparait n'avait guère plus de huit pieds de hauteur, et il résolut de prendre des mesures pour voir la chanteuse. Il pria le capitaine Hogg de lui apporter du navire quelques toises de moyenne corde, et avec deux perches qu'il trouva, et qui servaient à sécher du linge, il en fit une échelle qu'il porta sans bruit sur la terrasse, accompagné de John, quand la nuit fut venue. La lune brillait et répandait une douce clarté presque égale à celle de l'aurore. Bientôt un air fut chanté, Gascoigne le répéta et monta sur l'échelle dont John tenait le pied. Il avança la tête au-dessus de la muraille, et vit une jeune fille magnifiquement vêtue, à demi couchée sur une ottomane, les yeux fixés sur la lune, dont les rayons permettaient d'admirer ses charmes. Elle semblait méditer, et Gascoigne aurait donné le monde entier pour savoir quelles pensées l'occupaient. Satisfait de ce qu'il avait vu, il descendit, chanta un second air, et dit ensuite en arabe, aussi bien qu'il le put : « Ne craignez rien !... Je vous aime... Je ne puis parler votre langue. » Point de réponse. Il chanta un troisième air, répéta les mêmes mots, et enfin une voix douce

lui demanda en langue franque, s'il savait parler cette langue.

— Oui, gloire à Allah! répondit Gascoigne. Ne craignez rien! Je vous aime.

— Je ne vous connais pas... Qui êtes-vous? vous n'êtes pas de mon pays.

— Non, mais je serai tout ce que vous voudrez... Je suis un Franc... un officier anglais... Me méprisez-vous donc? ajouta-t-il, ne recevant pas de réponse.

— Je ne vous méprise pas, mais vous n'êtes pas de mon pays... Ne parlez plus, on vous entendrait.

— Entendre est obéir, répondit Gascoigne; mais je vais languir jusqu'à ce que la reine des nuits reparaisse. Je vais rêver de vous. Qu'Allah vous protége!

— Comme votre style est oriental, Ned! lui dit John quand ils furent rentrés dans leur chambre.

— Je n'ai pas lu les *Mille et une Nuits* pour rien, Aisé... Jamais vous n'avez vu de pareils yeux... c'est une houri!

— Est-elle aussi belle qu'Agnès?

— Deux fois plus... au clair de lune.

— Eh bien! votre amour ne durera qu'un clair de lune. Il ne peut aboutir à rien.

— C'est ce qu'il faudra voir.

— Que feriez-vous d'une femme, Ned?

— Ce que vous en feriez vous-même, John.

— Je veux dire, mon cher Ned, avez-vous le moyen de fournir aux besoins d'une femme?

— Non, tant que mon père vivra; mais il m'a dit un jour qu'après sa mort j'aurais trois mille livres.

— Et avant ce temps, vous aurez trois mille enfants.

— C'est une famille nombreuse, dit Gascoigne en éclatant de rire.

— Je veux seulement discuter ce point avec vous, répliqua John, riant à son tour.

— Je crois, John, que nous comptons nos poulets avant qu'ils soient éclos, ce qui est une folie.

— A moins qu'il ne s'agisse de mariage.

— Sur ma foi, je crois que vous devenez sensé.

— Ma folie est pour moi, ma sagesse pour mes amis... Bonsoir.

John se coucha, mais, au lieu de s'endormir, il réfléchit.

— Je ne dois pas souffrir que Gascoigne fasse une telle folie, pensa-t-il. Épouser une fille à peau basanée, sans autre chose que la paye d'un midshipman, si ce projet réussit... Avoir la gorge coupée, s'il ne réussit pas! Non! non!

Comme il l'avait dit lui-même, la sagesse de John était pour ses amis, et il était si généreux, qu'il ne s'en réservait rien.

Nous avons dit que miss Julia Hicks donnait le ton à Tétuan, et, dans le fait, elle se mettait assez bien. Les femmes, chez les Maures, portent de grands voiles, auxquels on peut donner tel nom qu'on voudra, car leur coiffure de tête leur descend quelquefois jusqu'aux talons, leur couvre tout le corps, et ne leur laisse qu'un œil pour satisfaire leur curiosité. Miss Julia trouvait ce costume beaucoup plus commode qu'un chapeau; car elle pouvait ainsi s'exposer au soleil, sans risquer de hâler son teint de lis, et voir tout le monde sans se laisser voir, à moins qu'elle ne le voulût. Elle ne sortait jamais sans un de ces surtouts, composés de plusieurs aunes de belle mousseline blanche. Dans l'intérieur de la maison, elle portait toujours une robe de soie de couleur, et voici quelle en était la raison. Du vivant de son père, un petit bâtiment était entré dans le port, et y avait déchargé une grande qnantité de soieries anglaises. Il était facile de deviner par quels moyens il se les était procurées; car on savait que son bâtiment était sorti du port sur son lest. Le vice-consul le cita devant le gouverneur, mais l'affaire s'arrangea à l'amiable, le capitaine lui ayant fait présent du quart de sa cargaison. Toutes les robes de miss Hicks, depuis ce temps, avaient été de soie bleue, verte ou jaune, ce qui, avec son voile de mousseline blanche, la rendait aussi remarquable que devait l'être la seule Anglaise

qui fût à Tétuan, où les chiens qui aboyaient dans la rue connaissaient la sœur du vice-consul, quoique peu de personnes eussent vu son visage.

Il vint alors à l'esprit de John que, puisque Gascoigne était déterminé à continuer son intrigue, il ne pouvait mieux faire, de crainte de surprise, que de prendre le costume de miss Hicks. Il lui en parla le lendemain; son ami approuva cette idée, et, dans le cours de la journée, tandis que Julia était occupée avec M. Hogg, il trouva le moyen de s'emparer d'une de ses robes et d'un de ses voiles. Elle en avait un si grand nombre, qu'il était impossible qu'elle s'en aperçût, et elle les faisait elle-même pour ne pas avoir de mémoires de couturière.

Lorsque Gascoigne monta sur la terrasse la nuit suivante, il prit le costume de la sœur du vice-consul, et il aurait pu passer pour elle, sauf la taille. Il attendit que la jeune fille chantât, mais elle n'en fit rien. Enfin il monta sur l'échelle, et il la vit comme la veille, assise sur le sofa dans une attitude de méditation. Elle aperçut au-dessus de la muraille la tête du midshipman couverte d'un voile, et elle poussa un léger cri.

— Ne craignez rien, lui dit-il; ce n'est pas la première fois que je vois vos traits charmants, je soupire pour avoir une compagne. Que ne donnerais-je pas pour m'asseoir à côté de vous!

La personne qui lui répondit ne fut pas la jeune

fille, ce fut le vieux Maure lui-même qui, en entendant sa fille crier, était monté à la hâte sur la terrasse.

— Le lis du Frankistan désire-t-il mêler son parfum à celui de la violette d'Afrique? dit-il; car il avait rencontré bien des fois la sœur du vice-consul, et il supposait que c'était elle qui était sur la terrasse, et qui était montée sur la muraille pour parler à sa fille.

Gascoigne eut assez de présence d'esprit pour profiter de la méprise.

— Je suis seule, digne Maure, répondit-il en se couvrant entièrement le visage de son voile, j'ai été attirée par les accents du rossignol qui chantait sur la terrasse de votre maison. Mais en montant à cette muraille, je ne m'attendais pas à voir la face d'un homme.

— Si le lis du Frankistan veut descendre de ce côté, il pourra s'asseoir à côté de la violette d'Afrique.

Gascoigne jugea à propos de ne rien répondre.

— Ne craignez rien, dit le Maure, un vieillard n'est qu'une femme.

Il alla chercher une échelle et la plaça contre la muraille.

— C'est mon destin, pensa Gascoigne; et après un instant de réflexion, il descendit sur la terrasse du vieux Maure, qui le fit asseoir sur l'ottomane près de sa fille, et s'assit lui-même à côté de

lui. Ils entrèrent alors en conversation. Gascoigne connaissait assez le vice-consul et sa sœur pour pouvoir jouer le rôle de celle-ci. Il dit que son frère voulait la donner en mariage à un capitaine de navire qu'elle détestait et qui la conduirait dans un pays plein de frimas et de brouillards; qu'elle était née à Tétuan; qu'elle désirait y vivre et y mourir, et que plutôt que de quitter cette ville, elle préférerait passer sa vie dans les appartements de ses femmes. Abdel Faza commença à s'enflammer; il porta les mains à son front, fit le salam, et lui dit que son zénana et tout ce qui s'y trouvait, ainsi que sa maison et sa personne, étaient à son service. Après une demi-heure de conversation, à laquelle sa fille Azar ne prit aucune part, il invita Gascoigne à descendre dans les appartements des femmes, et voyant que sa fille continuait à garder le silence, il lui dit :

— Azar, êtes-vous fâchée que cette houri du Frankistan entre dans les appartements dont vous avez été jusqu'ici la seule maîtresse ? Ne craignez rien, vous en aurez bientôt d'autres. Osman-Ali vous a demandée en mariage, et j'ai écouté sa demande.

Azar tressaillit, car Osman-Ali était aussi vieux que son père, et elle le détestait. Elle offrit sa main en tremblant à Gascoigne, et le conduisit dans le zénana. Le Maure les suivit jusqu'à la porte, et se retira en saluant Gascoigne.

On peut bien s'imaginer que le jeune midshipman ne laissa pas échapper une si bonne occasion. Il déclara son amour, et ce qu'Azar venait d'apprendre ne contribua pas peu à la disposer à l'écouter favorablement.

Comme l'aurait probablement fait tout autre midshipman, il sortit du zénana brûlant d'un amour qui dépassait le degré du vif argent en ébullition. John, qui, pendant tout ce temps, n'avait pas été sans quelque inquiétude, ne fut pas fâché d'entendre des voix parler d'un ton amical, et ne jugeant pas prudent de se laisser voir, si par hasard quelqu'un accompagnait son ami, il se cacha contre le mur. Il ne se trompait pas dans ses conjectures; car le vieux Maure avait attendu la prétendue Julia sur la terrasse, et il l'aida à monter sur l'échelle.

Gascoigne raconta à John tous les détails de son entrevue, et lui peignit Azar comme la créature la plus belle, la plus séduisante, la plus aimable qu'il eût jamais vue. Après avoir parlé ainsi une demi-heure sans être interrompu, il termina brusquement sa relation en s'apercevant que son ami s'était endormi.

Les visites de Gascoigne se répétèrent chaque soir. Le vieil Abdel Faza devenait chaque fois plus galant, et le jeune midshipman fut obligé d'être un dragon de vertu.

Cependant M. Hogg continuait à être aux petits

soins près de miss Julia; les bœufs avaient été mis à bord, et comme trois semaines s'étaient déjà écoulées, il était temps de songer à partir pour Toulon. Mais le capitaine Hogg était trop épris pour y penser, et quant à Gascoigne, il avait, comme tout midshipman amoureux, déjà formé le projet de quitter le service. John raisonna avec le capitaine, qui parut écouter la raison, parce que miss Hicks lui avait promis de le suivre, et de couronner ses transports sur le bâtiment *l'Éliza-Anne*. Il proposa donc de partir le plus tôt possible, et dès qu'ils auraient levé l'ancre, il reviendrait à terre chercher sa Julia, et mettrait ensuite à la voile.

John l'aurait volontiers laissé faire; mais la grande difficulté était Gascoigne, qui ne voudrait pas quitter ce pays sans sa chère Azar. Enfin il imagina un plan qui lui parut devoir réussir, et qui lui fournirait une bonne histoire à raconter au gouverneur. Il parut consentir que Gascoigne enlevât la jeune Maure, et il ne restait qu'à décider de quelle manière cet enlèvement aurait lieu. Enfin il lui dit qu'il avait trouvé un excellent moyen.

— J'ai appris du capitaine Hogg, lui dit-il, qu'il a dessein lui-même d'enlever miss Hicks, et que par conséquent il aurait besoin de la cabine. Or, je ne me soucie de céder la cabine ni à miss Hicks, ni à mistress Hogg. J'ai donc décidé qu'il n'amè-

nera pas sa maîtresse; mais je me suis bien gardé de le lui dire. Il m'a dit qu'il se rendrait à bord pour mettre le bâtiment en état de partir; qu'il me laisserait à terre avec une barque; que miss Julia s'y glisserait à la brune, et que je la lui amènerais à bord. J'ai eu l'air d'approuver tous ces arrangements, et d'y consentir. Or maintenant, Ned, si vous voulez enlever votre petite Maure, en voici un excellent moyen. Portez-lui une robe et un voile de miss Hicks la nuit prochaine; dites-lui de s'en couvrir le lendemain dès qu'il fera noir, et de s'esquiver de la maison de son père. Une fois dehors, chacun la prendra pour la sœur du vice-consul. Je serai aux aguets, et je la conduirai à bord en place de miss Julia. Hogg sera prêt à mettre à la voile; il se hâtera de l'enfermer dans la cabine, et le lendemain, comme nous rirons à ses dépens !

— Excellent ! s'écria Gascoigne, je vous remercie, John; vous êtes le meilleur ami que j'aie jamais eu.

— Oui, je le serai, pensa John, mais vous n'en conviendrez pas sur-le-champ, quand vous saurez tout.

Le fait était que M. Hogg avait parlé à notre héros du projet d'enlever la sœur du vice-consul, mais qu'il ne lui avait pas proposé de se charger de la conduire à bord. John, qui avait des desseins encore plus étendus, alla le trouver, et lui

dit que M. Hicks soupçonnait ses intentions, et qu'il était déterminé à ne pas perdre sa sœur de vue un seul instant avant qu'il fût parti.

— Vous savez que vous ne pouvez l'enlever de vive force, ajouta-t-il; rendez-vous à bord dès le matin; préparez tout pour le départ, et laissez-moi le soin de vous amener miss Julia quand son frère croira qu'il n'a plus rien à craindre.

— Bien des remercîments, monsieur Aisé. Ce projet est excellent. Que je vous ai d'obligation!

— J'ai autre chose à vous dire, Hogg; me promettez-vous le secret?

— Bien certainement.

— Gascoigne a perdu l'esprit. Il veut emmener une jeune fille dont il a fait la connaissance ici; il lui a porté une robe et un voile de miss Hicks pour qu'on ne puisse la reconnaître, et il m'a chargé de la conduire à bord. Mais je ne puis souffrir qu'il fasse une telle folie, et c'est miss Hicks que j'emmènerai en sa place. Comme il ne connaît pas vos projets, il croira en la voyant que c'est sa maîtresse; mais il ne faut pas qu'il lui parle, car s'il apprenait trop tôt que je l'ai trompé, il serait assez fou pour vouloir retourner à terre, fût-ce à la nage. Nous la conduirons donc dans la cabine en arrivant; elle y passera toute la nuit; et, le lendemain matin, comme nous rirons aux dépens de Gascoigne!

— Excellent! dit à son tour le capitaine Hogg, et je vous remercie de nouveau.

L'eau, les bœufs, les moutons, les poulets, tout était à bord; et M. Hicks, n'ayant plus rien à gagner avec les midshipmans, désirait en être débarrassé, et était à peine plus civil avec eux qu'avec le capitaine Hogg. John en fut piqué, mais il n'en fit rien paraître; au contraire, il le traita avec plus d'amitié que jamais, et saisit une occasion pour lui dire qu'il ne pourrait mieux reconnaître toutes ses bontés qu'en lui dévoilant un complot qui avait été tramé. Il lui parla alors du projet d'enlèvement de sa sœur, et ajouta que le capitaine l'avait prié de la conduire à bord.

— L'infâme! s'écria le vice-consul; mais, de par le ciel! j'en écrirai au ministère des affaires étrangères.

— Je crois qu'il vaudra mieux faire ce que je vais vous proposer. Prenez les vêtements de votre sœur, et je vous conduirai à bord à sa place. Faisons croire à Hogg qu'il est maître de la personne de miss Hicks. En arrivant sur le vaisseau, je vous conduirai dans la cabine; vous vous y enfermerez; le capitaine ne peut mettre à la voile sans mon ordre par écrit; je ne le signerai que le lendemain matin; et alors, comme nous rirons à ses dépens!

— Excellent! dit le vice-consul; et, pour ne pas vous donner la peine de me renvoyer à terre,

je donnerai ordre qu'une barque vienne me prendre au point du jour.

Le soir, Gascoigne porta une robe et un voile de miss Julia à la belle Azar, qui consentit à suivre sa fortune, et elle s'occupa ensuite à empaqueter ses joyaux, son argent et tout ce qu'elle avait de plus précieux. La pauvre enfant tremblait de crainte et de plaisir, et ne se doutait guère qu'elle allait être Ariane délaissée par Thésée. Miss Hicks fit passer à bord, à la dérobée, comme elle le crut, une grande caisse contenant des effets à son usage; et chacun alla se coucher, convaincu que tout allait au gré de ses désirs. Le lendemain, après un dîner qui eut lieu de meilleure heure que de coutume, le capitaine Hogg et Gascoigne partirent pour se rendre à bord. Dès qu'ils furent sortis, le vice-consul sourit. Sa sœur crut qu'il souriait de plaisir d'être débarrassé du capitaine Hogg, et elle sourit aussi en regardant notre héros, qui était son confident. John sourit à son tour, et nos lecteurs savent quelle en était la raison.

Un peu avant la nuit, M. Hicks passa dans son bureau sous prétexte d'affaires, mais, dans le fait, pour s'y occuper de son travestissement. Miss Julia se leva en même temps, dit qu'elle allait rentrer dans sa chambre, et souhaita à John un bon voyage, comme cela avait été convenu, croyant fermement qu'il viendrait la chercher dans le jar-

din, suivant les arrangements qui avaient été pris, quand le moment en serait arrivé. John entra dans le bureau pour aider le vice-consul à faire sa toilette. Celui-ci ôta tous ses vêtements avant de mettre ceux de sa sœur, et les enveloppa dans une serviette pour les emporter à bord, se proposant de les reprendre dès qu'il serait dans la cabine.

Dès qu'il fut prêt, John prit le paquet, et donna le bras à la prétendue miss Hicks pour la conduire à la barque, qui partit à l'instant même. John eut soin d'être assez maladroit pour laisser tomber le paquet dans la mer. Dès qu'ils furent à bord, il conduisit dans la cabine le vice-consul, qui lui dit en lui serrant la main : — Comme nous rirons demain ! On hissa la barque sur le pont, et John eut la précaution de faire baisser les faux sabords pour que M. Hicks ne pût s'apercevoir de ce qui se passait à bord. Gascoigne s'approcha de notre héros, et lui serra la main en lui disant : — Bien des remercîments, John ; comme nous rirons demain !

Dès que le vent eut enflé les voiles, le capitaine Hogg alla aussi trouver John, lui serra la main, le remercia. et lui dit à son tour : — Comme nous rirons demain !

— Rira bien qui rira le dernier, pensa notre héros.

Le vent était bon et le lendemain, au point du jour, le bâtiment était à cent milles de la côte d'Afrique.

CHAPITRE IV.

Nous devons laisser au lecteur le soin de se figurer l'effet que produisit l'éclaircissement qui eut lieu le lendemain matin. Tout le monde était en fureur, excepté John, qui ne faisait que rire. Chacun voulait retourner à Tétuan : le capitaine, pour chercher miss Hicks; Gascoigne, pour enlever Azar; le vice-consul, pour retourner chez lui. Mais le vent y apportait un obstacle insurmontable, et John mit bientôt le capitaine de son côté, en lui faisant sentir, d'abord qu'il perdrait le prix de son fret s'il se permettait de retourner à Tétuan, puis qu'il aurait à payer le prix des bœufs qui pourraient mourir pendant le voyage; ensuite que s'il voulait prendre miss Hicks pour sa femme, il ne devait pas nuire à sa réputation en la rece-

vant sur son bord avant la cérémonie; enfin, qu'il pourrait toujours aller l'épouser à Tétuan quand bon lui semblerait, son frère n'ayant pas le droit d'y mettre empêchement. Le capitaine finit donc par entendre raison, et fit déployer ses hautes et basses bonnettes.

Il était inutile de raisonner avec Gascoigne, et John lui promit de lui donner satisfaction dès qu'ils seraient à terre. M. Hicks était le plus violent des trois : il insista fortement pour que le bâtiment retournât à Tétuan, en dépit du vent; mais John et le capitaine s'y refusèrent, quoiqu'il les menaçât du ministère des affaires étrangères. Il demanda ses habits : John lui apprit qu'il avait eu le malheur de les laisser tomber dans la mer en montant dans la barque. Il ordonna à l'aide du maître et à tout l'équipage de reconduire le bâtiment à Tétuan : ils ne firent que rire de ses ordres. — Dans tous les cas, je vous ferai renvoyer du service, s'écria-t-il en s'adressant à notre héros. — Je vous en serai infiniment obligé, répondit John en riant. Le capitaine avait tant de plaisir à voir le vice-consul habillé en femme, qu'il se réconcilia complétement avec John. On servit un excellent dîner; M. Hicks refusa de se mettre à table, ce qui ne fit perdre l'appétit ni à notre héros, ni au capitaine. Gascoigne ne put manger une seule bouchée, mais il but excessivement, et chaque fois qu'il buvait, il lançait à John un regard

menaçant. M. Hicks s'était adressé à tous les hommes de l'équipage pour en obtenir quelques vêtements ; mais John l'avait prévu : il était tout-puissant, et le vice-consul ne put obtenir d'eux ni une jaquette, ni un pantalon, ni par prières, ni pour de l'argent. Il jugea alors à propos de baisser le ton, et il s'adressa au capitaine, qui lui promit des vêtements, s'il voulait lui donner un consentement par écrit à son mariage avec sa sœur, ce qu'il refusa avec un nouveau transport d'indignation. Il fit la même demande à Gascoigne, qui lui dit d'un ton brusque d'aller au diable. Enfin il eut recours à notre héros, dont il n'obtint pour toute réponse qu'un éclat de rire. Il fut donc obligé de garder ses jupons, tout en jurant qu'il s'en vengerait. Ainsi se passa la première journée, et le vent continua à être très-favorable. Les bœufs mugissaient, les moutons bêlaient, les coqs chantaient, et le bâtiment fit plus de deux cents milles. Gascoigne, qui avait beaucoup bu, et qui n'avait rien mangé, alla se coucher sans dire bonsoir à personne. John se mit en possession, sans cérémonie, du second hamac de la cabine, et le représentant de Sa Majesté fut obligé de se coucher en jupons, dans l'entrepont, sur une voile de rechange, entre deux bœufs qui semblaient, de temps en temps, le menacer de leurs cornes, comme s'ils eussent su que c'était à lui qu'ils étaient redevables d'avoir été embarqués et

d'être destinés à bannir le scorbut de la flotte qui était devant Toulon.

Nous ne pouvons entrer dans les détails du voyage, qui ne dura que dix jours, le vent ayant toujours été favorable, et pendant lequel pas un seul bœuf ne mourut. Pendant ce temps, M. Hicks daigna enfin se mettre à table et manger comme les autres, mais sans parler, s'imaginant que l'heure de la vengeance arriverait quand il verrait l'amiral. Gascoigne recouvra l'appétit, mais il ne dit pas un seul mot à notre héros. Le onzième jour, ils étaient au milieu de la flotte de Toulon, et M. Hicks, toujours en jupons, sourit avec un air de triomphe en regardant John qui passait devant lui.

Toute la flotte jeta l'ancre. John avança sous la poupe du vaisseau amiral, fit mettre une barque en mer, monta à bord, se présenta devant l'amiral, lui montra ses ordres, et lui rapporta que les cinq bœufs étaient arrivés sans accident. L'amiral lui demanda si le maître du bâtiment de transport avait d'autres provisions fraîches à bord. John lui répondit qu'il n'en avait aucune. — Mais, ajouta-t-il, ayant appris du gouverneur de Malte que vous seriez charmé d'en avoir, j'ai acheté à Tétuan quelques moutons et quelques douzaines de poulets, et je me trouverai heureux de pouvoir vous les offrir, si vous daignez les accepter.

— Je vous suis obligé, ainsi qu'au gouverneur, de votre souvenir, dit l'amiral, et j'accepte votre offre avec plaisir; mais ce ne peut être qu'à condition de vous en rembourser le prix. Envoyez-moi tout ce dont vous pourrez vous passer. Et il invita John à dîner avec lui.

Pendant ce temps, le capitaine du vaisseau amiral examinait le bâtiment de transport avec une longue-vue.

— Monsieur Aisé, dit-il, cette femme que je vois à bord est-elle l'épouse du maître?

— Non, capitaine : c'est le vice-consul.

— Quoi! un vice-consul en jupons?

— Oui, capitaine; le vice-consul de Tétuan. Il est venu à bord, fait comme vous le voyez, à l'instant où le brick allait mettre à la voile, et sachant que la flotte avait besoin de provisions fraîches, j'ai cru que mon devoir ne me permettait pas de retarder le départ d'un seul instant.

— Que signifie tout cela, monsieur Aisé? dit l'amiral. C'est quelque tour qui a été joué. Vous m'obligerez de descendre dans la cabine.

John suivit l'amiral et le capitaine dans la cabine, et leur raconta hardiment toute l'histoire. Ils ne purent s'empêcher d'en rire, et quand ils eurent une fois commencé, il leur fut presque impossible de reprendre leur sérieux.

— Monsieur Aisé, répondit l'amiral, je ne vous blâme pas tout à fait, car il paraît que le maître

aurait volontiers retardé le départ parce qu'il était amoureux, et que M. Gascoigne serait resté à terre parce qu'il avait la tête tournée, indépendamment de ce que l'enlèvement de l'une ou l'autre de ces deux filles, s'il avait réussi, aurait mis les Anglais en mauvaise odeur dans ce pays; mais je crois que vous auriez pu tout arranger sans mettre le vice-consul en jupons.

— J'ai agi aussi bien que mon jugement me l'a permis, monsieur, répondit John humblement.

— Et au total, vous avez bien fait... Capitaine Malcolin, envoyez une barque pour nous amener le vice-consul.

M. Hicks était trop altéré de vengeance pour s'inquiéter de paraître devant l'amiral sous des vêtements de femme, car il s'imaginait que lorsqu'on saurait qu'il était diplomate, on lui voudrait une justice éclatante. Dès qu'il fut dans la cabine, il raconta toute son histoire, et attendit la décision de l'amiral, qu'il croyait devoir être foudroyante pour son héros. Mais l'amiral lui répondit :

— Monsieur Hicks, en premier lieu, tout ceci me paraît être une affaire de famille, relative au mariage de votre sœur, ce qui ne me concerne en rien. D'un autre côté, vous vous êtes rendu à bord volontairement, et sous des vêtements de femme. M. Aisé avait reçu des ordres positifs, et il les a exécutés : il était de son devoir de mettre



à la voile dès que le bâtiment serait prêt à partir. Vous pouvez faire votre plainte si bon vous semble, mais je vous dirai en ami qu'elle n'aboutira probablement qu'à vous faire perdre votre place, car les vice-consuls travestis en femmes ne sont pas vus de bon œil dans les bureaux des affaires étrangères. Vous pouvez retourner sur votre bâtiment, qui doit repartir pour Tétuan, après avoir touché à Port-Mahon..... La barque vous attend, monsieur.

M. Hicks, tout surpris du peu de respect qu'on avait pour un vice-consul, jeta ses jupons entre ses jambes, et descendit dans la barque au milieu des éclats de rire de tout l'équipage. Notre héros dîna avec l'amiral, et en reçut l'ordre de partir la nuit suivante pour Minorque. Il retourna donc sur le bâtiment dès que le dîner fut fini. Il y trouva M. Hogg buvant du porter; Gascoigne se promenant sur le pont d'un air sombre, et le vice-consul seul sur le gaillard d'arrière, assis sur ses jupons. Il montra au maître l'ordre qu'il avait reçu de partir, on mit à la voile, et comme tout le porter n'était pas bu, il en demanda une bouteille.

John était très-content du résultat de son entrevue avec l'amiral, et il voyait que, pour cette fois du moins, bien loin de s'être mis dans l'embarras lui-même, il avait empêché les autres de s'y mettre. Gascoigne continuait à se promener, il avait eu le temps de réfléchir; la première vio-

lence de sa colère et de son chagrin s'était calmée; il sentait que son ami lui avait rendu un véritable service en l'empêchant de commettre une folie insigne; et cependant il avait appelé cet ami en duel, telle avait été sa reconnaissance. Il aurait donné tout au monde pour pouvoir revenir sur le passé, et être encore sur le pied de l'intimité avec John; mais, comme tant d'autres, il avait honte de reconnaître une erreur, quoiqu'il y fût presque déterminé; et, tout en se promenant, il songeait à la manière dont il s'y prendrait pour rompre la glace. John, qui était assis près du cabestan, sa bouteille devant lui, se dit à lui-même: — Je gagerais ma vie que Ned désire se réconcilier avec moi, mais qu'il n'ose faire la première ouverture. Je puis me tromper, mais je veux m'en assurer. Dans tous les cas, ce ne sera pas moi qui aurai tort. Il attendit que Gascoigne passàt encore près de lui, et il lui dit alors avec un air d'amitié :

— Ned, ne boirez-vous pas un verre de porter avec moi?

Gascoigne sourit, John lui tendit la main, et la réconciliation fut scellée en un moment, sans qu'il fût dit un mot de la querelle.

— Nous serons à Minorque dans un jour ou deux, dit John; à présent je serais charmé d'y arriver. Savez-vous, Ned, que je suis très-content de moi? Pour cette fois, je ne me suis pas mis

dans de mauvais draps, et je n'en ai pas mòins une bonne histoire à raconter au gouverneur.

— En partie à mes dépens.

— Vous y figurerez nécessairement, mais vous n'en serez pas le héros.

— Comme je voudrais savoir ce qu'est devenue cette pauvre fille ! dit Gascoigne, qui ne put s'empêcher de parler d'elle. Ce qui me fâche le plus, c'est qu'elle doit me regarder comme une brute.

— Elle s'en consolera plus tôt... Un autre verre de porter, Ned.

— Son père m'a donné ce beau diamant.

— Le vieux bouc!... Vous le vendrez pour boire à sa santé.

— Non, je le garderai en souvenir de sa fille.

Gascoigne tomba dans une rêverie mélancolique, et John pensa à Agnès.

En deux jours ils arrivèrent à Port-Mahon. *L'Aurore* y était déjà sous le commandement du capitaine Wilson. M. Hicks avait enfin obtenu des habits d'homme du capitaine Hogg, car John avait levé sa défense après son entrevue avec l'amiral. M. Hicks sentait que puisque l'amiral n'avait pas écouté sa plainte, il était inutile d'en faire une au capitaine. Il resta donc à bord de *l'Éliza-Anne,* et le capitaine et lui devinrent les meilleurs amis du monde après le départ des deux mid-

shipmans. Le vice-consul consentit, pendant la traversée, au mariage de sa sœur, et le capitaine Hogg, en arrivant à Tétuan, fut au comble de ses vœux. Quant à la pauvre Azar, elle avait trouvé le moyen de s'échapper sous les vêtements de miss Julia. Elle s'était longtemps promenée dans la rue en attendant le Franc qui devait la conduire sur une barque. Enfin, épuisée de fatigue et ne conservant plus aucun espoir, elle prit le parti de retourner chez son père. Malheureusement Abdel Faza la vit rentrer, il la prit pour miss Hicks, et il fut dans un transport de joie... Il découvrit que c'était sa fille, et il s'abandonna à un transport de rage... Le lendemain, Azar était dans le zénana d'Osman Ali.

John, par ménagement pour son ami Gascoigne, ne parla à personne de l'histoire des enlèvements. Le capitaine Wilson fut satisfait de la manière dont il avait exécuté sa mission, et il lui demanda s'il préférait rester sur *la Harpie,* ou passer avec lui à bord de *l'Aurore.* John hésita à lui répondre.

— Parlez franchement, monsieur Aisé. Si vous préférez rester avec le capitaine Sawbridge, je ne le trouverai pas mauvais.

— Non, monsieur, je ne le préfère pas. Vous et M. Sawbridge vous avez également eu mille bontés pour moi, mais je préfère vous suivre. Cependant.... je dois l'avouer.... il m'en coûtera

beaucoup pour me séparer de Gascoigne, et de... de...

— De qui ? demanda le capitaine en souriant.

— De Mesty, monsieur. Vous direz que c'est une folie, mais sans lui je ne vivrais plus en ce moment.

— Je ne regarde pas la reconnaissance comme une folie, monsieur Aisé. — J'avais déjà dessein de prendre avec moi M. Gascoigne, s'il y consent, car, en général, je suis satisfait de sa conduite, et j'ai beaucoup de respect pour son père. — Quant à Mesty, c'est un brave homme, et je verrai ce que je pourrai faire.

Les règlements de l'Amirauté permettent à tout capitaine qui change de bord, d'emmener avec lui l'équipage d'une barque, et l'on apprit le lendemain que Mesty était du nombre de ceux que le capitaine Wilson avait choisis. Il conserva sur la frégate la même place qu'il occupait alors sur le sloop. Gascoigne et notre héros passèrent aussi à bord de *l'Aurore*.

Comme John n'avait jamais montré de prédilection très-remarquable pour les devoirs de sa profession, on ne sera pas surpris qu'il ait demandé au capitaine Wilson la permission de passer quelques jours à terre avant que *l'Aurore* mît à la voile; et comme il avait été si longtemps enfermé dans un bâtiment de transport, le capitaine la lui accorda, après quoi, pour la même

raison, il ne put la refuser à Gascoigne. Notre héros se logea dans la seule bonne auberge de la ville, et toutes les fois qu'il rencontrait un officier de *l'Aurore,* il ne manquait pas de l'inviter à lui faire le plaisir de dîner avec lui. Sa réputation était déjà faite à bord de la frégate, et tous les midshipmans buvaient son vin et juraient que c'était le meilleur camarade qu'ils eussent jamais eu. Ce n'était pas que John se laissât duper, mais, d'après ses principes d'égalité, il pensait qu'il était du devoir de ceux qui pouvaient payer un bon dîner, de le faire partager à ceux qui n'en avaient pas le moyen. C'était une erreur de sa part, mais il ne connaissait pas la valeur de l'argent, et il était assez fou pour s'imaginer que le meilleur usage qu'on en pût faire, était de l'employer à faire le bonheur des autres. Il faut songer, pour l'excuser, qu'il était midshipman, philosophe, et qu'il n'avait pas encore dix-huit ans.

Pendant que John s'amusait à terre, où il tenait en quelque sorte table ouverte, le premier lieutenant de *l'Aurore* remarqua que ses officiers lui demandaient trop fréquemment des permissions d'aller à terre, et il en devina la cause, qui était qu'ils s'y régalaient sans bourse délier. Il envoya donc à notre héros un message fort poli pour l'informer qu'il serait charmé d'avoir le plaisir de sa compagnie à bord dans la soirée. John lui répondit aussi poliment qu'il regrettait beaucoup

de n'avoir pas su plus tôt que le premier lieutenant désirât le voir; qu'il avait malheureusement promis d'aller à un bal la nuit suivante, mais que le lendemain il aurait certainement l'honneur d'aller lui présenter ses respects. Le premier lieutenant voulut bien se contenter de cette excuse, et notre héros, après avoir donné à dîner à une demi-douzaine d'officiers de *l'Aurore,* car *la Harpie* avait mis à la voile depuis deux jours, — s'habilla pour aller au bal masqué, qui devait avoir lieu à environ deux milles et demi de Port-Mahon.

Notre héros avait jugé à propos de se déguiser en *diable,* et montant sur un âne, il partit tout costumé. Comme il arrivait, il vit s'arrêter à la porte un beau carrosse peint en jaune, et ayant par derrière deux laquais en superbe livrée. Quand l'un d'eux ouvrit la portière, John s'avança, et avec sa politesse ordinaire, offrit la main à une vieille douairière, surchargée d'embonpoint, et couverte de diamants, pour l'aider à descendre. Elle leva les yeux sur lui, et le voyant velu comme un ours, — car son costume était fait avec la peau d'un de ces animaux, — ayant des cornes sur la tête, une fourche à trois pointes à la main, et une longue queue au bas du dos, elle poussa un grand cri et elle serait tombée d'effroi, si le capitaine Wilson, qui arrivait par hasard en ce moment, et qui était en grand uniforme, ne l'eût

retenue dans ses bras. Je ne ferai pas de conquêtes cette nuit, pensa notre héros en se mettant à l'écart. Cependant il entra dans la salle de bal, où il y avait une telle foule, qu'il eut beaucoup de peine à y pénétrer, et il se lassa bientôt d'y être poussé et coudoyé de toutes parts. C'est un sot plaisir, pensa-t-il en cherchant à regagner la porte pour s'en aller; et la nuit étant belle, il résolut de se promener dans la campagne avant de rentrer à Port-Mahon.

Après avoir fait environ un demi-mille, il vit une superbe maison, ayant un jardin planté en orangers; il remarqua qu'une fenêtre du rez-de-chaussée était ouverte, et qu'il y avait des lumières dans la chambre. Il monta sur un banc de pierre qui était au-dessous de la croisée, entr'ouvrit un rideau de mousseline, et vit un lit magnifique sur lequel était couché un vieillard, évidemment sur le point de rendre le dernier soupir; quatre cierges étaient allumés, et il ne se trouvait dans la chambre que trois moines avec le moribond. L'un d'eux tenait en main un crucifix; un autre, un encensoir; le troisième était assis devant une table, et écrivait. Comme John savait l'espagnol, il entendit un des moines dire au mourant :

— Vous avez commis d'énormes péchés, mon fils, et je ne puis vous en donner l'absolution si vous ne réparez vos fautes.

— J'ai ordonné, dit le vieillard d'une voix faible, qu'il soit dit dix mille messes pour le repos de mon âme.

— Cinq cent mille messes ne suffiraient pas... Comment avez-vous gagné votre immense fortune? par l'usure, et en volant les pauvres.

— J'ai ordonné qu'il soit distribué mille dollars aux pauvres le jour de mes funérailles.

— Mille dollars ne sont rien... Il faut que vous laissiez tous vos biens à la sainte Église.

— Et mes enfants?

— Que sont vos enfants en comparaison du salut de votre âme ?

— Mais je suis hors d'état de faire un nouveau testament.

— En voici un tout prêt, dit le moine qui avait été occupé à écrire : vous y révoquez tout testament antérieur, et vous laissez tous vos biens à la sainte Église..... Signez-le, et vous recevrez l'absolution.

— Pressons-nous donc, dit le vieillard, car ma vue se trouble.

Deux moines le soulevèrent, le troisième lui présenta une plume et le testament, et il le signa avec beaucoup de peine.

— C'est une infâme coquinerie, pensa John, et sautant par la fenêtre, il entra dans la chambre en poussant une sorte de hurlement.

Les moines crurent voir le diable : celui qui

tenait le testament le laissa échapper de sa main, et tous trois tombèrent le visage contre terre saisis de frayeur.

John ramassa le testament, le brûla à la flamme d'un des cierges, et s'approcha du lit pour parler au vieillard; mais il vit qu'il était mort. Poussant un nouveau hurlement pour maintenir les moines dans une terreur salutaire, il sauta par la croisée, et s'enfuit aussi vite que ses jambes purent le porter.

Il courut jusqu'à ce qu'il fût hors d'haleine, et enfin il fut obligé de s'arrêter pour respirer. Il faisait un clair de lune superbe; mais il ne savait où il était.

— Minorque ne doit pas avoir beaucoup de grandes routes, pensa-t-il, et je trouverai aisément mon chemin. Eh bien! je viens de faire une bonne œuvre, après tout; j'ai empêché qu'une famille ne fût déshéritée.... Comme ces coquins de moines doivent me bénir!.... Mais s'ils me découvraient, que ferais-je? Ils me traduiraient devant l'Inquisition..... Je crois que je ne me hasarderai pas à venir à terre.... Et de quel côté marcher à présent?... Montons sur cette hauteur pour faire une reconnaissance.

Cette hauteur n'avait guère que douze à quinze pieds, et la route passait au bas. John y monta, et regarda tout autour de lui.

— Voilà la mer, dit-il, et cette route doit con-

duire à Port-Mahon... Ah! j'entends une voiture... Sur ma foi, c'est le carrosse jaune de cette vieille dame chargée de tant de graisse et de diamants; je reconnais ses deux grands laquais.

Tandis que John parlait ainsi, huit à dix hommes sortirent des broussailles qui bordaient la route de l'autre côté, et se précipitèrent sur la voiture. Deux d'entre eux saisirent les brides des chevaux; les autres firent une décharge d'armes à feu, et John vit tomber le cocher et les deux laquais. Les brigands ouvrirent alors une des portières pour tirer la grosse vieille dame hors de son carrosse. Notre héros ne réfléchit qu'un instant, et il lui vint à l'esprit que, quoiqu'il ne pût attaquer seul huit à dix hommes, il était possible qu'il les effrayât comme il venait d'effrayer des voleurs d'une autre espèce. La vieille dame venait d'être jetée hors de la voiture comme un paquet de linge sale préparé pour le blanchissage, quand John, s'avançant au bord de la hauteur, et ayant derrière lui la pleine lune qui l'éclairait, poussa un hurlement épouvantable en brandissant sa fourche d'un air menaçant. Les brigands tournèrent les yeux de son côté, et comme le crime est presque toujours doublement lâche, dès qu'ils l'aperçurent, ils poussèrent des cris d'effroi. La plupart prirent la fuite, et quelques-uns tombèrent sur la place comme frappés tout à coup de paralysie. John, voyant le champ libre, descendit de la

hauteur, courut au secours de la vieille dame qui s'était évanouie, et il la remit dans sa voiture, ce qui ne fut pas sans difficulté, quoiqu'il fût très-fort. Ayant baissé le marchepied, il l'assit d'abord sur la première marche, de là il l'éleva jusqu'à la seconde, et enfin il parvint à la placer sur le plancher de la voiture; mais tous ses efforts ne purent réussir à la lever pour la mettre sur les coussins; il fut donc obligé de la laisser dans cette position, les jambes en l'air et les pieds appuyés sur la portière. Après avoir baissé, ou, pour mieux dire, remonté ses jupons autant qu'il le put, par égard pour la décence, il ferma la portière, prit les rênes, et monta sur le siége.

— Je ne sais où elle demeure, pensa-t-il; mais il faut aller quand le diable nous pousse.

Et touchant légèrement les flancs des chevaux avec les pointes de sa fourche, ils partirent au grand trot, faisant passer le carrosse sur le corps des deux brigands qui avaient saisi leurs brides, et qui étaient tombés de terreur. A un mille ou environ de la ville, la route en croisait une autre, et John eut la sagesse de jeter la bride sur le cou des chevaux, convaincu que leur instinct leur ferait prendre le bon chemin. Ils tournèrent à droite, et s'arrêtèrent bientôt à la porte d'une belle maison de campagne. John ôta le masque qui lui couvrait le visage et la tête, de crainte d'inspirer encore la terreur. Il allait descendre du siége

pour sonner à la porte, mais des domestiques vinrent l'ouvrir, ayant entendu la voiture s'arrêter. John leur raconta ce qui venait d'arriver, et une jeune personne se présenta, tandis qu'ils aidaient leur maîtresse à sortir de la voiture. Celle-ci avait recouvré l'usage de ses sens; mais elle était tellement effrayée, qu'elle n'avait pas cherché à changer de position. Pendant ce temps, il dit à la jeune personne que le cocher et les deux domestiques avaient été blessés ou tués par les brigands, et elle s'occupa sur-le-champ des mesures à prendre pour les envoyer chercher. John la quitta après lui avoir dit qu'il était un officier anglais servant à bord d'une frégate qui était dans le port, et une demi-heure après il était rentré dans son auberge, où il trouva ses compagnons. Il ne jugea pas à propos de leur faire part de sa double aventure, et leur ayant seulement dit qu'il avait fait une longue promenade dans la campagne, il alla se coucher.

Le lendemain matin notre héros, toujours fidèle à sa parole, fit son porte-manteau et régla son compte avec le maître de l'auberge. Il venait de terminer cette dernière affaire, qui n'était pas peu de chose, quand un garçon vint lui dire que quelqu'un demandait à lui parler. Il vit entrer un homme en habit noir, ayant l'air d'un personnage officiel, moitié civil, moitié ecclésiastique, qui lui dit d'un ton grave et important qu'il ve-

nait le requérir de lui donner par écrit le nom de l'officier qui avait été au bal masqué la nuit précédente, déguisé en diable.

John regarda celui qui lui parlait ainsi, et songea aussitôt aux moines et à l'Inquisition.

— S'il faut que je te donne un nom, pensa-t-il, c'en sera un qui t'imposera le respect. Les coquins ne se feraient pas scrupule de pincer un midshipman, mais ils y réfléchiront à deux fois avant de s'attaquer au capitaine d'un vaisseau de Sa Majesté. Et prenant un morceau de papier, il y écrivit : Henry Wilson, capitaine de *l'Aurore*; frégate de Sa Majesté britannique.

L'homme à la figure austère le salua gravement, plia le papier et se retira.

John donna un demi-doublon au garçon, alluma son cigare, et partit pour retourner à bord.

CHAPITRE V.

Le premier lieutenant de *l'Aurore* était, sous beaucoup de rapports, un excellent officier ; mais il avait contracté, étant midshipman, l'habitude de mettre ses mains dans ses poches, et il ne pouvait jamais les en ôter, même quand il survenait un ouragan, moment où les mains sont fort utiles. Il s'était sérieusement blessé plusieurs fois en de pareilles occasions, mais l'habitude l'emportait sur tout, et quoiqu'il se fût cassé la jambe en tombant par l'écoutille, et qu'il portât sur le front une large cicatrice causée par le vent qui l'avait jeté avec violence contre un canon, il lui arrivait encore, quand il avait besoin de monter sur un des mâts, de monter quelques échelons de l'échelle de Jacob, les mains dans ses poches, et ce n'était

qu'en perdant l'équilibre qu'il songeait que leur aide, en pareil cas, était indispensable. Un autre trait caractéristique, c'est qu'il s'était pris d'une belle passion pour un remède de charlatan, appelé « la médecine universelle » d'Enouy. M. Pottyfar était convaincu que c'était un élixir capable de guérir toutes les maladies qui peuvent attaquer l'homme. Il en prenait non-seulement quand il avait la moindre indisposition, mais même, de temps en temps, quand il se portait bien et pour prévenir la maladie future. Il en recommandait l'usage à tous ceux qui se trouvaient sur le même vaisseau, et il n'avait pas de plus grand plaisir que d'en donner *gratis* à tous ceux à qui il pouvait persuader de s'en servir. Les officiers en riaient, mais en son absence, car la moindre contradiction sur ce sujet le mettait en colère.

John annonça son retour à bord à M. Pottyfar, qui était sur le gaillard d'arrière quand il arriva. Le premier lieutenant lui dit qu'il espérait que M. Aisé allait reprendre son service à bord, après s'être si longtemps amusé à terre, et notre héros lui répondit qu'il y était tout disposé. Il descendit alors sous le pont, où il trouva Gascoigne et les autres midshipmans de *l'Aurore*, avec la plupart desquels il avait déjà fait connaissance.

— Eh bien! John, lui dit Gascoigne, avez-vous été suffisamment à terre?

— Oui, répondit Aisé, qui, d'après les évé-

nements de la nuit précédente, se trouvait plus à son aise à bord de la frégate; et je n'ai pas dessein de demander la permission d'y retourner.

— Vous ferez bien, car c'est une permission dont M. Pottyfar n'est pas libéral. Il n'y a plus qu'un seul moyen de l'obtenir.

— Quel est ce moyen?

— De faire semblant d'être malade, d'accepter une fiole de sa drogue, et alors il vous permettra d'aller à terre pour qu'elle produise plus d'effet.

— Vraiment? En ce cas je serai malade en arrivant à La Valette.

— C'est un remède qui doit vous convenir, John. C'est un élixir d'égalité, puisqu'il guérit également toutes les maladies.

— Ou qu'il tue également tous les malades. Mais n'importe, Gascoigne, je préconiserai cette drogue et pour plus d'une raison... Mais quel est cet homme que j'ai vu sur le pont, vêtu comme un mufti?

— C'est le mufti de la frégate, John; je veux dire le chapelain; ce qui n'empêche pas qu'il ne soit excellent marin.

— Par quel hasard?

— Il a été élevé sur le gaillard d'arrière. Il a fait son temps comme midshipman; il a été nommé lieutenant et en a rempli deux ans les fonctions;

enfin, de manière ou d'autre, il a arboré le pavillon de l'Église.

— Pour quelle raison?

— Personne ne le sait. On dit qu'il a toujours été malheureux depuis ce temps... probablement parce qu'il a fait une folie qui est sans remède. Il espérait qu'il ferait un bon ministre, et à présent que l'accès est passé, il reconnaît peut-être qu'il s'est trompé. Il est encore officier de marine au fond du cœur, et il lutte sans cesse contre son penchant naturel.

— Pourquoi ne permet-on pas que les ministres soient cassés par une cour martiale; et pourquoi ne leur est-il pas permis de donner leur démission, comme tout autre?

— Non, John, non... Ils servent le ciel, et le service du ciel n'est pas comme celui de Sa Majesté.

— Eh bien! je ne comprends pas cela!... Quand mettons-nous à la voile?

— Après-demain.

— Pour joindre la flotte de Toulon?

— Oui. Mais je suppose que nous serons poussés sur la côte d'Espagne... Je n'ai jamais connu un vaisseau de guerre à qui cela n'arrivât.

— Sans doute; le vent vient toujours du sud quand on remonte la Méditerranée.

— Peut-être ferez-vous encore une prise, John... Songez à prendre l'ordonnance de la marine.

— Je prendrai du moins Mesty, si cela m'est possible... Ciel ! comme une cabine de midshipmans est abominable quand on a passé quelque temps à terre ! Il faut que je monte sur le pont pour regarder la côte, puisque c'est tout ce qui m'est permis.

— Vous disiez, il n'y a pas dix minutes, que vous en aviez assez.

— Oui, mais ces dix minutes m'ont rendu malade... J'irai demander une dose au premier lieutenant.

— Songez, John, qu'il faut que nous prenions tous deux médecine le même jour.

— Sans doute ; mais attendez que nous soyons à Malte.

John monta sur le pont, fit connaissance avec le chapelain et quelques officiers, monta ensuite sur le grand mât, fixa les yeux sur le rivage, et passa en revue tout ce qui lui était arrivé depuis qu'il était en mer. Mais quand Agnès se présenta à son souvenir, il ne pensa plus qu'à elle.

L'Aurore mit à la voile le surlendemain, et comme elle s'avançait au nord autant qu'à l'est, il en résulta qu'on vit la côte d'Espagne avant la flotte de Toulon. M. Pottyfar ôta ses mains de ses poches, parce qu'il ne pouvait examiner la côte avec un télescope sans les employer ; mais on dit que c'était la première fois que cela lui arrivait depuis que la frégate était partie de Port-Mahon.

Le capitaine Wilson et d'autres officiers se mirent aussi en observation, mais on n'aperçut que quelques barques de pêcheurs, et tous ceux qui n'étaient pas de quart descendirent pour déjeuner.

— Combien parieriez-vous , Aisé , dit un midshipman, que nous ne verrons pas une prise aujourd'hui ?

— Je ne parierai pas que nous ne verrons pas un bâtiment aujourd'hui; mais je parierai tout ce que vous voudrez que nous n'en prendrons pas un avant minuit.

— Non, non ; ce n'est pas là ce que je propose... Faites passer la théière par ici, s'il vous plaît, car je vais être de quart.

— Il fait une belle matinée, dit un des aides du maître, nommé Martin, en arrivant; mais j'ai dans l'idée que la soirée ne sera pas si belle.

— Pourquoi cela ? demanda un des midshipmans.

— J'ai passé huit ans sur la Méditerranée, et je me connais un peu au temps. Le ciel promet de l'eau, et la brise est forte. Si nous ne prenons pas cette nuit deux ris à nos voiles de huniers, dites que je ne suis pas sorcier.

— Tout le monde en haut pour déployer les voiles ! cria-t-on par les écoutilles.

— Nous y voilà ; comptez-y ! s'écria Gascoigne saisissant son chapeau et s'élançant hors de la cabine.

Tous les autres le suivirent, excepté Martin, qui, venant de finir son quart, crut qu'on pouvait bien se passer de lui, du moins pour le peu de temps qu'il lui fallait pour prendre une tasse de thé.

Il était très-vrai qu'une galiote et quatre bâtiments à voiles latines venaient de se montrer en doublant une pointe à l'orient, et dès qu'ils avaient aperçu la frégate, ils avaient pincé le vent. En une minute, *l'Aurore* voguait sous toutes ses voiles, et tous les télescopes furent dirigés vers ces navires.

— Ils paraissent tous lourdement chargés, dit M. Hawkins, le chapelain.

— Et ils ont en ce moment une bonne brise, dit le capitaine Wilson.

— Oui, monsieur, dit le premier lieutenant, et voilà déjà qu'elle nous arrive.

— Des mains aux drisses des perroquets, là-bas !

La brise augmentait, et la frégate pliait sous ses voiles.

— Lofez, quartier-maître, lofez, vous dis-je, cria le maître.

— Qu'on soit prêt à carguer les perroquets ! s'écria M. Pottyfar, les yeux levés vers les mâts et les mains dans ses poches. Les ferons-nous carguer, capitaine ? Je crains pour ce mât; il plie comme le fouet d'un cocher.

— Carguez les voiles de perroquet, dit le capitaine Wilson.

— Les voilà qui virent de bord, monsieur, dit le second lieutenant, M. Haswell.

Le vent augmentait, la frégate pliait encore sous ses voiles, divers ordres furent successivement donnés avec rapidité. La barre du gouvernail fut mise sous le vent, les voiles des huniers furent baissées, on y prit des ris, et le vaisseau vira.

— Fort bien, mes amis, très-bien, dit le capitaine.

Les voiles des huniers furent de nouveau déployées, et les écoutes du grand mât de perroquet furent bordées à toucher. Cependant le vent augmentait, quoique la mer ne fût pas agitée, et *l'Aurore* avançait à raison de huit milles par heure.

— Ne vous l'avais-je pas dit? s'écria Martin. Mais un peu de patience; nous ne sommes pas au bout.

— Il faut carguer les voiles de perroquet, dit le capitaine Wilson. Attendons pourtant encore un moment.

Mais il survint tout à coup un coup de vent furieux, et les voiles furent carguées.

Cependant *l'Aurore* avait considérablement gagné sur les cinq bâtiments qui voguaient encore sous toutes leurs voiles, et qui s'approchaient de

la côte par de courtes bordées. Le ciel, qui avait été pur au commencement de la matinée, était alors couvert d'épaisses vapeurs, le soleil était obscurci par de gros nuages blanchâtres, et la mer se soulevait rapidement. Dix minutes après, on prit tous les ris des voiles des huniers, et une forte pluie se joignit aux coups de vent. La frégate fendait les vagues écumantes, et fatiguait sous les voiles qu'elle portait. L'horizon était si couvert qu'on n'apercevait plus les bâtiments qu'on poursuivait.

— Nous aurons un ouragan complet, dit le capitaine Wilson; je m'y attends.

— Ne vous l'ai-je pas dit? dit Martin à Gascoigne. Nous ne ferons pas de prises aujourd'hui, comptez-y bien.

— Un homme de plus à la roue, s'il vous plaît, monsieur, dit le quartier-maître.

— Je crains, monsieur, dit M. Pottyfar, que la frégate ne puisse porter sa grande voile beaucoup plus longtemps.

— C'est ce que je pensais, dit le chapelain.

— Capitaine Wilson, dit le maître, nous sommes très-près de la côte, et quelque épaisse que soit l'atmosphère, il me semble que je l'entrevois.

Le capitaine ordonna de virer de bord, et il en était temps, car tandis que la frégate tournait sur elle-même en décrivant un cercle et faisait une embardée du côté sous le vent, on put voir

les vagues se briser sur une côte escarpée, seulement à deux longueurs de câble.

— Je ne m'imaginais pas que nous en fussions si près, dit le capitaine en serrant ses lèvres... Peut-on voir un de ces bâtiments, à présent?

— Je n'en ai pas vu un seul depuis un quart d'heure, monsieur, répondit l'homme qui était en vigie.

— Où est le cap à présent, quartier-maître?

— Sud-sud-est, monsieur.

Le firmament avait pris alors un aspect tout différent. Les nuages blanchâtres avaient fait place à des nuages sombres et noirs. Le vent mugissait par intervalles, et la pluie tombait par torrents. Le capitaine descendit dans sa cabine pour consulter le baromètre.

— Le baromètre a remonté, dit-il en revenant sur le pont; cela finira par un vent du sud-ouest.

Le vent changea tout à coup, et les voiles pesantes et mouillées fouettèrent les mâts.

— La barre au vent, quartier-maître.

— L'y voilà, monsieur... Le cap est sud-quart-sud-ouest.

Le vent s'apaisa, la pluie tomba à grands flots, et, pendant une minute, il y eut un calme plat.

— Du monde aux bras! Nous serons pris vent dessus, soyez-en sûr.

Les bras étaient à peine allongés que ce que

le capitaine avait prédit arriva. Le vent tourna subitement au sud en mugissant, et il fut heureux qu'on y fût préparé. Le maître demanda au capitaine de quel côté il fallait gouverner.

— Il faut y renoncer, dit le capitaine, se tenant à un chevillot servant à amarrer les manœuvres... Gouvernez vers le cap Sicie, monsieur Jones.

L'Aurore volait devant le vent avec tous ses ris pris. L'atmosphère était alors si épaisse, qu'on ne pouvait rien voir à dix toises du vaisseau. Le tonnerre grondait à chaque instant, et les éclairs fendaient les nues de tous côtés sans interruption. On appela le quart dès que les voiles furent orientées, et ceux qui n'en étaient pas quittèrent le tillac, mouillés, fatigués et désappointés.

— Quel vieux Jonas vous êtes, Martin! dit Gascoigne.

— Et je crois que nous ne sommes pas encore au bout, répondit celui-ci; je me souviens qu'à moins de deux cents milles de l'endroit où nous sommes, nous eûmes une tempête semblable à bord de *la Favorite;* et nous étions sur le point de couler à fond, quand...

En ce moment un bruit épouvantable se fit entendre sur le tillac; un choc se fit sentir sur tout le vaisseau, qui trembla de l'avant à l'arrière, comme si ses bois allaient se séparer. De grands cris furent suivis de plaintes et de gémissements :

le premier pont se remplit de fumée, et la frégate donna à la bande. Sans prononcer un seul mot, tous ceux qui se trouvaient sur le premier pont montèrent à l'instant sur le tillac, ne sachant que penser, mais convaincus que quelque accident terrible venait d'avoir lieu.

En y arrivant, ils virent que le mât de misaine avait été frappé par la foudre, qui l'avait fendu en plusieurs endroits et l'avait renversé sur la proue à babord, entraînant avec lui le grand mât de hune et le bâton de foc. La souche du mât de misaine était en flammes, et brûlait avec violence malgré la pluie qui tombait à verse. Le gaillard d'avant, la partie d'avant du tillac, et même le premier pont, étaient couverts d'hommes tués, blessés, ou que le choc électrique avait privés de sentiment. La frégate était à la bande ; les vâgues se brisaient avec fureur contre ses flancs et passaient par-dessus. L'obscurité profonde n'était dissipée que par la souche enflammée du mât de misaine, qui semblait une torche tenue par le démon de la tempête, et par la lueur momentanée des éclairs; et le tonnerre, grondant à chaque instant sur leurs têtes, les menaçait d'une nouvelle catastrophe. Pendant une ou deux minutes, tout fut confusion et consternation. Enfin, le capitaine Wilson, qui avait été frappé d'éblouissement pendant quelques instants, appela le charpentier avec ses aides; ils abattirent à coups de hache ce

qui restait du mât de misaine, et quand on l'eut jeté par-dessus le bord, et que la barre eut été mise au vent, la frégate fit une embardée et se redressa peu à peu. Mais cette scène terrible n'était pas encore terminée. Le contre-maître, qui se trouvait sur le gaillard d'avant, avait perdu la vue, et on l'avait conduit sous le pont. On y avait aussi conduit tous les blessés, et le chirurgien examinait leur situation quand les cris : Au feu! au feu! partirent du premier pont; on reconnut que le feu avait pris à l'atelier du charpentier et à la soute au charbon, et il en sortait une épaisse fumée.

— Qu'on batte la caisse! s'écria le capitaine Wilson; que chacun soit à son poste... qu'on fasse jouer les pompes... qu'on prépare les seaux!... Monsieur Martin, faites porter sous le pont les blessés qui sont encore ici... où est M. Haswell? Monsieur Pottyfar, faites placer nos hommes de manière que les seaux puissent passer de main en main sur le premier pont; je vais y descendre moi-même... Monsieur John, veillez au vaisseau!

Pottyfar, qui n'avait plus les mains dans ses poches, obéit aux ordres du capitaine Wilson, qui quitta le tillac.

— Eh bien! John, dit Gascoigne, le soir ne ressemble guère au matin.

— Vous avez raison, Ned; mais qu'y a-t-il de mieux à faire à présent?... Quand le feu prend à

une cheminée, on en bouche le tuyau avec une couverture mouillée.

— Mais quand il prend dans la soute au charbon à bord d'un vaisseau, cet expédient ne peut suffire.

— On peut du moins l'essayer. Prenons les hamacs, coupons-en les cordes, et tirons-en les couvertures. Si cela ne réussit pas, ce sera toujours une preuve de zèle.

— Et ceux dont vous aurez pris les couvertures penseront comme vous, John, que le zèle rend le service fort désagréable. Quoiqu'il en soit, je pense que vous avez raison.

Ils appelèrent trois ou quatre matelots, et ils eurent bientôt autant de couvertures qu'ils en pouvaient porter. Il ne leur fut pas difficile de les mouiller, car l'eau ruisselait sur le premier pont, et ils se hâtèrent de les porter à l'endroit où le capitaine Wilson dirigeait les travaux.

— Excellent, monsieur Aisé! Bravo, monsieur Gascoigne! dit le capitaine qui avait déjà employé au même usage les jacquettes des travailleurs et même son habit; jetez toutes ces couvertures sur le feu, et foulez-les aux pieds.

Quelques autres midshipmans allèrent chercher un renfort de couvertures, mais on n'en eut pas besoin : le feu avait été étouffé avant qu'elles arrivassent. Le danger avait été si grand, que la soute aux poudres de l'avant avait été pleine d'eau.

Pendant qu'on ne songeait qu'au feu, ce qui dura environ un quart d'heure, la frégate roulait, son plat-bord sous l'eau, et il arriva beaucoup d'accidents. Enfin quand on n'eut plus à craindre le feu, on fit la revue de tout l'équipage, et il se trouva manquer trois officiers et quarante-sept hommes. Sept étaient morts, la plupart des autres étaient entre les mains du chirurgien et de son aide; quelques-uns étaient encore étendus dans les dalots.

Dans ce moment de crise, personne n'avait montré plus de courage et d'activité que M. Hawkins, le chapelain : il semblait être partout en même temps, et quand le capitaine Wilson descendit sous le premier pont, il l'y trouva encourageant les hommes qui travaillaient à éteindre le feu, et leur donnant l'exemple. Quand le danger fut passé, le chapelain remonta sur le tillac avec Mesty, et le nègre n'était pas plus noir que lui. Il s'assit d'un air mélancolique, en disant : — Que Dieu me pardonne !

— Qu'a-t-il à vous pardonner, monsieur? dit Aisé qui était près de lui; vous n'avez certainement pas à rougir de ce que vous avez fait.

— Non, monsieur Aisé, non ; mais je crois avoir juré... Oui, j'ai juré... moi ! moi, chapelain de ce vaisseau !... Que Dieu me le pardonne ! c'était sans intention.

Il était très-vrai que M. Hawkins avait proféré

quelques imprécations contre des hommes qui ne déployaient pas autant d'activité qu'il l'aurait voulu ; mais il s'imaginait être en ce moment, non chapelain d'une frégate, mais officier sur le gaillard d'arrière, et il n'en avait pas moins rendu de grands services par sa conduite exemplaire.

— A la vérité, monsieur, dit John, qui désirait le soulager des reproches qu'il se faisait, je n'ai pas été tout le temps près de vous, mais je ne vous ai pas entendu jurer une seule fois ; vous les exhortiez seulement au nom de Dieu à travailler avec courage.

— En êtes-vous bien sûr, monsieur Aisé?... Il me semblait que je les avais envoyés au diable.

— Non, massa, non, dit Mesty, qui vit quel était le but de John; vous dire seulement : Bon courage, mes braves gens, et Dieu vous bénir. Vous n'avoir apporté que des bénédictions et des couvertures mouillées.

— C'est ce que je vous ai dit, ajouta John.

— Vous me rendez heureux, monsieur Aisé; je craignais qu'il n'en fût autrement.

Dans le fait, le chapelain avait juré comme un contre-maître; mais John et Mesty lui assurant le contraire, le brave homme se donna l'absolution, et invita John à venir prendre un verre de grog dans la grande cabine, ce que notre héros accepta d'autant plus volontiers, que pendant cette

matinée pluvieuse tout le rhum de celle des midshipmans avait été épuisé. Le chapelain n'oublia même pas Mesty, à qui il en donna une ample ration à la porte. John fut interrompu au troisième verre, le capitaine lui ayant fait dire qu'il désirait lui parler, ainsi qu'à M. Hawkins. Ils montèrent sur le tillac, et trouvèrent le capitaine, entouré de ses officiers, sur le gaillard d'arrière.

— Monsieur Hawkins, monsieur Gascoigne, monsieur Aisé, dit le capitaine, je vous ai fait venir pour vous faire mes remercîments publics du courage et de la présence d'esprit dont vous avez fait preuve dans ce moment de crise. Tout l'équipage s'est bien conduit; mais il est juste de signaler ceux qui se sont particulièrement distingués.

M. Hawkins salua, Gascoigne ne répondit rien, mais pensa qu'il en obtiendrait plus facilement la permission d'aller à terre en arrivant à Malte. John sentit la démangeaison de pérorer, et il commença quelques mots sur la nécessité de l'égalité, même à bord d'un vaisseau de guerre.

— Elle y est impossible, monsieur Aisé, dit le capitaine, car ceux qui se distinguent s'élèvent naturellement au-dessus des autres.

C'était un point que John avait quelque envie de discuter; mais il regarda comme un compliment ce que le capitaine venait de dire, et il se tut, ce qui était le plus sage. Il salua, et il allait

descendre dans la cabine des midshipmans, quand une vague énorme prit la frégate en poupe et renversa entre les deux gaillards ceux qui ne purent saisir quelque agrès pour s'affermir sur leurs jambes. John fut de ce nombre, et se trouvant dans l'eau, il s'accrocha naturellement au premier objet qu'il rencontra : c'était la jambe du chapelain, qui se mit à jurer de tout son cœur; mais l'eau survint en telle quantité, qu'elle les entraîna tous deux, avec plusieurs autres, jusqu'à la grande écoutille, par laquelle ils tombèrent sur le premier pont, qui était aussi inondé, et où les hommes et les caisses roulaient ensemble. Enfin ils se remirent sur leurs jambes, et gagnèrent la cabine des midshipmans, qui était un port de sûreté, quoiqu'il s'y trouvât plus d'un pied d'eau. M. Hawkins toussa et cracha, John en fit autant et se mit à rire.

— De pareils événements mettent le caractère d'un homme à une rude épreuve, monsieur Aisé, dit le chapelain; j'espère que je n'ai pas juré.

— Non, certainement, monsieur Hawkins, j'étais près de vous tout le temps, et vous avez seulement dit : Que Dieu nous protége.

— Rien de plus? je craignais d'avoir dit Goddam!

— C'est une méprise, M. Hawkins.... Mais allons nous rincer la bouche dans la grande cabine pour faire passer ce détestable goût d'eau de mer,

et je vous répéterai mot pour mot tout ce que vous avez dit.

John s'assura ainsi un autre verre de grog, et, mouillé comme il l'était, il faut avouer qu'il en avait besoin.

CHAPITRE VI.

On ne siffla pas cette nuit-là pour suspendre les hamacs. On en prit quelques-uns au hasard pour les blessés, les autres restèrent sur les filets de bastingage, car tout l'équipage était occupé à préparer des mâts et des agrès de rechange, et M. Pottyfar avait tant de choses à faire, qu'il fut douze heures sans mettre les mains dans ses poches. Ce fut une nuit terrible; les vagues étaient des montagnes, et venaient se briser en mugissant sur le couronnement de la frégate qui volait rapidement devant elles sur les ailes du vent. John, croyant en avoir fait assez, s'étendit sur une des caisses de la cabine des midshipmans et fut bientôt endormi. Gascoigne fit beaucoup mieux; il alla prendre un hamac en disant que

c'était pour un pauvre blessé, et l'ayant suspendu, il s'y coucha. Il en résulta que le chirurgien l'ayant aperçu en faisant sa ronde le lendemain matin, le mit sur la liste des blessés. Il revint ensuite pour lui donner des soins; mais il trouva Gascoigne debout et aussi bien portant que jamais, et celui-ci, partant d'un éclat de rire, le pria de rayer son nom de sa liste.

Avant le jour, le travail des pompes avait mis à sec toutes les parties du vaisseau, mais la tempête durait encore dans toute sa violence.

— Martin, dit Gascoigne, vous êtes un oiseau de mauvais augure, et l'on devrait vous jeter par-dessus le bord comme le prophète Jonas.

— Eh bien! je vous dirai que cette tempête durera trois jours; et alors nous ne serons pas bien loin de l'amiral, car ce vent ne nous reconduira pas en Angleterre.

— En ce cas, dit John, nous serons bientôt dans le port, et le lendemain j'irai à terre.

— Si vous êtes malade, dit Gascoigne.

— Soyez sûr que je le serai, Ned... Nous resterons six semaines à Malte, et nous oublierons tout cela.

— Oui, dit Martin, nous pourrons l'oublier, mais ces pauvres diables qui sont perclus de quelque membre; mais ce pauvre Miles, le contremaître qui a perdu la vue, l'oublieront-ils jamais?

— Vous avez raison, Martin, dit Gascoigne,

nous ne pensons qu'à nous, et nous manquons de reconnaissance pour le ciel et de compassion pour les autres.

— C'est à quoi on devrait songer plus souvent, répliqua Martin en remontant sur le pont.

Un mât de misaine de rechange fut mis en place pendant la nuit; une voile y fut attachée, et l'on put gouverner le vaisseau avec plus d'aisance et de sûreté. On fit distribution de grog pour ranimer l'équipage épuisé de fatigue, et enfin le coup de sifflet pour suspendre les hamacs se fit entendre.

Comme l'avait prévu Gascoigne, ceux qui ne trouvèrent plus de couvertures dans leurs hamacs ne furent pas très-charmés de cette découverte, mais le capitaine Wilson ordonna que le munitionnaire leur en fournît de nouvelles et que le maître en payât le prix, et comme ils reçurent des couvertures neuves en place des vieilles, cela changea la face des choses. Cependant il était encore impossible d'allumer du feu, et les hommes s'assirent sur leurs caisses pour manger du biscuit. Vers minuit la force de l'ouragan diminua un peu, et il fallut déployer plus de voiles, mais la mer continua à rouler des montagnes. Au point du jour, le soleil se montra, la mer commença à se calmer, le feu fut allumé, et à midi M. Pottyfar, dont les mains étaient rentrées dans ses poches, ordonna que le sifflet donnât le signal

désiré du dîner. Le lendemain matin, il ne restait de la tempête que les effets qu'elle avait produits sur les agrès noircis et avariés.

Trois jours après *l'Aurore* joignit la flotte de Toulon. Quand on la vit on s'imagina qu'elle avait soutenu un combat, mais on apprit bientôt qu'elle avait eu à combattre des armes plus terribles que toutes celles que les hommes ont inventées jusqu'ici. Le capitaine Wilson passa à bord du vaisseau amiral, et reçut ordre de se rendre sur-le-champ à Malte pour s'y radouber. Quelques heures après, *l'Aurore* était en marche, et au coucher du soleil on ne voyait plus un seul vaisseau de la flotte.

— Eh bien! massa Aisé, dit Mesty, moi avoir bien cru, pendant cette terrible tempête, que nous tous boire à la grande tasse.

— Cela était très-possible, Mesty; j'espère bien n'en plus essuyer une semblable.

— En ce cas, massa Aisé, pourquoi vous aller sur mer?... Quand un homme être sans argent et n'avoir rien à manger, lui aller sur mer, à la bonne heure. Mais tout le monde dire que vous avoir beaucoup d'argent. Vous pas besoin d'aller sur mer.

— Je ne sais trop que vous dire, répondit John d'un air pensif. Le fait est que je n'ai pris le parti d'aller sur mer que par suite de mes principes sur l'égalité et les droits de l'homme.

—Eh bien! massa Aisé, vous pas pouvoir plus mal choisir l'endroit pour les trouver...Moi avoir beaucoup réfléchi depuis quelque temps, et moi penser que toutes ces idées d'égalité n'être que folie.

— Folie, Mesty ! Vous pensiez différemment il n'y a pas très-longtemps.

— Sans doute, massa, quand moi faire bouillir la marmite des midshipmans ; mais à présent, moi être caporal du vaisseau, moi porter la canne, et moi plus penser de même.

John ne répondit rien, mais il n'en réfléchit que davantage. Dans le fait, ses idées d'égalité commençaient à disparaître, et s'il les défendait encore, c'était moins par conviction intime que par habitude, par un amour-propre qui ne lui permettait pas de reconnaître qu'il s'était trompé; peut-être aussi parce qu'il aimait à discuter. Il s'était habitué à obéir à ses officiers supérieurs, et en dépit de tous ses principes, il ne souffrait pas que ceux qui devaient lui obéir résistassent à ses ordres. Au surplus, à peine cela était-il jamais arrivé, car John n'était pas un tyran, et il n'y avait pas un homme à bord qui ne l'aimât. Chaque jour amenait une leçon, et le capitaine Wilson était plus que jamais persuadé que la maladie qui avait été inoculée à notre héros par son père n'était pas incurable.

Mesty frappa légèrement la cheminée avec sa canne, et reprit la conversation.

— Mais pourquoi donc vous persister à rester sur mer, massa Aisé?

— Je n'en sais rien, Mesty... La mer ne me déplaît pas.

— Mais, massa, pourquoi vous rester dans une cabine de midshipmans, manger du biscuit dur et du cochon salé, quand vous pouvoir avoir une bonne maison à terre, et y faire bonne chère? C'est une grande folie, massa Aisé. Par le ciel! si moi jamais avoir de l'argent, bien fin qui m'attrapera à bord d'un bâtiment!

— Vous avez raison, Mesty.

— Eh bien! massa Aisé, vous réfléchir à tout cela; et quand vous aller à terre tout de bon, massa Aisé, vous prendre Mesty avec vous, et Mesty bien vous servir aussi longtemps que lui vivre, massa Aisé. Et alors vous prendre une femme, avoir des petits enfants, vivre heureux du matin au soir. Vous penser à cela, massa Aisé.

Les mots, prendre une femme, dirigèrent toutes les pensées de John vers Agnès; il tomba dans une profonde rêverie, et Mesty se retira.

Cette conversation fit plus d'impression sur l'esprit de John qu'on ne pourrait se l'imaginer. Il se surprit souvent se faisant la même question que Mesty lui avait faite: Pourquoi persistez-vous à rester sur mer? Il n'était entré dans le service de la marine dans aucune vue particulière, mais uniquement parce qu'il avait cru y trouver l'éga-

lité, et il y avait déjà longtemps qu'il avait reconnu qu'il s'était grandement trompé à cet égard. Il n'avait jamais songé à compléter son temps d'apprentissage comme midshipman, à obtenir ensuite de l'avancement, et à devenir enfin capitaine d'un navire. Il ne pensait qu'au présent, et s'il portait quelquefois ses regards vers l'avenir, il n'y voyait que son mariage avec Agnès.

Quoi qu'il en soit, John fit son service sur la frégate de manière à satisfaire M. Pottyfar, et après une traversée que des vents contraires rendirent plus longue qu'elle n'aurait dû l'être, *l'Aurore* arriva à Malte. Notre héros avait eu avec son ami Gascoigne une conversation dans laquelle il avait discuté les différents plans qu'il formait pour l'avenir, plans qui aboutissaient tous au même point... son mariage avec Agnès. Quant au reste, Gascoigne pensait que John devait rester au service et devenir capitaine; mais, comme il le dit, rien ne pressait de prendre une détermination sur ce sujet; ce dont ils avaient à s'occuper, c'était d'obtenir la permission d'aller à terre, et ils savaient que la nécessité de radouber la frégate pourrait servir de prétexte à M. Pottyfar pour la refuser. Le premier lieutenant invita John à dîner dans la grande cabine le jour même de leur arrivée, et notre héros résolut de lui demander cette permission dès le soir même. Le capitaine Wilson était déjà à terre chez le gouverneur. Il y

avait eu au dessert une petite divergence sur une question de marine entre M. Pottyfar et le chapelain, qui, comme nous l'avons déjà dit, était un excellent marin. Elle avait fini par de gros mots, car M. Hawkins s'était oublié jusqu'à dire au premier lieutenant qu'il avait encore beaucoup à apprendre, puisqu'il n'avait pas même perdu l'habitude des midshipmans de tenir ses mains dans ses poches. M. Pottyfar avait répondu que M. Hawkins, comme chapelain, pouvait insulter qui bon lui semblait, sachant que son habit était une protection pour lui. Cette insinuation avait fait bouillir le sang dans les veines du chapelain, mais il avait senti en même temps que sa profession lui défendait d'y répondre comme il l'aurait voulu. Il avait quitté brusquement la table et s'était retiré dans sa cabine, avait soulagé son indignation par des larmes et s'était consolé par la prière. Cependant M. Pottyfar monta sur le pont, mécontent du chapelain, de ses convives et de lui-même, et n'étant disposé à être de bonne humeur avec personne. Un midshipman n'aurait donc pu choisir un plus mauvais moment pour lui demander une faveur. Cependant, John ôta poliment son chapeau, et lui demanda la permission d'aller à terre pour voir son ami le gouverneur. M. Pottyfar le regarda en face, les sourcils froncés, et les mains enfoncées dans ses poches avec un air de détermination.

— Monsieur Aisé, lui dit-il, vous savez ce qu'il y a à faire à la frégate... de nouveaux mâts.... de nouveaux agrès.... un radoub presque complet... et vous me demandez d'aller à terre ! Vous pouvez, monsieur, prendre ma réponse tant pour vous que pour tous les autres midshipmans ; pas un de vous n'ira à terre avant que la frégate ne soit complétement radoubée.

— Permettez-moi de vous faire observer, monsieur, que c'est aujourd'hui samedi soir, et demain dimanche. La frégate ne changera pas même de place avant lundi matin. Les travaux ne peuvent commencer plus tôt. J'espère donc que vous voudrez bien me permettre...

— Mon opinion est différente, monsieur.

— Peut-être, monsieur, me permettrez-vous de discuter ce point ?

— Je ne permets jamais de discussion, monsieur. Passez de l'autre côté du pont, s'il vous plaît.

La première idée de John fut d'aller à terre sans permission ; mais Gascoigne l'en dissuada en lui disant que cela déplairait au capitaine Wilson, et que le vieux Tom, le gouverneur, ne le recevrait pas. John se rendit, et après une tirade éloquente sur l'égalité et les droits de l'homme, la tyrannie et l'oppression, il passa sur le gaillard d'avant où il trouva son ami Mesty, qui avait entendu tout ce qui s'était passé, et qui lui répéta insidieusement à demi voix :

— Pourquoi vous persister à rester sur mer, massa Aisé?

— Oui, pourquoi? pensa John, pourquoi rester enfermé ici pour obéir à la volonté injuste d'un autre? Je suis un fou, Mesty a raison. Je demanderai demain mon congé.

Il descendit, encore bouillant d'indignation, dans la cabine des midshipmans, y trouva Gascoigne, et lui fit part de la détermination qu'il venait de prendre.

— Vous n'en ferez rien, John, répondit Gascoigne; dans un jour ou deux, vous aurez autant de permissions que vous en voudrez. Pottyfar avait de l'humeur contre le chapelain, qui en sait plus que lui. Le capitaine Wilson doit être à bord demain à neuf heures.

John fit son quart avec l'air de sombre importance de tout midshipman à qui l'on a refusé la permission d'aller à terre, et il alla se coucher à minuit, avec la ferme résolution de quitter le service de Sa Majesté, et de lui faire un don gratuit de trois années environ de sa vie qu'il avait passées comme midshipman à bord de deux navires.

Le lendemain matin, le capitaine arriva. Tout l'équipage fut réuni sur le pont; le chapelain lut le service divin, et notre héros allait faire part au capitaine Wilson de sa détermination, quand celui-ci lui dit :

— Monsieur Aisé, le gouverneur m'a prié de vous amener dîner chez lui, et m'a chargé de vous dire qu'il a un lit à votre service.

John porta la main à son chapeau, et descendit pour se préparer à partir.

Pendant que Mesty, qui remplissait près de lui les fonctions de valet de chambre, faisait un paquet de ce qu'il jugeait pouvoir être nécessaire à John, notre héros était presque décidé à ne pas priver si brusquement Sa Majesté d'un officier dont les services lui étaient si utiles. Quand il remonta sur le pont, le capitaine n'était pas encore prêt. Il s'approcha de M. Pottyfar, et lui dit que le capitaine Wilson lui avait donné ordre de l'accompagner à terre.

— Fort bien, monsieur Aisé, répondit le premier lieutenant, qui avait oublié sa mauvaise humeur de la veille; je vous souhaite beaucoup de plaisir.

— Oh! oh! pensa John, il ne chante pas sur le même ton qu'hier. Si j'essayais la médecine... Il est difficile d'avoir du plaisir quand on ne se porte pas bien, monsieur Pottyfar. Les pilules du docteur ne conviennent pas à mon tempérament, et je suis toujours malade quand je suis longtemps sans prendre l'air et sans faire de l'exercice.

— Cela est facile à croire, monsieur Aisé. L'air et l'exercice entretiennent la santé... Je n'ai pas

de confiance dans les pilules du docteur. Dans le fait, le seul remède qui vaille un farthing, c'est la médecine universelle.

— Je voudrais pouvoir l'essayer, monsieur. J'ai lu un livre qui en parle, et qui dit que si l'on en prend une dose tous les jours, pendant quinze jours ou trois semaines, et qu'on y joigne l'air et l'exercice, elle produit des effets merveilleux.

— Rien n'est plus vrai, et vous pouvez en faire l'épreuve. J'en ai toujours une provision...... Voulez-vous que je vous en donne quelques fioles?

— Je vous en aurai beaucoup d'obligation, monsieur, car j'ai des maux de tête horribles toute la journée. Voudrez-vous bien aussi me dire la manière de la prendre?

— Très-certainement.

M. Pottyfar le fit descendre dans sa cabine, et lui remit quatre fioles de l'élixir miraculeux, lui disant en même temps qu'il fallait en prendre trente gouttes tous les soirs en se couchant, ne pas boire plus de deux verres de vin dans la journée, et s'éviter de s'exposer à l'ardeur du soleil.

— Je ne pourrai continuer longtemps ce remède, monsieur; car, comme on va radouber la frégate, il faudra que je sois exposé au soleil à toute heure.

— Nous avons assez de monde sans vous, monsieur Aisé, et quand vous êtes malade, on ne

peut vous obliger à faire votre service. Prenez soin de votre santé, et cette médecine vous guérira infailliblement, je vous en réponds.

— Je commencerai dès ce soir, monsieur... Je dois coucher chez le gouverneur, reviendrai-je à bord demain matin?

— Non certainement, mon cher ami; soignez votre santé, et ne songez qu'à vous mieux porter. Seulement faites-moi savoir comment le remède opérera.

— Je vous en informerai jour par jour, monsieur, et je vous prie de recevoir mes remercîments de toutes vos bontés... Le pauvre Gascoigne souffre presque autant que moi de maux de tête, et les pilules du docteur n'y font rien... s'il pouvait user du même remède !

— Il en aura s'il le désire, monsieur Aisé... J'ai cru remarquer hier qu'il était pâle. Je lui parlerai cet après-midi... N'oubliez pas ! un exercice modéré, et ne vous exposez pas au soleil en plein midi.

— Je n'oublierai aucun de vos bons avis, monsieur, répondit John, et il partit enchanté. Il ordonna à Mesty d'emplir un porte-manteau de linge et d'habits, et de l'ajouter au petit paquet qu'il avait déjà porté dans la barque, et le chargea de dire à Gascoigne qu'il avait donné un bon coup d'épaule à la roue en sa faveur. Remontant sur le pont, il y trouva le capitaine Wilson ; il

descendit après lui dans la barque ; ils ne tardèrent pas à être à terre, et notre héros fut cordialement reçu par le gouverneur.

———

CHAPITRE VII.

— Eh bien ! John, mon cher enfant, dit le vieux gouverneur, avez-vous quelque bonne histoire à me raconter ?

— Oùi, monsieur; j'en ai deux ou trois que vous ne trouverez peut-être pas mauvaises.

— Fort bien, nous les entendrons après le dîner. En attendant, cherchez votre chambre, et prenez-en possession.

— Ce ne sera pas pour bien longtemps, gouverneur, dit le capitaine Wilson; M. Aisé doit apprendre tous les devoirs d'un officier, et il s'en présente une bonne occasion.

— Monsieur, dit John, je suis sur la liste des malades.

— Sur la liste des malades ! il n'était pas ques-

tion de vous dans le rapport que le docteur m'a remis ce matin.

— Je ne suis pas sur la liste du docteur, monsieur, mais je suis sur celle de M. Pottyfar, et je vais prendre, par ses ordres, pendant trois semaines, la médecine universelle.

— Qu'est-ce que cela veut dire, John? s'écria le gouverneur. Il y a là-dessous quelque histoire, contez-la-moi... N'ayez pas peur du capitaine; je suis ici pour vous soutenir.

John n'avait nullement peur du capitaine; il raconta donc comment le premier lieutenant lui avait refusé la veille la permission d'aller à terre pour vingt-quatre heures, et lui avait permis ce matin d'y rester jusqu'à ce que la médecine universelle lui eût rendu la santé. Le gouverneur rit de tout son cœur de ce récit, et le capitaine ne put s'empêcher d'en faire autant.

— Mais, monsieur Aisé, dit enfin le capitaine, si M. Pottyfar vous a permis de rester à terre, moi je ne puis vous le permettre. Vous avez à vous instruire de toutes les parties de votre service; vous devez profiter de toutes les occasions qui s'en présentent, et vous savez que vous en avez une en ce moment.

— Je conviens, monsieur, répondit John, que tout ce que vous venez de dire est très-juste, si j'ai dessein de suivre cette profession.

Et il les quitta pour aller, comme l'avait dit le

gouverneur, prendre possession de sa chambre.

Ce peu de mots, prononcés par John, moins avec une intention bien décidée de quitter le service, que pour obtenir la permission de rester à terre, ne furent perdus ni pour le capitaine, ni pour le gouverneur.

— Est-il donc récalcitrant? demanda le dernier.

— Tout au contraire. Je ne l'ai jamais vu plus attentif à remplir ses devoirs, et il s'est presque entièrement défait de ses anciennes idées. Il ne m'a pas été fait une seule plainte contre lui depuis qu'il est à bord de *l'Aurore*, et il s'est conduit admirablement pendant la tempête que nous avons essuyée... Je suis au comble de la surprise de l'avoir entendu parler ainsi. Il faut qu'il ait quelque chose en vue.

— Je vais vous dire ce qu'il a en vue, Wilson... c'est de ne pas être renvoyé à bord... Il ne veut pas être tenu en cage... il faut le guider, mais non le pousser.

— Mais le service ne le permet pas, je ne puis y consentir. Il faut qu'il fasse son devoir comme les autres, et qu'il se conforme aux règlements.

— Exactement, c'est ce qu'il faut qu'il fasse. Mais c'est une chose facile à arranger, Wilson. Nommez-le votre midshipman d'ordonnance pour porter vos ordres du vaisseau à terre et de terre au vaisseau. Ce sera pour lui un devoir à remplir,

et il pourra coucher ici tous les soirs. Je lui dirai que je vous l'ai demandé comme une grâce; et s'il a autre chose en vue, laissez-moi le soin de le sonder.

— Cela peut certainement s'arranger ainsi, répondit le capitaine Wilson, ayant l'air de réfléchir; et il est probable que vous découvrirez ses intentions plus aisément que moi. Je crois qu'il a trop d'argent pour pouvoir aimer notre profession. C'est la ruine d'un jeune officier que d'être trop riche.

— Il est encore loin de sa ruine, Wilson. Vous venez vous-même de reconnaître qu'il se conduit bien. Quand il est entré dans la marine, vous l'avez amadoué par reconnaissance pour son père, amadouez-le un peu à présent pour l'y retenir. D'ailleurs, si votre premier lieutenant est un si grand fou avec sa médecine universelle, pouvez-vous être surpris qu'un midshipman en profite?

— Non! mais je ne dois pas fermer les yeux et le souffrir.

— Vous ne le savez qu'en confidence, et vous ne devez pas en profiter. Je persiste à croire que ce que je vous ai proposé est le meilleur parti que vous puissiez prendre. Il convient à toutes les parties intéressées, — à vous, parce que vous emploierez John d'une manière utile au service; — à votre premier lieutenant, parce qu'il croira que John prend sa médecine universelle; — à John

et à moi, parce qu'il pourra dîner tous les jours avec moi.

— Il faut consentir à ce que vous désirez, gouverneur, répondit le capitaine en riant; mais j'espère que vous tâcherez de découvrir ce qui se passe dans son esprit, et pourquoi il vient de me parler ainsi.

— Soyez tranquille; John se confessera à moi comme s'il était catholique et que je fusse prêtre.

Le dîner fut servi. Quelques instants après que le dessert eut été mis sur la table, le gouverneur congédia ses deux aides-de-camp, et dit à John de lui raconter quelqu'une des histoires qu'il lui avait promises. Notre héros commença par la relation exacte et circonstanciée de tout ce qui s'était passé pendant son voyage à Tétuan. Le gouverneur en fut enchanté, et le capitaine Wilson n'en fut pas peu surpris.

— Vous avez empêché de grandes folies, monsieur Aisé, dit celui-ci, et vous avez très-bien fait, quoique vous y ayez mis un peu d'espièglerie; mais vous ne m'avez jamais parlé de cette aventure.

— Non, monsieur; je conserve toujours mes meilleures histoires pour la table du gouverneur, parce qu'étant sûr de vous y trouver, je n'ai besoin de les raconter qu'une fois.

John fut nommé midshipman d'ordonnance, et

tout alla pour le mieux; car, de son propre gré, il passait à bord une grande partie de chaque journée, et suivait avec soin tous les travaux du radoub de la frégate, afin de s'instruire, ce qui plut beaucoup au capitaine et au premier lieutenant. John fit preuve de bon sens en agissant ainsi, et le capitaine Wilson ne se repentit pas d'avoir suivi l'avis du gouverneur. M. Pottyfar, persuadé que notre héros prenait tous les soirs une dose de sa médecine, lui dit qu'il voyait avec plaisir que sa santé s'améliorait évidemment. Gascoigne était aussi sur la liste des malades du premier lieutenant, et il était souvent à terre avec son ami John, qui ne songeait plus à quitter le service.

Ils avaient passé sept semaines dans le port, quand le capitaine Wilson reçut un jour une lettre pendant qu'il déjeunait avec le gouverneur et notre héros. Il l'ouvrit, la lut, et, la mettant sur la table, il s'écria avec l'air de la plus grande surprise :

— Que peut signifier cette lettre ?

— Qu'y a-t-il donc, Wilson? demanda le gouverneur.

— Écoutez ce qu'elle contient, répondit le capitaine. Et il lut ce qui suit, en espagnol :

« Monsieur,

» Mon devoir est de vous informer que la senora

Alforgas de Guzman, qui vient de mourir, vous a légué par son testament la somme de mille doublons en or, en reconnaissance du service important que vous lui avez rendu pendant la nuit du 12 août dernier. Si vous voulez autoriser quelque négociant de Minorque à recevoir cette somme, elle lui sera payée sur-le-champ, ou je vous la ferai passer par telle voie qu'il vous plaira de m'indiquer. — Puissiez-vous vivre mille ans!

» Votre très-obéissant serviteur.

» ALFONZO XEREZ. »

Pendant que le capitaine lisait cette lettre tout haut, John se leva tranquillement de table, s'approcha d'une fenêtre en sifflant à voix basse, comme s'il n'eût pas fait attention à la lecture, et sortit de la chambre, sans que le gouverneur et le capitaine le remarquassent.

Le fait était que, quoique John eût eu envie de raconter au gouverneur tout ce qui lui était arrivé pendant la nuit du bal masqué, il avait cru ne pas devoir le faire avant d'être bien sûr que son aventure avec les moines n'aurait aucune suite, et cela, parce qu'il avait donné le nom du capitaine au lieu du sien. Dès qu'il eut entendu lire cette lettre, il comprit que c'était cette dame qui lui avait envoyé un émissaire, qu'il avait pris pour un familier de l'inquisition, et à qui il avait re-

mis le nom du capitaine Wilson, ce qui lui avait valu ce legs considérable. Il en fut enchanté, mais il ne savait trop ce qu'il devrait dire si on l'interrogeait, et ce fut pour y réfléchir qu'il quitta l'appartement.

— Que signifie cela? dit le capitaine Wilson; je n'ai rendu aucun service à personne le 12 août. C'est quelque méprise... le 12 août!.. C'était le jour du grand bal masqué.

— Dans tous les cas, Wilson, c'est un jour qui n'est pas malheureux pour vous; car, méprise ou non, nul autre que vous ne peut recevoir ce legs.

— Je n'ai jamais entendu dire qu'il fût rien arrivé à ce bal masqué. J'y ai été, mais j'en suis sorti de très-bonne heure, car il y faisait une chaleur étouffante.. Monsieur Aisé! s'écria-t-il en se retournant.

Mais M. Aisé était parti.

— Était-il au bal masqué? demanda le gouverneur.

— Oui, car M. Pottyfar m'a dit qu'il l'avait prié de trouver bon qu'il ne revînt à bord que le lendemain matin, afin de pouvoir y aller.

— Eh bien! dit le gouverneur en frappant du poing sur la table, John a mis les mains à la pâte, comptez-y bien... Laissez-moi faire, Wilson; je découvrirai tout.

Le capitaine, en retournant à bord, laissa John à terre pour que le gouverneur pût avoir un en-

tretien avec lui. Mais sir Thomas n'eut besoin de faire aucune question à notre héros. Il s'était déterminé à prendre le gouverneur pour confident, et dès qu'il fut seul avec lui, il lui conta toute l'histoire. Certaines particularités firent éclater de rire le vieux sir Thomas, et quand il apprit comment John avait donné le nom du capitaine au lieu du sien, il fut obligé de se tenir les côtés.

— Vous me tuerez, John! s'écria-t-il; vous me tuerez avant de me quitter!.. Mais qu'allez-vous faire à présent?

Notre héros pris un air plus grave. Il répondit qu'il ne manquait pas d'argent; qu'il devait avoir un jour une fortune considérable; que le capitaine Wilson n'était pas riche, et avait une famille nombreuse, et qu'il désirait que le gouverneur arrangeât les choses de manière à déterminer le capitaine à accepter ce legs.

— Bien, John, très-bien! Vous êtes un homme d'après mon cœur. Mais il faut y réfléchir, car Wilson est l'honneur même, et nous pouvons trouver quelque difficulté à... N'avez-vous conté cette histoire à personne?

— A personne qu'à vous, sir Thomas.

— Il ne faut pas qu'il le sache, car il soutiendrait que ce legs vous appartient.

— Je pense à une chose que j'ai oublié de vous dire, monsieur, et qui pourra nous aider. Comme

j'allais entrer dans la salle de bal, j'offrais la main précisément à cette vieille dame pour l'aider à descendre de voiture; mon costume de diable l'effraya tellement qu'elle serait tombée de son carrosse, si le capitaine Wilson, qui arrivait par hasard au même instant, ne l'eût retenue dans ses bras ; et elle lui fit de grands remercîments.

—A merveille, John! Je crois que cela réussira. Il faut que je conte une partie de cette histoire à Wilson, car je lui ai dit que j'étais sûr que vous aviez mis la main à la pâte, mais je ne lui dirai pas tout.. Laissez-moi le soin de cette affaire.

Le capitaine Wilson revint, un peu avant le dîner et trouva le gouverneur seul.

— J'ai causé avec John, lui dit le gouverneur, et il m'a fait part d'une aventure assez étrange qui lui est arrivée la nuit du bal, et qu'il n'a osé confier à personne.

Et il lui conta l'histoire des moines et du testament.

— Fort bien ; mais cela n'explique pas l'affaire du legs.

— Je vais y venir.

En arrivant à la porte de la salle de bal, il offrit la main à cette vieille dame pour l'aider à descendre de voiture ; il était déguisé en diable; elle fut saisie d'effroi, et elle serait tombée par terre, si vous ne vous fussiez pas trouvé là fort à propos pour la retenir dans vos bras.

— Je me souviens fort bien d'avoir empêché de tomber une vieille dame que la vue d'un diable avait effrayée, et il paraît que ce diable était notre ami Aisé.

— Eh bien ! cela explique tout.

— Quoi ! mille doublons pour avoir empêché une femme de tomber?

— Pourquoi non?... N'avez-vous jamais entendu parler d'un homme à qui un vieillard laissa toute sa fortune, uniquement pour lui avoir ouvert la porte de son banc dans l'église ?

— Mais cela paraît si étrange!

— Il n'y a rien d'étrange en ce monde, Wilson; rien.... Nous pouvons travailler toute notre vie et mourir dans la misère, et un seul acte de politesse peut faire notre fortune..... Le mystère me paraît complétement expliqué. Cette vieille dame... je connais parfaitement sa famille... était immensément riche. Vous étiez en grand uniforme; il a dû lui être facile d'apprendre votre nom. A son âge, et avec sa corpulence, une chute aurait pu être une affaire très-sérieuse; vous l'avez sauvée, et elle a voulu vous en témoigner sa reconnaissance.

— Comme je ne puis trouver une autre explication de sa conduite, il faut bien que j'adopte la vôtre, sir Thomas; mais je ne sais réellement si je dois accepter un legs si considérable, au détriment de ses héritiers, pour un acte de simple politesse.

— Vos scrupules sont vraiment presque ridicules, Wilson. Cette vieille dame était propriétaire, à ma connaissance, de la moitié de la province de Murcie. Mille doublons ne sont pas plus pour ses héritiers qu'une bague de deuil que quelqu'un vous laisserait en Angleterre. D'ailleurs songez que vous avez une nombreuse famille, et vous ne devez pas lui nuire par une délicatesse portée à l'excès. Chacun fait ce qu'il veut de son argent. Sans vous, elle se serait peut-être tuée ; elle se serait du moins cassé quelque membre. Pour une femme riche comme elle l'était, un pareil service vaut bien mille doublons.

— Dans cette supposition, je présume que je dois accepter le legs, dit le capitaine en riant.

—Sans le moindre doute : le change est avantageux en ce moment ; je vous procurerai des effets du gouvernement, et cela vous produira environ quatre mille livres sterling.

—Quatre mille livres, pour avoir empêché une vieille femme de tomber !

—C'est raisonnablement payé, j'en conviens, Wilson, et je vous en félicite.

—Que d'obligations n'ai-je pas au père du jeune Aisé ! dit le capitaine après quelques instants de réflexion; s'il n'était venu généreusement à mon aide, quand j'ai été nommé commandant d'un sloop, je ne serais pas aujourd'hui capitaine de

premier rang et commandant d'une belle frégate; je n'aurais pas gagné trois mille livres en parts de prises... et ces quatre mille livres qui me tombent du ciel.

Le gouverneur pensa qu'il devait à John plutôt qu'à son père quelques-uns de ces avantages, mais il eut grand soin de n'en rien dire.

— Il est très-vrai, dit-il, que M. Aisé vous a rendu service quand vous avez été nommé au commandement du sloop, mais permettez-moi de vous faire observer que vous ne devez qu'à votre propre conduite vos parts de prises, votre vaisseau, et ces quatre mille livres qui vous tombent du ciel, comme vous le dites. Cela n'empêche pas que M. Aisé ne soit un brave homme, un homme libéral et généreux, et son fils lui ressemble à cet égard, je puis vous l'assurer... A propos, j'ai eu une longue conversation avec lui il y a quelques jours.

— Sur ce qui le concerne personnellement?

— Oui, il paraît qu'il est entré dans la marine sans motif bien déterminé, et il est probable qu'il en sortira de même. Il semble fort épris de la fille de ce noble Sicilien; je sais qu'il lui a écrit ainsi qu'à son frère, depuis son arrivée ici.

— Je sais fort bien qu'il est entré dans la marine pour y chercher ce qu'il ne trouvera jamais dans ce monde, et je présume qu'il a reconnu cette vérité. Je doute qu'il persiste longtemps à suivre

sa profession, mais je ne voudrais pas qu'il la quittât sitôt, car elle lui est utile pour former son caractère et le détromper de ses erreurs.

— Je suis d'accord avec vous sur ce point. J'ai de l'influence sur lui et je le déterminerai à rester au service quant à présent. Ne doit-il pas avoir une fortune considérable?

— Huit mille livres de rente, et peut-être davantage.

— Si son père vient à mourir, il est tout simple qu'il quitte le service. Un midshipman ayant huit mille livres sterling de rente, serait une anomalie.

— J'en conviens, et cela serait aussi dangereux pour ses compagnons que pour lui-même. Dès à présent son père lui fournit tout l'argent qu'il demande.

— Il a tort, grand tort, et je suis surpris que son fils se conduise si bien.

— Je le suis aussi, mais malgré toutes ses singularités, c'est vraiment un jeune homme d'une trempe supérieure. Il est généralement aimé de tous ceux dont on peut désirer l'amitié.

— Eh bien! ne lui tenez pas la bride trop serrée, il n'en a réellement pas besoin, il ne lui faut qu'un bridon.

CHAPITRE VIII.

Cette conversation fut interrompue par l'arrivée de lettres d'Angleterre, apportées par un bâtiment qu'on attendait depuis quelque temps. Le capitaine se retira pour lire les siennes; le gouverneur fut occupé de la même manière, et notre héros lut la première lettre que son père lui eût jamais écrite, elle contenait ce qui suit:

« Mon cher fils,

» J'ai bien des fois pris la plume dans l'intention de vous apprendre comment vont les choses dans ce pays. Mais comme je ne puis apercevoir autour de moi qu'un sombre horizon, elle m'est toujours tombée des mains, et je n'ai pu me résoudre à vous tourmenter en vous annonçant de si mauvaises nouvelles.

» Nous avons reçu successivement les lettres qui nous disaient que vous étiez mort, et que vous nous étiez rendu contre toute attente. J'espère qu'en ces deux occasions, je me suis affligé et réjoui avec toute la modération qui caractérise un philosophe. Dans le premier cas, je me suis consolé en réfléchissant que le monde que vous aviez quitté était dans un état d'esclavage et écrasé sous le bras de fer du despotisme; et que mourir, c'était gagner, non-seulement tout ce que nous promettent les prédicateurs, mais la liberté. Dans le second, j'ai modéré ma joie par des raisons à peu près semblables; car, quoi qu'en puisse dire le docteur Middleton, j'ai résolu de mourir comme j'ai vécu, en vrai philosophe.

» Plus j'y réfléchis, et plus je suis convaincu que pour établir un bonheur parfait dans ce monde, il ne faut que l'égalité et un respect complet pour les droits de l'homme. En un mot, qu'il est indispensable que tout y soit réduit au même niveau. Ne voyons-nous pas que c'est la loi universelle de la nature? Les ruisseaux ne se jettent-ils pas tous dans les rivières, les rivières dans les fleuves, les fleuves dans la mer? Les montagnes ne s'écroulent-elles pas sur les plaines? Les saisons ne coupent-elles pas en quatre parties égales le cours de chaque année? Pourquoi le soleil suit-il l'écliptique, au lieu de l'équateur, si ce n'est pour donner une part égale de sa lumière et de sa

chaleur aux deux côtés du monde? Ne sommes-nous pas tous également nés sur le lit de douleur? La mort ne s'avance-t-elle pas vers nous tous *æquo pede,* comme dit le poëte? N'avons-nous pas tous également faim, froid, sommeil, et tous nos besoins naturels ne nous mettent-ils pas tous de niveau? S'il en est ainsi, ne devons-nous pas avoir tous une part égale de tous les avantages que peut offrir ce monde? Y a-t-il un argument plus solide que celui-là, quoi qu'en puisse dire ce fou de docteur Middleton?

» Oui, mon fils, si je n'espérais encore voir le soleil de la justice se lever et disperser les sombres nuages qui planent sur ce pays; si je n'espérais encore voir de mon temps une distribution égale de toutes les propriétés, une loi agraire votée par la Chambre des Communes, et dont chacun profiterait également, je quitterais sans aucun regret cette vallée de larmes créée par la tyrannie et l'injustice. A présent le même système est toujours suivi; la nation est écrasée de taxes qui ne profitent qu'à quelques individus, et elle gémit sous l'oppression et le despotisme; mais je crois qu'il existe, si je puis me servir de cette expression heureuse, un astre brillant dans l'ouest, et les signes des temps me consolent. Déjà quelques membres de la plus haute aristocratie se sont engagés à élever le peuple au-dessus d'eux-mêmes; ils ont fomenté les séditions et les conspirations,

ils ont démontré à cette foule d'êtres avilis et ignorants que leur force physique est irrésistible; ils leur ont conseillé d'en faire usage, ils leur ont promis que s'ils arrivaient au pouvoir, ils ne l'employeront que pour mettre fin à cette force qu'on appelle la Constitution, l'Église et le roi, et que s'il faut que la nation soit gouvernée, elle ne le sera que par la multitude. Cela est encourageant. Salut, lords patriotes, salut! J'espère encore que le grand œuvre se consommera en dépit des sourires, des ricanements et des secouements de tête qu'opposera à mes arguments l'obstiné docteur Middleton.

» Votre mère mène une vie fort tranquille. Elle a renoncé à lire, à travailler et même à tricoter. Elle passe toute la journée assise au coin du feu, faisant tourner ses pouces l'un sur l'autre, en attendant, comme elle le dit, le millenium. Pauvre créature! Elle est folle avec ses idées sur ce sujet; mais, suivant mon usage, je la laisse faire tout ce qu'elle veut, imitant en cela l'ancien philosophe qui avait Xantippe pour épouse.

» J'espère, mon cher fils, que vos principes se sont fortifiés avec vos années, et que, s'il est nécessaire, vous sacrifierez tout pour obtenir ce qui, à mon avis, sera le véritable millenium*. Faites

* Espace de mille ans, pendant lesquels, suivant certains sectaires, le Christ viendra, après le jugement der-

autant de prosélytes qu'il vous sera possible, et croyez-moi.

» Votre affectionné père et véritable guide,

» NICODÈME AISÉ. »

John, qui était seul, secoua la tête après avoir lu cette lettre, et la jeta sur une table avec une exclamation de dédain. Ce fut un mouvement involontaire, et il en fut ensuite surpris lui-même. Je voudrais discuter cette question, pensa-t-il, et il entra dans la chambre de Gascoigne, mécontent de son père et de lui-même. Il lui demanda s'il avait reçu des lettres d'Angleterre, et comme l'heure du dîner approchait, il le quitta pour aller faire sa toilette. Lorsqu'il entra dans le salon avec Gascoigne, le gouverneur leur dit : Comme vous parlez tous deux italien, il faut que vous vous chargiez d'un officier sicilien, qui m'a apporté une lettre de recommandation. Il doit dîner ici aujourd'hui.

Celui dont il parlait arriva quelques moments après. C'était un jeune homme de bonne mine, d'une taille svelte, mais dont la physionomie avait une expression désagréable. Le gouverneur plaça à table don Mathias, — c'était son nom, — entre les deux midshipmans, qui entrèrent sur-le-champ

nier, régner sur toute la terre et y établir un bonheur parfait. (*Note du trad.*)

en conservation avec lui. John lui demanda s'il connaissait don Rebiera. Le sicilien lui répondit affirmativement, et ils causèrent de différents membres de cette famille. Vers la fin du dîner, don Mathias demanda à John de quelle manière il avait fait la connaissance de don Rebiera, et notre héros lui répondit que son ami Gascoigne et lui avaient été assez heureux pour lui sauver la vie à l'instant où il allait être assassiné par deux scélérats. Après cette réponse, le jeune officier parut moins disposé à converser ; cependant, avant de se retirer, il expliqua le désir de faire plus ample connaissance avec nos deux amis. Dès qu'il fut parti, Gascoigne, qui avait peu parlé, s'écria :

— J'ai déjà vu cette figure-là ; je ne saurais dire où, mais je suis sûr de l'avoir vue, et vous savez, John, que quand j'ai vu une seule fois une figure, je ne l'oublie jamais.

— Je ne connais personne qui ait une mémoire aussi bonne que la vôtre à cet égard, Ned, répondit John. Quant à moi, je ne me souviens pas de l'avoir jamais vue.

Il n'en fut plus question. Le gouverneur causa de choses indifférentes avec le capitaine Wilson, et John les écoutait, quand Gascoigne, qui avait été constamment plongé dans ses réflexions, s'écria tout à coup en se levant brusquement :

— Je le tiens enfin ?

— Qui tenez-vous? demanda le capitaine Wilson.

— Cet officier sicilien. — J'aurais juré que je l'avais déjà vu.

— Ce don Mathias? dit le gouverneur.

— Non, sir Thomas, il ne se nomme pas don Mathias ; son nom est don Sylvio, et c'est lui qui attaquait don Rebiera quand John et moi nous courûmes à son secours.

— Je crois que vous avez raison, Gascoigne, dit John.

— J'en suis sûr... je n'ai de ma vie fait une méprise en pareil cas.

— Donnez-moi la lettre qui est sur la cheminée. Aisé, dit le gouverneur, et voyons ce qu'elle dit : — don Mathias de Alagérès. — Vous pouvez vous méprendre, Gascoigne; songez que c'est une forte accusation que vous portez contre ce jeune homme.

— Je ne m'en dédis pas, sir Thomas, et je consens à perdre mon grade, si ce Sicilien n'est pas don Sylvio. D'ailleurs je l'ai vu pâlir quand John lui a dit que c'était lui et moi qui avions sauvé la vie à don Rebiera; et depuis ce moment, à peine a-t-il prononcé un seul mot.

— J'ai fait la même remarque, dit John.

— Eh bien ! nous éclaircirons cette affaire, dit le gouverneur; mais, dans ce cas, il faut qu'il m'ait remis une fausse lettre de recommandation.

Ils allèrent tous se coucher, et le lendemain matin, pendant que John était dans la chambre de Gascoigne, et qu'ils causaient de leurs soupçons, on leur apporta des lettres de Palerme. C'était une réponse à celles que John avait écrites en arrivant à Malte... une courte lettre de don Rebiera... un petit billet d'Agnès... et une longue épître de son ami don Philippe. Celui-ci lui disait que toute la famille était en bonne santé, qu'Agnès lui était aussi attachée que jamais; qu'il avait parlé à son père et à sa mère, comme il le lui avait promis, de leur attachement mutuel; qu'ils avaient d'abord consenti à leur union, mais qu'ils avaient ensuite retiré ce consentement, parce que le père Thomas, confesseur de la famille, s'opposait formellement à l'union d'Agnès avec un hérétique; il ajoutait pourtant que cet obstacle serait levé par son intercession et celle de son frère, attendu qu'ils avaient résolu de faire réussir un mariage dont ils croyaient tous deux que le bonheur de leur sœur dépendait. Les nouvelles contenues dans le reste de la lettre n'étaient pas moins importantes. Don Sylvio avait attenté de nouveau à la vie de don Rebiera, et il l'aurait assassiné, si le père Thomas ne s'était précipité entre eux; don Sylvio, dans un accès de rage, lui avait porté un coup de poignard, mais la blessure n'était pas dangereuse. Cependant ce dernier crime avait mis fin à l'indulgence que les auto-

rités avaient eue pour lui, et on le faisait chercher partout pour le frapper du châtiment dû au meurtre et au sacrilége. Jusqu'à présent on n'avait pu le découvrir, et l'on supposait qu'il s'était enfui à Malte, à bord d'une spéronate.

Tel était le contenu de cette lettre, qui fut communiquée au gouverneur et au capitaine pendant le déjeuner.

— Fort bien, dit le gouverneur, nous aviserons à cette affaire.

John et Gascoigne ne furent à leur aise que lorsque le déjeuner fut fini. Quelques instants après, le capitaine Wilson se leva pour aller à bord : il envoya chercher les deux midshipmans pour l'accompagner, mais on ne put les trouver.

— Je devine ce qui les occupe, Wilson, dit le gouverneur. Laissez-moi le soin de cette affaire. Retournez à bord, et soyez sans inquiétude.

Pendant ce temps, nos deux midshipmans avaient pris leurs chapeaux, et s'étaient rendus sur le parapet de la batterie, où ils savaient qu'ils ne seraient pas interrompus.

— Vous devinez ce qui m'occupe, Gascoigne, dit John. Il faut que je fasse sauter le crâne de ce scélérat ce matin même, et c'est pourquoi je vous ai emmené avec moi.

— Il n'y a qu'une petite difficulté, John. Au lieu de vous, c'est moi qui dois lui faire cet hon-

neur, et c'est pourquoi je vous ai accompagné. Il m'appartient, c'est moi qui l'ai découvert.

— C'est un point à discuter, Ned. Il a attenté à la vie d'un homme qui, s'il plaît à Dieu, doit être mon beau-père, et par conséquent j'ai plus de droits sur lui que vous n'en avez.

—Pardonnez-moi. Supposez que nous nous promenions ensemble, que je sois de quelques pas avant vous, que je trouve une bourse et que je la ramasse, auriez-vous le droit de m'en contester la propriété ? C'est la même chose.

— Fort bien; mais si la bourse que vous avez ramassée m'appartient, j'ai droit de la réclamer... Cet homme m'appartient.

— J'ai une autre observation à vous faire, John, et elle est importante. Cet homme est parent d'Agnès, et, tout scélérat qu'il est, si vos mains sont tachées de son sang, ce sera un nouvel obstacle à votre union avec elle. Songez à cela.

John eut l'air de réfléchir et ne répondit rien.

— Et que je vous donne un autre motif pour vous déterminer. En me cédant, en cette occasion, vous m'accorderez une faveur toute particulière.

— Je ne pourrais vous en accorder une plus grande, Ned, et vous devrez m'en avoir une obligation éternelle.

— C'est lui, j'espère, qui me sera éternellement obligé.

Les marins, à l'instant d'une action, ne manquent jamais de calculer quelles seront leurs parts de prise, avant même qu'un coup de canon ait été tiré. Nos deux midshipmans agissaient à peu près de même en cette occasion.

Ayant cédé à Gascoigne, John se rendit à l'auberge où don Sylvio lui avait dit qu'il était logé; et donnant sa carte au garçon, il le suivit sur l'escalier. Le garçon ouvrit la porte de la chambre de don Silvio, et lui remit la carte.

— Faites monter, dit don Sylvio.

Ayant entendu ces mots, John entra sur-le-champ et trouva don Sylvio mettant à l'écart à la hâte une pierre à aiguiser, sur laquelle il affilait la lame d'un poignard à double tranchant. Le Sicilien s'avança vers lui en lui tendant la main avec un air de cordialité ; mais John la repoussa avec mépris en lui disant :

— Nous vous connaissons, don Sylvio, et je viens de la part de mon ami, M. Gascoigne, vous demander satisfaction. Vous ne méritez pas qu'on agisse avec vous si honorablement ; mais l'indignation que nous a inspirée votre seconde tentative d'assassinat contre don Rebiera l'a emporté, et si vous échappez à mon ami, vous aurez ensuite affaire à moi... En cette occasion, don Sylvio, vous devez vous regarder comme heureux : il vaut mieux mourir de la main d'un homme d'honneur que de celle du bourreau.

Don Sylvio pâlit ; sa main chercha son stylet dans son sein, mais il l'avait laissé sur la table, dont il s'était éloigné en avançant vers notre héros.

— Soit ! répondit-il enfin, je me trouverai où vous voudrez dans une heure.

John lui indiqua un rendez-vous et se retira. Il alla retrouver Gascoigne, et ils se rendirent ensemble chez un officier de leurs amis de qui ils empruntèrent des pistolets. Ils arrivèrent au rendez-vous avant l'heure convenue, et elle sonna sans que don Sylvio se montrât.

— Le misérable ne viendra pas, s'écria Gascoigne ; il nous échappera.

Ils attendirent encore une demi-heure, et don Sylvio ne parut pas ; mais ils virent un aide de camp du gouverneur qui avançait de leur côté.

— C'est Atkins, dit John, cela est malheureux, mais il n'interviendra pas dans cette affaire.

— Messieurs, dit Atkins en les saluant d'un air grave, le gouverneur désire vous voir tous deux.

— Nous ne pouvons nous rendre près de lui en ce moment, répondit Gascoigne ; mais nous y serons dans une demi-heure.

—Il faut que vous me suiviez à l'instant même... Excusez-moi, messieurs, mais mes ordres sont positifs, et, pour les faire exécuter, j'ai derrière cette muraille un caporal et quatre fusiliers,

mais ils ne paraîtront pas, si vous consentez paisiblement à m'accompagner.

— C'est une tyrannie infernale ! s'écria John. Autant vaut appeler le gouverneur, le roi Tom.

— Oui, dit Atkins ; il gouverne ici en *rey absoluto*... Me suivez-vous, messieurs ?

N'ayant pas d'autre alternative, Aisé et Gascoigne suivirent l'aide de camp chez le gouverneur, qu'ils trouvèrent sur un grand balcon donnant sur la mer.

— Approchez, messieurs, leur dit sir Thomas d'un ton sévère. Voyez-ce navire à environ deux milles? Il reconduit en Sicile don Sylvio sous bonne garde. Maintenant souvenez-vous toute votre vie de cette maxime : s'il faut que vous vous battiez, que ce soit contre des hommes d'honneur, et non contre des scélérats et des assassins. En vous battant contre de pareils misérables, vous feriez honte à l'habit que vous portez, et vous nuiriez à votre réputation autant qu'en refusant de donner satisfaction à un homme d'honneur... A présent, retirez-vous, car je suis en colère contre vous, et que je ne vous revoie pas avant l'heure du dîner.

CHAPITRE IX.

Avant que le gouverneur fût à table, un sloop de guerre arriva de la flotte avec des dépêches de l'amiral. Celle adressée au général Wilson lui enjoignait d'équiper son vaisseau en toute hâte, et d'aller croiser à la hauteur de l'île de Corse, pour chercher une frégate russe qui devait être dans ces parages. S'il ne l'y trouvait pas, il devait prendre des informations, et la poursuivre partout où elle pourrait être.

Tout fut aussitôt en activité sur *l'Aurore*. Le capitaine Wilson et les deux midshipmans firent leurs adieux au gouverneur, se rendirent à bord, et y restèrent jour et nuit. Le troisième jour tous les préparatifs du départ étaient faits, et la frégate sortit du port de la Valette à midi.

Au bout d'une semaine, *l'Aurore* aperçut les

côtes de Corse. On n'eut pas besoin de placer des marins en vigie au haut du grand mât, car un des officiers ou des midshipmans y était constamment depuis le point du jour jusqu'à minuit. On suivit la côte vers le nord sans voir la frégate russe et sans en apprendre des nouvelles.

Des calmes retardèrent la marche pendant quelques jours. Enfin une brise, venant du nord, permit de descendre vers le sud de l'autre côté de l'île ; et le dix-huitième jour après leur départ de Malte, on aperçut un grand vaisseau en avant, à environ dix-huit milles. On était alors à déjeuner.

— C'est une frégate, capitaine, j'en suis sûr, s'écria le chapelain, que son ardeur avait porté à monter au grand mât.

— Comment gouverne-t-elle?

— Précisément comme nous.

L'Aurore déploya toutes ses voiles, et quand on siffla pour annoncer le dîner de l'équipage, on paraissait avoir gagné environ deux milles sur le vaisseau qu'on poursuivait.

— Ce sera une longue chasse ; une chasse en poupe l'est toujours, dit Martin.

— Je le crains, répondit Gascoigne ; mais je crains encore plus qu'elle ne nous échappe.

— Cela n'est pas impossible. Mais, en supposant que nous rejoignions ce navire, il restera à savoir si c'est celui que nous cherchons.

— Vous y paraissez assez indifférent.

— Pas du tout. Je suis le plus ancien midshipman de *l'Aurore;* la prise de la frégate russe assurera ma promotion, si j'y survis; et si je suis tué, je n'en aurai plus besoin... Mais j'ai été si souvent désappointé, que je ne compte plus que sur ce que je tiens.

— Eh bien ! Martin, j'espère, pour l'amour de vous, que ce vaisseau est celui que nous cherchons... que vous ne serez pas tué... et que vous obtiendrez votre promotion.

— Je vous remercie... Je voudrais oser l'espérer aussi.

— Ce vaisseau vient de pincer le vent, monsieur, s'écria le second lieutenant, assis sur la traverse de la grande hune.

— Que pensez-vous de ce navire, Martin? demanda John.

— Que c'est une frégate anglaise, ou qu'elle a un excellent capitaine et un bon équipage.

Le soleil se couchait, quand *l'Aurore* arriva à deux milles du vaisseau étranger qui avait arboré le pavillon anglais; mais ce n'était pas preuve suffisante que ce fût un navire ami, et, un instant avant que la nuit ne tombât, il avait tourné sa proue vers *l'Aurore* qui arrivait l'étrave en avant. Tous les hommes de l'équipage de *l'Aurore* étaient à leur poste, car quelques minutes allaient décider si ce vaisseau était ami ou ennemi.

Il n'y a peut-être pas de situation plus difficile, et qui exige plus de précaution, que la rencontre d'un vaisseau inconnu. D'une part, il est nécessaire d'être prêt à tout, afin de ne pas laisser à un ennemi l'avantage qu'il pourrait tirer de votre trop de confiance ; de l'autre, il faut beaucoup de prudence, pour ne pas risquer d'attaquer des amis et des compatriotes. Le capitaine Wilson avait déployé le signal de nuit, mais il vit que ses voiles le cachaient en partie. Ne voulant pas qu'il pût y avoir quelque méprise, faute de précaution de sa part, il cargua ses basses voiles, afin qu'on pût voir que l'autre vaisseau montrât distinctement son signal.

En effet, on vit paraître des lumières au bout du gaillard d'arrière de l'autre navire, comme s'il se fût disposé à répondre; mais il continua à rester à environ un demi-câble de distance de *l'Aurore,* et à l'instant où les premiers canons des deux vaisseaux étaient en face les uns des autres, on héla *l'Aurore* en anglais.

—Holà, ho ! Quel est ce vaisseau?

— *L'Aurore,* frégate de Sa Majesté britannique, répondit le capitaine Wilson, monté sur les hamacs. Et vous, quel est ce vaisseau?

L'autre frégate, et c'était la frégate russe, avait alors passé de la moitié de la longueur le bau de *l'Aurore;* et tandis que les Anglais attendaient sa réponse, une bordée de ses canons, qu'on avait

traînés à dessein sur l'arrière, fut lâchée contre *l'Aurore*, et, tirée de si près, fit de grands ravages. L'équipage de la frégate anglaise s'entendant hêler en anglais, et voyant que l'autre vaisseau semblait continuer sa marche sans faire feu, s'était imaginé que c'était un croiseur anglais. Les chefs des pièces de canon avaient laissé tomber les garants des palanquins avec dépit et désappointement, et ils se plaignaient de leur guignon, quand cette première bordée dissipa leur erreur. Il serait difficile de dire quel sentiment prit l'ascendant dans leur cœur, l'indignation inspirée par la ruse de l'ennemi, ou la satisfaction de ne pas s'être inutilement préparés au combat. Quoi qu'il en soit, trois acclamations de joie partirent à bord de *l'Aurore*, et étouffèrent les plaintes et les gémissements de quelques blessés qu'on emportait sous le pont.

— Du monde aux canons de babord, et virez de bord ! s'écria le capitaine Wilson en sautant à bas des hamacs. Attention, mes amis, et enfilez-la, vent devant. Nous lui payerons le mauvais tour qu'elle nous a joué. Attention ! et pointez bien pendant que nous virons.

L'*Aurore* vira et lâcha sa bordée contre la poupe de la frégate russe. Il faisait presque noir, mais l'ennemi, qui paraissait désirer autant que les Anglais d'en venir au combat, cargua ses basses voiles pour l'attendre. En cinq minutes les

deux frégates étaient bord à bord, échangeant des bordées meurtrières, presque à une portée de pistolet, et s'avançant lentement vers la terre, qui n'était qu'à cinq milles de distance.

Le feu des deux vaisseaux continua sans interruption pendant une demi-heure. Le capitaine Wilson descendit alors sur le premier pont, et pointa lui-même chaque canon après qu'il fut chargé, de manière à ce que la bordée frappât sur le même point, recommandant de les tirer tous en même temps dès que l'ordre en serait donné. L'ennemi, ignorant la cause de ce délai, crut que le feu de *l'Aurore* se ralentissait et poussa des cris de joie. Mais au signal donné, la bordée partit, et, quelque noir qu'il fît, les effets en furent évidents. Deux des sabords du milieu de la frégate russe n'en formèrent plus qu'un; on vit chanceler son grand mât, et il tomba le moment d'après. *L'Aurore* déploya alors ses basses voiles, qui avaient été carguées, et, dépassant le vaisseau ennemi, prit position pour l'enfiler, tandis que son mât renversé gênait ses manœuvres, et fit pleuvoir la mitraille des caronades qui étaient sur le tillac sur les Russes qui travaillaient à réparer leurs avaries, sans discontinuer le feu de sa batterie du premier pont.

La lune sortit en ce moment de dessous les nuages et permit aux Anglais de pointer leurs canons avec encore plus de précision. Un quart

d'heure après, la frégate russe avait perdu tous ses mâts. Le capitaine ordonna à la moitié de ce qui lui restait de son équipage de réparer les avaries, qui étaient considérables, tandis que le surplus continuait à tirer des bordées du premier pont. L'ennemi ne répondait plus à ce feu que de quatre canons, deux à chaque pont, qui cessèrent même bientôt de tirer, soit qu'ils eussent été démontés, soit que les hommes qui devaient les servir les eussent abandonnés. *L'Aurore* alors discontinua son feu; et comme il restait une barque en état de service, le capitaine Wilson la fit mettre en mer, et chargea le second lieutenant d'aller s'assurer si la frégate avait baissé pavillon.

Les rayons de la lune argentaient l'eau de la mer quand la barque partit, et le capitaine Wilson, avec ceux de ses officiers qui n'avaient pas été blessés, étaient appuyés sur les débris de la balustrade de *l'Aurore*, et attendaient une réponse. Tout à coup le silence de la nuit fut interrompu par le bruit de la chute d'un corps lourd qui tombait de la proue de la frégate russe dans la mer, à environ trois câbles de distance.

— Qu'est-ce que cela? s'écria le capitaine Wilson; il faut qu'elle ait jeté l'ancre. M. Martin, prenez la sonde, et voyez combien d'eau nous avons.

M. Martin, atteint d'un boulet de canon, avait été porté sous le pont il y avait déjà longtemps;

mais un autre marin sauta sur les chaînes des haubans, et, jetant le plomb en mer, dit que la sonde rapportait sept brasses d'eau.

— En ce cas, je présume qu'il nous donnera encore quelque embarras, dit le capitaine Wilson. Et il ne se trompait pas, car le capitaine russe répliqua au second lieutenant qu'une bordée porterait sa réponse au capitaine anglais; et avant que la barque fût arrivée sous la poupe de *l'Aurore,* il avait embossé sa frégate, et il avait recommencé son feu.

Le capitaine Wilson déploya ses voiles, et tournant autour du vaisseau à l'ancre, il lui lâchait deux bordées, pour une qu'il en recevait; et d'après la lenteur avec laquelle les Russes rechargaient leurs canons, il était évident qu'ils devaient manquer de bras. Le courage opiniâtre du capitaine russe convainquit le capitaine Wilson qu'il se laisserait couler à fond sur son ancre, plutôt que de baisser pavillon, et qu'il perdrait non-seulement encore un grand nombre des hommes de son équipage, mais même la frégate russe, à moins qu'il ne prît un parti plus décidé. Il résolut donc de l'attaquer à l'abordage. Ayant encore une fois enfilé le vaisseau ennemi, il s'en écarta un peu, appela sur le pont ses officiers et tout son équipage, et leur annonça son intention. Il retourna alors vers la frégate, réserva sa bordée pour l'instant où les deux vaisseaux vinrent en contact, après

quoi il monta à la tête de ses hommes à bord du navire ennemi.

Quoique l'équipage de la frégate russe fût considérablement diminué, comme le capitaine Wilson l'avait présumé avec raison, le pont fut défendu avec acharnement. On entendait partout la voix du capitaine russe, partout on voyait son bras levé pour frapper; et ses hommes, encouragés par son exemple, se firent hacher en pièces sans reculer d'un pas.

Notre héros, qui avait eu la bonne fortune de ne pas être blessé, fut un moment près du capitaine Wilson pendant qu'il montait à l'abordage. Il se trouva en face du capitaine russe, et, quoique très-inférieur pour la force, il allait l'attaquer, quand M. Hawkins, le chapelain, le tira par le collet, le repoussa en arrière, et s'avança contre cet officier, le sabre à la main. Les deux antagonistes étaient dignes l'un de l'autre, et il s'ensuivit un combat corps à corps qui dura deux ou trois minutes, et pendant lequel ils se firent quelques blessures, sans qu'aucun d'eux eût un avantage marqué. Enfin le sabre du chapelain s'étant rompu, il se précipita sur son adversaire, l'enlaça dans ses bras; le combat se changea en lutte, et tous deux tombèrent par l'écoutille. En ce moment toute résistance cessa, l'équipage de *l'Aurore* resta en possession du pont, et fut bientôt maître de toutes les parties de la frégate. On remonta sur

le tillac le capitaine russe et le chapelain, couverts de sang. Leur chute leur avait fait perdre connaissance, mais aucun d'eux n'avait lâché prise.

Aussitôt que le premier pont eut été évacué par les Russes, le capitaine Wilson fit fermer les écoutilles, et laissant sur sa prise un officier et un détachement de marins, il retourna sur son bord pour veiller à la sûreté de son propre vaisseau, et voir ce qui lui restait de son équipage.

Le jour parut avant qu'un peu d'ordre eût été rétabli sur les ponts de *l'Aurore*. La mer était calme, et, au lieu de jeter l'ancre, on l'avait amarrée par un câble à sa prise. Toutes ses voiles avaient été carguées, ses ponts nettoyés, ses canons assurés chacun à leur place ; et quand le soleil parut, on jetait force seaux d'eau sur les ponts et sur les affûts des canons pour en faire disparaître toute trace de sang. La plupart des blessés avaient été pansés et mis dans leurs hamacs, et il ne restait plus qu'une ou deux amputations à faire.

Le charpentier avait bouché tous les trous que les boulets avaient faits au corps de *l'Aurore* au-dessous de la ligne d'eau ou à peu de distance au-dessus. Il alla ensuite visiter la prise, et quoique ses œuvres mortes eussent cruellement souffert, ses œuvres vives ne paraissaient pas avoir été matériellement endommagées. On mit pourtant quelques bras aux pompes, et comme on

vit que la frégate ne faisait point eau, on laissa les écoutilles fermées. Ce ne fut qu'après avoir pris toutes ses dispositions à bord de *l'Aurore* que le capitaine Wilson retourna sur la frégate russe, dont le tillac, maintenant que le soleil l'éclairait, présentait un horrible spectacle de sang et de carnage. On jeta les morts à la mer, et l'on donna aux blessés des secours provisoires, en attendant que les chirurgiens pussent les panser. On ouvrit ensuite les écoutilles, et l'on ordonna à ce qui restait de l'équipage russe de monter sur le tillac dix à la fois. Environ deux cents se présentèrent, et on les envoya successivement à bord de *l'Aurore*, où on les enferma dans la cale d'avant, qui avait été préparée pour les recevoir. On trouva le premier pont également couvert de morts et de blessés, et l'on s'occupa à séparer les morts des vivants. On fit ensuite les réparations qui étaient indispensables, et l'on envoya à bord de la prise une partie de l'équipage de *l'Aurore*, sous les ordres du second lieutenant. Ce ne fut que dans la soirée du lendemain que la frégate anglaise fut mise en état de faire voile. Tout l'équipage passa alors à bord de la prise, qui se nommait *le Trident,* pour y achever les réparations indispensables; chacun y travailla sans relâche, et personne ne semblait sentir le besoin du repos. Tout fut terminé avant le lever du soleil, et les deux frégates, quoique avec les agrès presque égale-

ment endommagés, se préparèrent à soutenir ensemble les combats que pourraient leur livrer les éléments. *L'Aurore* mit à la voile, prenant *le Trident* à la remorque; on fit suspendre les hamacs, et tous ceux qui n'étaient pas de quart purent enfin se reposer.

Dans ce combat meurtrier, *le Trident* avait perdu plus de deux cents hommes, tant tués que blessés. La perte de *l'Aurore* avait été moindre, quoique considérable; elle consistait en soixante-sept hommes. Parmi les morts se trouvaient le maître, M. Jones; le troisième lieutenant, M. Arkwright, et deux midshipmans. Au nombre des blessés étaient M. Martin, un des aides du maître, M. Pottyfar, premier lieutenant, et notre ami Gascoigne. La blessure de Martin paraissait devoir être mortelle, celles de Pottyfar et de Gascoigne étaient moins dangereuses. Notre héros avait aussi reçu, tout à la fin de l'action, un léger coup de sabre qui l'obligea à porter quelques jours un bras en écharpe.

Mesty avait été blessé par un éclat de bois, mais il n'en avait pas moins suivi John à l'abordage, veillant toujours sur lui, et le protégeant comme un père; il s'était même jeté avec John en avant du capitaine Wilson, dans un moment où un coup de sabre, heureusement tombé à plat sur sa tête, l'avait étourdi un instant, et lui avait fait plier un genou. Notre héros eut grand soin

de ne pas laisser ignorer au capitaine le service que lui avait rendu Mesty, qui, quoique fort doux dans les moments ordinaires, devenait un diable incarné quand il avait le sang échauffé.

— Mais vous deviez être avec lui quand il m'a rendu ce service, dit le capitaine, car j'ai remarqué pendant tout ce combat qu'il ne vous quittait jamais.

— J'étais avec lui, monsieur, mais sans être d'une grande utilité, répondit John avec modestie.

— Comment va votre ami Gascoigne ce soir ?

— Pas très-mal, monsieur... il voudrait un verre de grog.

— Et Martin ?

John secoua la tête.

— Quoi ! le chirurgien m'a dit qu'il croyait le sauver.

— C'est ce que j'ai dit à Martin, monsieur, et il m'a répondu qu'on faisait bien de lui donner de l'espérance, mais que pour lui il n'en avait aucune.

— Dites-lui que sa promotion est sûre, monsieur Aisé.

— Je le lui ai dit, monsieur, mais il dit qu'il ne le croira que lorsqu'il tiendra sa commission signée... Si vous vouliez lui en donner une provisoire, comme vous en avez le droit après une action, je crois que cela lui ferait plus de bien que tous les remèdes du docteur.

— Eh bien! monsieur Aisé, il en aura une demain matin... Avez-vous vu M. Pottyfar? Je crains qu'il n'aille mal.

— Fort mal, monsieur, et l'on dit qu'il va plus mal de jour en jour. Et pourtant sa blessure paraît en bon état, et il devrait guérir.

Telle fut la conversation qu'eut John avec son capitaine, tandis qu'ils déjeunaient ensemble le troisième jour après le combat.

Le lendemain, il reçut une commission de lieutenant pour Martin, et il la lui porta sur-le-champ.

— Ce n'est qu'une commission provisoire, John; il est possible qu'elle ne soit pas confirmée.

John lui jura par tous les articles de l'ordonnance de marine qu'elle le serait.

— Non, non, dit Martin, je sais parfaitement que je ne serai jamais lieutenant. Savez-vous ce qui arrivera ? si elle n'est pas confirmée, il est possible que je vive; si elle l'est, je mourrai.

Chacun alla le voir pour le féliciter de sa promotion; mais le sixième jour, les restes du pauvre Martin furent enfermés dans un hamac et jetés à la mer.

M. Pottyfar le suivit de très-près. Tout blessé qu'il était, il avait pu atteindre une petite caisse de la médecine universelle, et il en avait tant

pris, à l'insu du chirurgien, qu'on le trouva un matin mort dans son lit, ayant sous son oreiller et sous son matelas plus de deux douzaines de fioles vides.

CHAPITRE X.

Au bout de trois semaines, *l'Aurore,* amenant sa prise à la remorque, arriva à Malte. Les blessés furent envoyés à l'hôpital, et le brave capitaine russe guérit de ses blessures à peu près en même temps que M. Hawkins, le chapelain.

John, qui allait très-souvent voir ce dernier, avait fort à faire pour le consoler. Le chapelain, couché dans son lit, levait les mains au ciel, et se faisait des reproches. — Oh! s'écriait-il, l'esprit est fort, mais la chair est faible. Que moi, moi un homme de Dieu, comme on m'appelle, qui aurais dû rester avec les chirurgiens pour donner des consolations spirituelles aux blessés et aux mourants, je fusse monté sur le tillac, et que j'eusse pris part à une telle scène de carnage! Que devien-

drai-je? Et pourtant je n'ai pu m'en empêcher!

John chercha à mettre sa conscience en repos, en lui représentant que de temps immémorial, on avait vu, non-seulement des chapelains, mais même des évêques, prendre les armes et combattre les ennemis de leur pays. Mais l'agitation d'esprit de M. Hawkins retarda sa guérison. Quand il fut en état de marcher, John le présenta au capitaine russe, qui venait aussi de quitter le lit.

— Je me trouve heureux d'embrasser un si brave officier, s'écria le Russe, reconnaissant son antagoniste; et il lui jeta les bras autour du cou, en l'embrassant sur les deux joues.

— Quel est le rang de monsieur? demanda-t-il à John.

— Monsieur est le *padre* de la frégate, répondit John fort tranquillement.

— Le padre! répéta le capitaine fort surpris, tandis que M. Hawkins se détournait avec un air de confusion. Quoi, monsieur, vos padres montent-ils à l'abordage à la tête de vos marins?

— Toujours, monsieur, répondit John; c'est une règle du service. Le devoir d'un padre est de montrer aux hommes de l'équipage le chemin du ciel... C'est le quatre-vingt-dix-neuvième article de l'ordonnance de la marine.

— Vous êtes réellement une nation belliqueuse, dit le capitaine russe; et ayant salué M. Hawkins, il alla se promener d'un autre côté, n'étant pas

tout à fait content d'avoir été si rudement mené par un padre.

M. Hawkins resta encore quelque temps inconsolable. Il quitta ensuite le service sous prétexte de santé, et alla remplir les devoirs de son état à terre , espérant que ses anciennes habitudes ne l'y exposeraient pas à de pareilles tentations.

L'Aurore ayant souffert en cette occasion encore plus d'avaries que la première fois, il fallut plus longtemps pour la radouber. Le capitaine Wilson envoya des dépêches à l'amiral pour lui rendre compte de cette affaire, et l'amiral fit partir un brick pour lui porter sa réponse à Malte. Après l'avoir complimenté sur son courage, et félicité du succès qu'il avait obtenu, il lui mandait de se rendre à Palerme aussitôt que sa frégate serait en état de mettre à la voile, pour porter aux autorités des dépêches importantes. Il devait attendre leur réponse, retourner à Malte pour y reprendre les hommes de l'équipage qui seraient en état de quitter l'hôpital , et aller ensuite rejoindre la flotte de Toulon. Notre héros apprit bientôt cette nouvelle , et il fut dans l'ivresse à l'idée de revoir Agnès et ses frères. *L'Aurore* sortit donc encore une fois du port de La Valette, et elle fendit les vagues avec une bonne brise.

Mais vers le soir le vent augmenta, et l'on fut obligé de prendre tous les ris. Le lendemain, nos marins virent la côte de Sicile à peu de distance

de l'endroit où Aisé et Gascoigne avaient été poussés sur les rochers dans une spéronate. Le vent était plus modéré, et la mer plus calme. Ils approchèrent donc de la côte, le vent n'étant pas favorable pour les conduire directement à Palerme. Suivant l'usage, toutes les lunettes étaient dirigées vers la terre, et chacun examinait les villas couvrant les collines et les vallées, et entourées de bosquets d'oliviers.

— Qu'est-ce qu'on voit sous ce rocher, Gascoigne? dit Aisé. On dirait que c'est un navire.

Gascoigne tourna sa lunette de ce côté.

— Oui, répondit-il, c'est un bâtiment échoué sur les rochers; et à la forme de sa proue, on dirait que c'est une galère.

— C'en est une, monsieur, s'écria l'homme qui était de vigie; je puis même distinguer les bancs des rameurs.

On en fit rapport au capitaine Wilson, qui examina ce bâtiment à son tour.

— C'est certainement une galère échouée sur les rochers, dit le capitaine; et je crois voir du monde à bord... Approchez-en un peu plus, quartier-maître.

L'Aurore avança vers la galère, et, en moins d'une heure, elle n'en était qu'à un mille. On vit alors qu'on ne s'était point trompé. C'était une des galères du gouvernement échouée sur des rochers, et il se trouvait à bord un grand nombre

d'hommes faisant des signaux de détresse avec leurs chemises et leurs mouchoirs.

— Il faut que ce soient des forçats, s'écrie Gascoigne, et qu'ils soient encore enchaînés à leurs bancs, car je n'en vois pas un seul changer de position. Les officiers et les matelots ont sans doute abandonné la galère, et les y ont laissés à leur triste destin.

— Cela est fort dur, dit John; ils ont été condamnés aux galères, et non à la mort.

— Les vagues n'en auront pas pitié, reprit Gascoigne; et si le vent continue à venir de la mer, pas un ne sera en vie demain matin.

Le capitaine Wilson entendit cette conversation, mais sans y prendre part. Il paraît qu'il était du même avis que les deux midshipmans; cependant il hésitait. Il fallait qu'il laissât périr misérablement plus d'une centaine de ses semblables, ou qu'il mît en liberté une troupe de mécréants, qui en profiteraient probablement pour commettre d'autres crimes, jusqu'à ce qu'ils fussent arrêtés de nouveau; et s'il prenait ce dernier parti, il risquait de mécontenter les autorités de Sicile. Ce fut pourtant celui auquel il s'arrêta, après bien des réflexions. Il fit donc mettre en mer les deux cutters, et fit placer sur chacun un équipage bien armé.

— Monsieur Aisé, dit-il, prenez un de ces cutters, emmenez avec vous l'armurier et son aide, rendez-vous à bord de cette galère, faites rompre

les chaînes de ces misérables, et conduisez-les à terre par petites divisions. Et vous, monsieur Gascoigne, montez sur l'autre, et quand M. Aisé les conduira à terre, vous l'escorterez, et vous serez prêt à l'aider dans le cas où ils feraient quelque tentative hostile; car nous ne devons attendre de leur part aucune reconnaissance. Vous les mettrez à terre à l'endroit le plus voisin qui offrira toute sûreté pour le débarquement.

En exécution de leurs ordres, nos deux midshipmans se rendirent sur la galère. Ils la trouvèrent arrêtée sur des rochers qui avaient percé sa quille, et, comme ils l'avaient pensé, tout l'équipage était parti sur les barques et avait abandonné les forçats à leur destin. Elle portait cinquante rames, mais il n'y avait que trente-six blancs de rameurs qui fussent complets. Ces rames avaient quarante pieds de longueur, et chacune d'elles était maniée par quatre forçats, attachés à leur banc par une chaîne qui leur faisait le tour du corps, et qui était retenue par un cadenas. Une planche de deux pieds de longueur était placée entre les deux bancs, pour que le contre-maître pût faire sentir les lanières de son fouet à ceux qui ne mettraient pas assez d'activité dans leur travail.

— *Viva los Inglesos!* s'écrièrent les forçats quand les deux midshipmans montèrent à bord de la galère.

— Dites-moi, Ned, dit Aisé en examinant les figures repoussantes de ces misérables, avez-vous jamais vu une pareille bande de coquins?

— Jamais, John ; et je crois que si le capitaine les avait vus comme nous les voyons, il les aurait laissés où ils sont.

— Je n'en sais rien ; mais nos ordres sont positifs... Armuriers, brisez les cadenas. Quand nous en aurons une cargaison, nous les conduirons à terre... Combien sont-ils?... Douze douzaines... douze douzaines de mécréants à lâcher dans la société!... J'ai grande envie de retourner à bord, et de faire part de mon opinion au capitaine... Cent quarante-quatre coquins qui devraient être pendus, car être noyés est trop bon pour eux.

— Nos ordres sont positifs, John.

— Oui, mais je voudrais discuter ce point avec le capitaine Wilson.

— Comptez bien que les autorités de Palerme ne seront pas longtemps sans les faire chercher, et qu'avant peu tous ces drôles seront encore à ramer.

— Mais en attendant ils commettront de nouveaux crimes...Au surplus, il faut obéir aux ordres qui nous ont été donnés; mais il est contre ma conscience de sauver des gens qui ont l'air de si infâmes coquins... Eh bien ! armuriers, brisez donc les cadenas.

Les armuriers, qui, ainsi que tous les matelots,

semblaient partager l'opinion de John, se mirent alors à l'ouvrage. A mesure que chaque forçat était délivré de ses chaînes, on le faisait passer sur le cutter de John, qui partit quand il le jugea suffisamment plein, et le débarquement s'effectua sur une pointe de terre à environ trois câbles de distance. Il fallut six voyages pour les transporter tous. Quand la dernière cargaison fut débarquée, et pendant qu'à bord des deux cutters on donnait le premier coup de rames pour aller joindre la frégate, un des galériens se retourna et cria à John d'un ton moqueur :

— *Adio, signor; a reverder la.*

John tressaillit, le regarda, et sous les vêtements sales et déguenillés d'un forçat, il reconnut don Sylvio.

— J'informerai don Rebiera de votre arrivée, signor, ajouta ce scélérat en gravissant les rochers pour rejoindre ses compagnons, qui se mirent alors à pousser des huées et à se moquer de leurs libérateurs.

— Et c'est nous qui avons brisé les fers de cet infâme assassin! s'écria John.

— Cela est fâcheux, dit Gascoigne, mais nos ordres étaient positifs.

— Sans doute, mais j'ai dans l'idée qu'il en résultera quelque malheur.

— Nous devions obéir aux ordres que nous avons reçus.

— Nous avons lâché ce coquin à moins de dix milles de la maison de don Rebiera!

— Tels étaient nos ordres.

— Agnès est à sa merci !

— Les ordres du capitaine, John.

— Je discuterai ce point avec lui en arrivant à bord.

— Il sera trop tard.

— Cela n'est que trop vrai ! s'écria John au désespoir.

De retour à bord, il rendit compte au capitaine de sa mission. Il ajouta que don Sylvio était du nombre des forçats libérés, et que les sachant à si peu de distance de la maison de don Rebiera, il avait les plus vives inquiétudes pour la sûreté de sa famille. Le capitaine Wilson se mordit les lèvres, et il sentit que son humanité l'avait porté à s'écarter de sa prudence ordinaire.

— Je crains d'avoir commis une imprudence, monsieur Aisé, dit-il ; j'aurais dû prendre ces misérables sur mon bord et les livrer aux autorités. Je regrette de ne pas y avoir songé plus tôt. Heureusement nous serons bientôt à Palerme, et l'on mettra des troupes à la poursuite de ces mécréants.

Le lendemain matin, *l'Aurore* était à l'ancre dans la rade de Palerme. On informa sur-le-champ les autorités de ce qui s'était passé ; et tout en donnant au diable la philanthropie du capitaine

Wilson, elles firent partir des troupes pour se mettre à la recherche des forçats mis en liberté. Le capitaine Wilson ayant égard aux craintes de John pour ses amis, le fit venir sur le gaillard d'arrière et lui permit d'aller à terre avec Gascoigne.

— Me permettez-vous, monsieur, de prendre Mesty avec nous?

— Volontiers; mais songez que, même avec Mesty, vous ne pouvez faire face à cent cinquante bandits. Soyez donc prudent, et rappelez-vous que je vous permets d'aller à terre pour calmer vos inquiétudes, et non pour vous jeter témérairement dans quelque danger.

— Je ne l'oublierai pas, monsieur, répondit John en portant la main à son chapeau.

Il marcha pas à pas d'un air tranquille jusqu'à l'écoutille et s'y précipita avec la rapidité d'un boulet de canon.

Une demi-heure après, les deux midshipmans, accompagnés de Mesty, étaient à terre, tous trois armés jusqu'aux dents. Ils se rendirent à l'auberge où ils avaient déjà logé, et demandèrent d'abord des nouvelles de don Philippe et de son frère.

— Ils ont obtenu un congé, répondit l'aubergiste, et ils sont maintenant chez don Rebiera.

— C'est une consolation, pensa John... A présent, il nous faut des chevaux à l'instant même... Savez-vous monter à cheval, Mesty?

— Si moi monter à cheval, massa Aisé? Quand vous avoir monté les chevaux du Kentucki, vous pouvoir monter sur tous les chevaux du monde.

En moins d'une demi-heure, quatre chevaux et un guide furent prêts à partir, et ils prirent le chemin de la maison de campagne de don Rebiera.

Ils n'avaient encore fait qu'environ six milles quand ils rencontrèrent un des détachements qu'on avait envoyés à la poursuite des forçats. John connaissait l'officier qui le commandait; il s'arrêta pour lui parler, lui apprit que don Sylvio était en liberté, et les craintes que cette circonstance lui inspirait pour don Rebiera; enfin, il le pria de diriger son attention de ce côté.

— *Corpo di Bacco!* s'écria l'officier, vous avez raison, signor; mais don Philippe et son frère sont chez leur père, je crois, et j'y serai demain à dix heures du matin, car il faut d'abord que j'exécute mes ordres, et je serai en marche toute la nuit prochaine.

— Ils sont sans armes, lui dit Aisé.

— Oh! ils sauront s'en procurer. Ils entreront en corps dans quelque petite ville, la mettront au pillage, et chercheront à se mettre en sûreté sur les montagnes. Votre capitaine nous a donné une jolie besogne!

Ils se séparèrent, et John mit son cheval au



galop pour rejoindre ses compagnons. Il était cinq heures du soir quand ils arrivèrent chez don Rebiera. John se jeta à bas de son cheval épuisé, et entra dans la maison accompagné de Gascoigne. Tous les membres de la famille étaient réunis dans le salon, ne se doutant nullement du danger qui les menaçait, et ils furent aussi charmés que surpris de l'arrivée de leurs anciens amis. Après les premiers compliments, John leur expliqua la cause de leur apparition inattendue.

— Don Sylvio mis en liberté hier soir sur la côte avec cent cinquante forçats ! s'écria don Rebiera; vous avez raison, nous sommes en danger, et toute ma surprise, c'est qu'ils ne nous aient pas attaqués la nuit dernière. Mais j'attends Pedro; il est allé conduire quelques pièces de vin à la ville, et il nous rapportera des nouvelles.

— Sainte Vierge ! s'écria Agnès.

— Dans tous les cas, dit don Philippe, il faut faire nos préparatifs de défense pour leur résister jusqu'à ce que les troupes arrivent.

— Combien de monde avez-vous ici ? demanda Gascoigne.

— Cinq domestiques, tous braves, à ce que je crois; mon père, mon frère et moi.

— Et nous sommes trois... quatre avec notre guide, mais je ne le connais pas.

— Douze en tout... Ce n'est pas de trop. Mais

une fois nos préparatifs faits , je crois que nous pourrons tenir jusqu'à demain matin.

— Ne conviendrait-il pas d'éloigner ces dames ? demanda John.

— Qui les escortera ? dit don Philippe. Nous ne ferions qu'affaiblir nos forces. D'ailleurs, elles pourraient tomber entre les mains de ces mécréants.

— Et si nous quittions la maison tous ensemble ? dit don Rebiera, ils ne peuvent que la piller.

— Mais nous pourrions les rencontrer, répondit don Philippe, et notre force ne suffirait pas pour nous défendre en pleine campagne contre cent cinquante bandits. En nous tenant enfermés dans cette maison, nous aurons un avantage sur eux.

— *E vero,* dit don Rebiera , d'un air pensif. Préparons-nous donc à tout, car comptez bien que don Sylvio ne perdra pas cette occasion de se venger. Nous le verrons ici cette nuit, et je suis étonné qu'il n'y soit pas déjà. Au surplus, Pedro arrivera dans la soirée.

CHAPITRE XI.

Don Rebiera et ses deux fils sortirent de l'appartement pour aller faire leurs préparatifs de défense. Gascoigne entra en conversation avec la senora, et notre héros prit cette occasion pour s'approcher d'Agnès. Jusqu'alors il avait été entièrement occupé de l'entretien qui venait d'avoir lieu, et cependant il avait toujours eu les yeux fixés sur elle, et il avait été surpris en voyant combien les huit à neuf mois qu'il avait passés loin d'elle l'avaient encore embellie. Il lui demanda à demi voix si elle avait été courroucée de ce qu'il lui avait dit dans la lettre qu'il lui avait écrite.

— Non, répondit-elle en baissant les yeux.

— Je vous répéterai donc à présent ce que je

vous y disais... Vous n'avez pas cessé un seul instant d'être présente à mon souvenir.

— Oui, mais...

— Mais quoi ?

— Le père Thomaso.

— Eh bien?

— Jamais il ne consentira...

— A quoi?

— Il dit que vous êtes un hérétique.

— Dites-lui de se mêler de ses affaires.

— Il a beaucoup d'influence sur mon père et ma mère.

— Vos frères sont pour nous.

— Je le sais; mais il y aura de grandes difficultés... Il faut que vous lui parliez... Il vous convertira.

— Nous discuterons ce point, Agnès. C'est moi qui le convertirai, s'il a un peu de sens commun; car s'il n'en a point, toute discussion est inutile... Où est-il?

— Il sera bientôt ici.

— Dites-moi, Agnès, si vous étiez maîtresse de vos volontés, consentiriez-vous à m'épouser?

— Je ne sais que vous dire... Nous ne sommes pas de la même religion.... et cependant je n'ai jamais vu personne qui me plût autant que vous.

— Est-ce tout ?

— Une jeune fille doit-elle en dire davantage? dit Agnès en le regardant d'un air de reproche.

Don Rebiera rentra en ce moment avec ses deux fils. Ils apportaient toutes les armes qui se trouvaient dans la maison.

— Voici de quoi armer tout votre monde, dit don Philippe.

— Et quant à nous, nous sommes bien armés, répliqua John... A présent, quel est votre plan de défense?

— C'est ce dont nous allons nous occuper, répondit don Rebiera. Il paraît que...

Il fut interrompu par l'arrivée soudaine de Pedro, qui entra dans l'appartement couvert de sueur et tout essoufflé, tenant à la main son bonnet rouge.

— Sitôt de retour, Pedro? dit don Rebiera.

— Oh, signor! ils ont pris la charrette, le vin, les bœufs, et ont tout emmené dans les montagnes.

— De qui parlez-vous?

— Des maudits galériens que le diable a mis en liberté. De par tous les saints, ils ont déjà fait de belles choses! Ils ont enfoncé les portes des maisons dans deux ou trois villages, y ont tout pillé, et ont assassiné ceux qui voulaient résister. Armes, provisions, vins, bestiaux, ils ont tout emporté sur les montagnes. Comme j'étais à un mille de la ville, ils m'ont rencontré avec ma charrette, et, faisant changer de chemin à mes bœufs, ils l'ont emmenée avec le reste. Mais, par

la Sainte Vierge, signor, je les ai entendus prononcer votre nom.

— Je n'en doute pas, et tout ce que je désire, c'est qu'ils boivent ce soir tout mon vin avant de nous rendre visite; car ils viendront ici, Pedro, et il faut que nous nous défendions... Appelez tous les domestiques, afin que je leur parle.

— Nous ne reverrons plus nos bœufs, signor.

— Non! et si nous ne faisons pas une bonne défense, nous ne nous reverrons plus les uns les autres... je sais qu'ils doivent nous attaquer cette nuit.

— Bon saint François! on dit qu'ils sont plus d'un mille.

— Pas tout à fait tant, à ma connaissance, dit John.

— On m'a dit que plusieurs ont été tués en attaquant un gros village, avant de s'en rendre maîtres.

— Tant mieux! Allez boire un verre de vin, Pedro, et rassemblez tous les domestiques.

On barricada les portes de la maison aussi bien que les circonstances le permettaient. On accumula des commodes et des armoires sur le palier de l'escalier du premier étage, et l'on fortifia le second de la même manière, afin de pouvoir s'y retirer par un petit escalier dérobé si ces scélérats s'emparaient du reste de la maison.

Il était huit heures du soir, quand tout fut

prêt, et les domestiques, dirigés par Mesty, qui se montra, en cette occasion, ingénieur habile, étaient encore occupés des arrangements de défense intérieure, quand on entendit un bruit qui annonçait l'arrivée d'une grande foule. On regarda par une croisée, et l'on vit que la maison était entourée par les forçats qui paraissaient être au nombre d'une centaine. Ils étaient tous bizarrement vêtus, ayant substitué à leur costume de galériens, tels habits qu'ils avaient trouvés dans les maisons qu'ils avaient pillées. Quelques-uns portaient des armes à feu, mais la plupart n'avaient que des sabres ou des poignards. Ils avaient avec eux des charrettes de toute espèce, attelées de bœufs et de chevaux, et chargées de provisions et de vin, de voiles volées dans les barques pour se faire des tentes sur les montagnes, de matelas, de foin et de paille. Ils semblaient avoir choisi avec jugement tout ce qui pouvait leur être nécessaire. Derrière les charrettes étaient attachés des bestiaux, destinés à les accompagner dans leur retraite. Ils paraissaient reconnaître un chef, qui donnait des ordres de tous côtés, et dans ce chef on reconnut don Sylvio.

— Massa Aisé, dit Mesty qui avait entendu John et don Rebiera parler de ce scélérat, vous me montrer cet homme... moi avoir besoin de le voir.

— Regardez, Mesty ; c'est cet homme en ja-

quette à boutons d'argent, en pantalon blanc, tenant un mousquet à la main, et marchant en face des autres.

— Moi le voir, massa, moi le voir ; mais vous permettre moi le regarder encore un moment... Bien ! être assez à présent.

Les forçats semblaient avoir le projet d'entourer la maison de manière à ce que personne ne pût s'en échapper, et don Sylvio les rangeait en bon ordre pour réussir dans ce dessein.

— Ned, dit John, faisons-lui voir que nous sommes ici. Il nous a dit qu'il apprendrait notre arrivée à don Rebiera ; prouvons-lui qu'il vient trop tard.

— Ce n'est pas un mauvais plan, dit Gascoigne ; s'il se trouve parmi eux quelque étincelle de reconnaissance, il est possible qu'il leur répugne d'attaquer ceux qui les ont sauvés.

— Ce n'est pas cela, Gascoigne, mais ils sauront qu'il se trouve dans la maison plus de monde qu'ils ne s'y attendaient.

Il ouvrit sur-le-champ la fenêtre, et s'écria à haute voix :

— Don Sylvio.., galérien!

Don Sylvio se retourna, et vit John, Gascoigne et Mesty debout à une fenêtre du premier étage.

— Nous vous avons évité la peine de nous annoncer, dit Gascoigne ; vous nous voyez prêts à vous recevoir.

— Et dans trois heures les troupes seront ici, ajouta John; ainsi il faut vous presser.

— *A revedez-la,* cria Gascoigne en tirant un coup de pistolet sur don Sylvio, quoiqu'il fût hors de portée.

La fenêtre fut fermée sur-le-champ. L'apparition des deux midshipmans, et l'annonce qu'ils avaient faite de la prochaine arrivée des troupes, produisirent quelque effet. Les forçats tremblèrent d'effroi, et don Sylvio écuma de rage. Il représenta aux galériens la nécessité d'attaquer sur-le-champ, et l'impossibilité que les troupes arrivassent sitôt! et fit briller à leurs yeux l'argent qu'ils trouveraient chez don Rebiera, et le pillage qu'ils y feraient. Leur courage se ranima; et ils avancèrent vers la porte, qu'ils s'efforcèrent inutilement d'enfoncer. Pendant ce temps plusieurs des forçats furent tués par les coups de fusils et de pistolets qu'on tirait de l'intérieur de la maison. Après une demi-heure de tentatives infructueuses, ils se retirèrent; mais ils revinrent bientôt avec une grosse poutre qu'il fallait soixante hommes pour porter, et la poussant avec force contre la porte, les gonds furent brisés, et l'entrée de la maison leur fut ouverte. Mais le rez-de-chaussée avait été évacué à temps, et les assiégés s'étaient retirés au premier étage. Les forçats y montèrent, mais la barrière de gros meubles pesants placés sur le palier les arrêta. Des meur-

trières avaient été pratiquées à la hâte dans la muraille, et l'on pouvait faire feu de l'intérieur sur les assaillants, tandis que ceux-ci n'auraient pu y répondre, quand même ils auraient trouvé moyen d'arriver jusqu'à la muraille; car quoique quelques-uns eussent des mousquets, ils n'avaient heureusement ni poudre ni balles. Les forçats furent donc plusieurs fois repoussés avec perte, pendant une attaque qui dura plusieurs heures. Cependant, encouragés par don Sylvio, et stimulés par le vin qu'ils buvaient à chaque instant, ils réussirent enfin à briser une partie de la barricade.

— Il faudra faire retraite, dit don Rebiera, ils auront bientôt brisé ce qui s'oppose encore à leur passage ; qu'en pensez-vous, signor Aisé?

— Qu'il faut tenir ici le plus longtemps possible... Où en sommes-nous pour les munitions?

— Nous n'en manquons pas, il nous en reste bien encore pour six heures.

— Qu'en dites-vous, Mesty?

— Moi dire tenir ici, massa Aisé. Eux n'avoir pas de poudre, et nous pouvoir tirer sur eux à bout portant.

Ce poste fut donc encore défendu pendant deux heures ; mais enfin il devint évident qu'il n'était plus tenable, car les gros meubles accumulés sur le palier avaient été mis en pièces à l'aide de gros bâtons que les forçats s'étaient procurés, et dont

ils commençaient déjà à se servir comme de béliers pour enfoncer la porte. Les assiégés montèrent donc au second étage, où les dames avaient été placées dès le commencement de l'attaque.

Les forçats les y poursuivirent ; mais l'escalier était plus étroit, ce qui rendait l'attaque de la barricade plus difficile. Ils furent longtemps sans gagner un pouce de terrain, et ils avaient de temps en temps un homme tué ou blessé. Plusieurs d'entre eux montèrent sur la pyramide de meubles empilés, mais ils étaient tués dès qu'ils paraissaient devant une des meurtrières, quoique l'obscurité de la nuit empêchât souvent de les distinguer parfaitement. La barricade résista pendant quatre heures à tous leurs efforts, et le jour commença alors à paraître. Les assiégés étaient épuisés de fatigue ; mais ils savaient qu'il y allait de leur vie et de celle d'êtres qui leur étaient plus chers qu'eux-mêmes, et leur ardeur ne se refroidit pas un instant. Cependant les forçats, ayant don Sylvio à leur tête, gagnaient peu à peu du terrain. Les meubles les plus solides cédaient successivement aux coups de coutelas et de bâtons, et enfin il ne resta plus qu'une commode massive pour défendre la porte.

— Il faut maintenant vendre chèrement notre vie, dit Gascoigne ; que pouvons-nous faire de plus ?

— Ce que nous pouvons faire ? répondit John ; monter sur le toit et nous y défendre.

— C'est bien pensé, John ; mais auparavant, Mesty, visitez toutes les pièces de cet étage, et voyez s'il s'y trouve quelque endroit où nous puissions nous retirer en cas de besoin.

Mesty partit, et il revint bientôt annoncer que dans la chambre la plus éloignée, il se trouvait une trappe donnant entrée dans un grand grenier qui s'étendait sur toute la maison ; qu'après y être monté, on pouvait retirer l'échelle.

— En ce cas, nous pouvons nous moquer d'eux, s'écria John. Mesty, restez ici, tandis que Gascoigne et moi nous aiderons les dames à monter dans le grenier.

Et avant de partir, il expliqua brièvement à don Rebiera ce qu'ils allaient faire.

Il y avait au-dessus de la porte une petite lucarne ovale fermée par un seul carreau de vitre. Il eût été impossible qu'un homme y passât, mais les forçats en profitèrent pour commencer une attaque d'un nouveau genre. Ils allèrent chercher de grosses pierres, et en firent pleuvoir une grêle par cette ouverture sur les assiégés. A l'instant où Aisé et Gascoigne revinrent, un des fils de don Rebiera, don Martin, et deux de ses domestiques en avaient été atteints, le premier à l'épaule, et les deux autres à la tête.

— Il faut battre en retraite, dit Gascoigne ; dans

l'endroit où nous allons, nous pourrons aisément nous mettre à l'abri des pierres. Qu'en pensez-vous, don Philippe?

— Je pense comme vous. Il faut d'abord y porter les blessés, et nous y monterons ensuite.

Don Martin, qui n'avait qu'une contusion à l'épaule, put monter à l'échelle sans aide, mais il fallut porter les domestiques, qui étaient étendus par terre, sans connaissance. Les autres les suivirent sur-le-champ; et à peine étaient-ils en sûreté, qu'ils entendirent les cris de joie des forçats, qui avaient enfin brisé la commode, enfoncé la porte, et qui se croyaient sûrs de leur proie.

Ils furent trompés dans leur attente, car ils ne trouvèrent personne dans la première chambre ni dans les autres; mais en entrant dans la dernière, la trappe, encore ouverte, leur apprit où ceux qu'ils poursuivaient avec tant d'acharnement avaient trouvé une retraite. Il serait impossible de peindre la rage dont fut transporté don Sylvio quand il vit que ses ennemis lui avaient échappé encore une fois; mais sa fureur lui inspira le projet de les faire périr par le feu ou la fumée, car le plafond était trop haut pour qu'il fût possible d'aller les attaquer dans leur dernier fort. En ordonnant à ses hommes de remplir cette chambre de paille et d'y mettre ensuite le feu, il s'arrêta un moment sous la trappe, et Mesty, qui

avait emporté avec lui deux ou trois grosses pierres, lui en lança une sur la tête. Don Sylvio tomba à l'instant, on l'emporta, mais on n'en exécuta pas moins ses ordres. La chambre où était la trappe fut remplie de paille, les forçats y mirent le feu, et ils se dispersèrent dans le reste de la maison pour la piller.

Mesty, après avoir lancé sa pierre, avait fermé la trappe, mais la fumée pénétra à travers tous les joints et toutes les fentes ; bientôt les planches et les solives s'enflammèrent et la situation de tous ceux qui se trouvaient dans le grenier devint terrible. Ils s'enfuirent à l'autre extrémité du grenier, mais la fumée les y poursuivit ; elle devint si épaisse qu'ils ne pouvaient plus voir et qu'ils pouvaient à peine respirer. Une petite croisée donnant sur le haut du toit fut brisée, mais elle donnait un passage à la fumée sans permettre l'entrée de l'air extérieur. Dona Rebiera tomba épuisée dans les bras de son mari, Agnès dans ceux de John ; et notre héros, couvert d'un voile de fumée , prit sur ses lèvres un premier baiser, que la pauvre fille , qui croyait qu'ils allaient tous périr, n'eut pas la force de lui refuser.

Le toit du grenier était couvert en ardoises massives dont chacune pesait plus de cent livres. Tout à coup Mesty s'écria : Massa Aisé! massa Gascoigne ! vous venir à moi, vous venir à mon aide; si

nous avoir une ardoise, nous en avoir ensuite plus d'une autre.

Les deux amis coururent à lui et ils le trouvèrent cherchant à soulever avec le dos et les épaules une des ardoises de la partie la plus basse du toit; ils en firent autant, l'ardoise céda à leurs efforts réunis, et on l'entendit glisser sur le reste du toit et tomber avec un grand bruit. On y conduisit les deux dames, qui purent alors respirer librement, et il fut ensuite beaucoup moins difficile de faire tomber d'autres ardoises. Au bout de quelques minutes, ils purent tous passer la tête par l'ouverture qu'ils venaient de pratiquer. Ils n'en étaient pas moins dans le plus grand danger, car l'autre extrémité du grenier, celle où se trouvait la trappe, était en feu, et il n'y avait aucune autre issue pour en sortir.

Pendant qu'ils se demandaient les uns aux autres ce qu'ils pouvaient faire, une brise s'éleva, éloigna d'eux la fumée qui les entourait, et ils virent le détachement de troupes qu'ils attendaient, et qui n'était plus qu'à cinquante pas de la maison. Ils poussèrent de grands cris qui attirèrent l'attention des soldats. Ils aperçurent Aisé et ses compagnons, et une partie d'entre eux entourant la maison à l'instant, les autres y entrèrent. Les forçats, qui ne songeaient qu'au pillage, dispersés dans toutes les parties de la maison qui n'étaient pas encore en feu, furent faits prisonniers,

et ceux qui voulurent résister furent tués. En moins de cinq minutes les soldats étaient complétement maîtres de la maison. La grande difficulté était de porter du secours à ceux qui avaient le corps dans le grenier et la tête sur le toit. Il n'y avait pas d'échelles qui pussent atteindre si haut, et l'on ne trouvait aucun moyen d'arriver jusqu'à eux.

— Je ne vois aucune ressource, dit don Philippe d'un ton de découragement; mon cher Aisé, et vous aussi, Gascoigne, faut-il que les querelles de notre famille vous fassent partager notre horrible destin!

— Massa Aisé, s'écria Mesty, qui s'était éloigné de quelques pas, vous être bien sûr que ces coquins de galériens être pas ici dessous?

— Très-sûr, répondit John; j'en vois dans le jardin une trentaine qui sont garrottés et gardés par des soldats, et l'on n'entend plus de bruit dans la maison.

— En ce cas, massa, être temps de nous en aller.

— C'est ce que je pense, Mesty, mais comment?

— Vous venir m'aider, vous venir tous; moi avoir trouvé une planche mal jointe que nous pouvoir détacher du plancher.

Tous coururent à lui, et réunissant leurs efforts, la planche fut arrachée.

— A présent, dit Mesty, vous tous frapper



des pieds, frapper comme le diable et enfoncer le plâtre.

Mesty donna l'exemple, tous les autres l'imitèrent; le plâtre et les lattes cédèrent, et en quelques minutes, on pratiqua une ouverture suffisante pour y passer. Le feu ne s'était pas encore communiqué à la chambre qui était en dessous, et Mesty, allant chercher l'échelle qu'il avait eu soin de mettre à l'abri des flammes qui brûlaient l'autre extémité du grenier, ils y descendirent tous l'un après l'autre. Quelques instants après, le commandant du détachement fut tout surpris de voir sortir par la porte du vestibule donnant sur le jardin ceux qu'il désespérait de pouvoir secourir. Les deux domestiques, qui n'avaient été qu'étourdis, étaient alors en état de marcher.

Les soldats poussèrent de grands cris de joie en les voyant arriver. L'officier commandant, qui était ami intime de don Philippe, le serra dans ses bras. Mesty alla examiner avec soin tous les forçats qui avaient été arrêtés, et qui étaient au nombre de quarante-sept, mais il n'y trouva pas don Sylvio. Il pouvait être parmi les morts, car ils avaient été laissés dans la maison, qui était alors presque entièrement la proie des flammes, et il était impossible de les compter, ni de les reconnaître. Les charrettes contenant le butin fait par les forçats étaient à l'endroit où ils les avaient laissées. Les soldats firent tous leurs efforts pour

éteindre l'incendie, mais sans pouvoir y réussir. Il ne resta que les quatre gros murs de la maison. Le mobilier avait été en grande partie brisé par les forçats, et tout ce qui en restait fut brûlé.

Ayant laissé des ordres à Pedro pour qu'on restituât les charrettes, les bestiaux et tous les objets volés à ceux qui en étaient propriétaires, don Rebiera, sa famille et nos amis montèrent à cheval, et prirent le chemin de Palerme, avec le détachement de troupes, qui emmenait les prisonniers bien garrottés. Ils s'arrêtèrent à mi-chemin, et y passèrent la nuit. Le lendemain à midi, don Rebiera rentra dans son palazzo, et les deux midshipmans ayant pris congé de lui et de toute sa famille, retournèrent à bord avec Mesty.

Le capitaine Wilson était sur sa frégate. John lui rendit compte de tout ce qui venait de se passer, et descendit dans la cabine des midshipmans, n'étant pas fâché d'avoir déjà une nouvelle histoire à raconter au gouverneur quand il serait de retour à Malte.

CHAPITRE XII.

L'Aurore resta trois semaines à Palerme. Pendant ce temps on fit les recherches les plus actives pour trouver ceux des forçats qui s'étaient échappés. On en arrêta quelques-uns, mais le bruit courait que don Sylvio vivait encore, et qu'il s'était retiré sur des montagnes inaccessibles, avec une bande encore assez nombreuse de ses misérables. Notre héros était constamment à terre, toujours chez don Rebiera, et, d'après ce qui venait d'arriver, on le regardait comme devant bientôt devenir membre de la famille. Don Rebiera ne semblait pas regarder la différence de religion comme un obstacle sérieux ; mais le père Thomaso commençait alors à répéter chaque jour que le mariage d'Agnès avec un hérétique

entraînerait la damnation éternelle de tous ceux qui y auraient consenti. L'effet de ses menaces fut bientôt évident. Dona Rebiera ne parlait plus à John qu'avec contrainte et gravité; Agnès avait sans cesse les yeux baignés de larmes, tandis que ses deux frères donnaient au diable le père Thomaso vingt fois par jour.

— Les choses prennent une tournure qui ne me plaît pas, dit un jour John à Gascoigne; il faut que je me débarrasse de ce père Thomaso.

— Cela vous sera difficile, John; d'ailleurs, si vous en étiez débarrassé, sa place serait bientôt remplie par un autre.

— Il a jeté l'épouvante dans l'esprit de la mère d'Agnès, et la pauvre femme souffre déjà les peines du purgatoire... J'en parlerai à Mesty.

— En quoi peut-il vous aider?

— Je n'en sais rien; mais comme vous ne le pouvez pas vous-même, je le consulterai faute de mieux.

John alla trouver Mesty, et lui exposa l'affaire difficile qui l'occupait.

— Moi comprendre fort bien, répondit le nègre en souriant, et en montrant ses dents limées; vous vouloir avoir le crâne du père.

— Ce n'est pas cela, Mesty. Tout ce que je désire, c'est de l'éloigner de dona Rebiera.

— Comment cela être possible, massa Aisé, quand *l'Aurore* mettre à la voile après-demain?

Si moi avoir le temps, moi trouver le moyen de tout arranger... Vous falloir attendre un peu.

— Que diable, Mesty! il n'y a pas moyen d'attendre.

— Pardon, massa Aisé. Vous demander la permission d'aller à terre, et puis vous pas retourner à bord.

— Mais ce serait déserter.

— Eh bien! moi trouver un autre moyen. Vous, casser votre jambe.

— Me casser la jambe, que voulez-vous dire?

— Oui, massa, casser votre jambe. Alors le capitaine vous laisser à terre, et m'y laisser aussi pour prendre soin de vous.

— Mais je n'ai nulle envie de me casser une jambe, Mesty.

— Moi vouloir dire seulement en faire semblant, massa Aisé... Vous parler à massa don Philippe; moi sûr que lui tout arranger... Si un homme casser sa jambe en sept endroits, pas possible lui être porté à bord.

— En sept endroits, Mesty! Il me semble que c'est un peu trop. Au surplus, je réfléchirai à ce projet.

John fit part à Gascoigne de la proposition de Mesty. Son ami l'approuva, et lui dit qu'il croyait que ce plan pouvait s'exécuter.

— Supposez que nous soyons tombés d'un caricola, lui dit-il, et que nous nous soyons

cassé, vous une jambe, et moi un bras; on nous laisse nécessairement à terre, et l'on nous donne Mesty pour prendre soin de nous.

— Excellent, sur ma foi!... Ce n'est pas que je voudrais me casser une jambe; mais quoi qu'il en soit, nous ferons verser un caricola.

— Mais obtiendrons-nous la permission d'aller à terre la veille du jour où l'on doit mettre à la voile?

— Il y a deux jours que nous n'y avons été, d'ailleurs tous mes effets sont encore à terre, et ce sera un prétexte.

Le lendemain, après le déjeuner, les deux midshipmans demandèrent la permission d'aller à terre, et le premier lieutenant la leur accorda à condition qu'ils reviendraient à bord avant la nuit. En arrivant à Palerme, ils firent confidence de leur plan à don Philippe, qui leur promit son assistance, car il avait le plus grand désir que notre héros épousât sa sœur, et il craignait l'effet de l'absence et l'influence du père Thomaso sur sa mère. Il alla trouver le chirurgien de son régiment, et celui-ci lui promit de favoriser ce projet.

Nos deux amis louèrent un caricola, parcourant au grand trot les rues de la ville, et quand ils furent en face des casernes du régiment de don Philippe, John, qui tenait les rênes, fit heurter une roue contre un banc avec tant de violence, que le

caricola versa, et son ami et lui furent jetés à quelques pas. Des midshipmans ne sont jamais blessés par de pareils accidents; mais heureusement pour le succès de leur entreprise, ils eurent quelques égratignures au visage. Don Philippe était à la porte, comme par hasard ; il accourut, fit porter les deux espiègles dans une chambre des casernes, et envoya chercher le chirurgien du régiment, qui entoura de bandages et d'éclisses avec le plus grand soin la jambe de John et le bras de Gascoigne. Ils furent mis au lit, le visage un peu enflé par suite de quelques légères contusions, et encore couvert du peu de sang qui avait coulé de leurs égratignures. Le capitaine Wilson était à terre, et don Philippe lui envoya, comme de la part du commandant des casernes, à l'hôtel où il logeait, un officier d'ordonnance pour l'informer que deux officiers de son vaisseau avaient versé dans un caricola, et étaient couchés aux casernes, dangereusement blessés.

— Ce ne peut être qu'Aisé et Gascoigne, s'écria le capitaine, il n'y a pas d'autres officiers à terre.

L'aide du contre-maître était avec lui en ce moment, et il le chargea de prendre une barque, d'aller à bord, et de mener sur-le-champ à la caserne M. Daly, chirurgien de *l'Aurore*.

Le capitaine Wilson prit ensuite son chapeau, et courut à la caserne pour s'assurer par lui-même de la situation des blessés. Don Philippe ne se

montra pas, et ce fut un autre officier qui le conduisit dans une chambre, où il trouva nos deux midshipmans, chacun dans un lit, et le chirurgien du régiment qui était encore près d'eux. Celui-ci salua le capitaine d'un âir très-grave, parla longuement de fractures, de contusions et de vingt autres choses ; il espérait que M. Aisé guérirait, mais il n'osait l'assurer. Le capitaine regarda les visages enflés, déchirés et couverts de sang des deux jeunes gens, et il attendit avec la plus grande impatience le chirurgien de sa frégate. Il arriva enfin tout essoufflé, et son confrère lui rendit compte de l'état des blessés.

— La jambe de monsieur Aisé... fracturée en deux endroits... Repos complet indispensable. — Le bras de monsieur Gascoigne... fracture compliquée... contusion au cerveau, probable, mais non certaine. Si M. Daly eût examiné les deux blessés, il aurait vu du premier coup d'œil que rien de tout cela n'était vrai. Mais comment douter de la vérité de ce que lui disait le chirurgien en chef d'un régiment ? Comment songer à exposer les deux blessés à de nouvelles tortures en levant l'appareil de leurs blessures? D'ailleurs la politesse s'y opposait aussi bien que l'humanité, car c'eût été dire à son confrère qu'il doutait de sa véracité ou de ses talents. Il regarda notre héros et son compagnon, qui avaient les yeux fermés, et qui semblaient respirer péniblement, la bouche

entr'ouverte. Il prit à son tour un air grave, et regarda le capitaine Wilson.

— Peuvent-ils être transportés, monsieur Daly? demanda celui-ci. Je ne puis attendre, il faut que je mette demain à la voile.

M. Daly, suivant l'usage, en conféra avec son confrère, qui dit qu'il y aurait le plus grand danger de les transporter, quand la fièvre pouvait arriver à chaque instant. Elle se déclarerait probablement le lendemain, et elle pouvait durer dix jours; il valait mieux les laisser à la caserne, où ils recevraient tous les soins possibles, et une fois guéris, ils pourraient rejoindre leur frégate à Malte. M. Daly convint que c'était le parti le plus prudent, et le capitaine Wilson consentit à cette proposition.

L'affaire étant ainsi arrangée, le capitaine s'approcha de Gascoigne et lui parla; mais Gascoigne, sachant qu'il avait une contusion au cerveau, ne lui répondit pas, et n'eut pas l'air de s'apercevoir que son capitaine fût près de lui. M. Wilson s'avança alors vers notre héros, qui, reconnaissant sa voix entr'ouvrit les yeux et parut le reconnaître.

— Souffrez-vous beaucoup, Aisé? lui demanda le capitaine avec bonté.

John referma les yeux, et murmura d'une voix faible le nom de Mesty.

— Ne demande-t-il pas quelqu'un, monsieur? dit le chirurgien du régiment.

— Oui, répondit le capitaine. C'est un brave homme qui en aura grand soin, et il faut le lui donner... M. Daly, dès que vous serez de retour à bord, priez le premier lieutenant d'envoyer à terre sur-le-champ Mesty avec son sac et son hamac, et qu'il apporte en même temps la caisse de M. Aisé et celle de M. Gascoigne... Je donnerais mille livres sterling pour que cet accident ne fût pas arrivé..... Pauvres jeunes fous! ils semblent attachés à la même laisse : si l'un se met dans l'embarras, l'autre est sûr d'en avoir sa part... Monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers le chirurgien du régiment, je vous remercie de toutes vos bontés, et vous prie de continuer à donner vos soins à mes malheureux officiers comme vous me l'avez promis. Quant à moi, il faut que je lève l'ancre demain au point du jour. Je vous serai obligé d'informer de cet événement leurs amis les Rebiera; je suis sûr qu'ils veilleront à ce que rien ne leur manque.

A ces mots, le capitaine le salua, et sortit avec M. Daly.

Dès que la porte fut fermée, les deux midshipmans tournèrent la tête et se regardèrent en riant; mais ils n'osèrent encore parler, de peur qu'ils ne revinssent. Quand on leur eut annoncé qu'ils étaient sortis des casernes, notre héros commença.

— Savez-vous, Ned, que ma conscience me

fait des reproches? Quand j'ai vu ce bon capitaine Wilson tellement affligé de notre accident, j'ai été tenté de sauter à bas de mon lit et de lui mettre l'esprit en repos en lui avouant notre supercherie. Je n'ai été retenu que par la crainte de compromettre ceux qui nous ont si bien aidés.

— Je vous en livre autant, John ; mais ce qui est fait est fait.

— Je doute qu'un chirurgien anglais se fût prêté à favoriser une telle imposture.

— J'en doute aussi ; mais, après tout, c'est une imposture qui ne nuit à personne.

— Oh ! je n'ai pas dessein de moraliser, Ned ; mais le fait est que je me repens de ce que nous avons fait, et si c'était à recommencer, je ne le ferais pas.

— Pas même pour obtenir..... mais ce nom ne doit pas se prononcer dans une caserne.

— Je n'en sais rien ; n'en parlons plus.

— A la bonne heure ; mais il faut garder le lit jusqu'à ce que *l'Aurore* ait mis à la voile.

— Et encore plus longtemps. Il ne faut pas que l'affaire s'évente, même à Palerme. Notre guérison doit être lente. Il faut que don Rebiera et sa femme soient trompés comme les autres..... J'ai un projet en tête, mais il est encore dans les nuages, et j'ai besoin de Mesty pour les dissiper.

Don Philippe arriva en ce moment. Il avait vu le capitaine Wilson, qui l'avait prié d'aller voir

les deux blessés, en lui disant qu'il mettrait à la voile le lendemain matin. Ils tinrent conseil, et il fut décidé que nul autre que don Martin ne saurait la vérité, et que tout Palerme serait trompé comme le capitaine ; car, sans cela, le père Thomaso serait sur le qui-vive, et il fulminerait plus que jamais. Nos midshipmans firent un excellent dîner, et restèrent à causer, chacun dans leur lit, jusqu'au moment où ils eurent envie de dormir. Longtemps auparavant Mesty était arrivé avec tous les bagages. Ses yeux dirent tout ce qui était nécessaire sans qu'il eût besoin de prononcer un mot. Enfin il détacha les cordes de son hamac, en tira son matelas et ses couvertures, se coucha dans un coin, et tous trois furent bientôt endormis.

Le lendemain, au lever du soleil, le capitaine Wilson revint pour savoir, avant de partir, comment se trouvaient ses deux midshipmans. Tous les volets étaient fermés par ordre du chirurgien, dit Mesty, et il ne put voir distinctement leur visage. Gascoigne eut l'air de dormir ; John lui dit quelques mots pour le remercier de la bonté qu'il avait eue de leur envoyer Mesty ; et le capitaine lui ayant recommandé de rejoindre la frégate à Malte dès que son ami et lui seraient guéris, leur souhaita une prompte guérison et se retira.

Une demi-heure après, Mesty, qui avait entr'ouvert un des volets d'une fenêtre donnant sur

le port, les ouvrit tout à coup avec un grand éclat de rire.

L'Aurore avait levé l'ancre et elle sortait déjà de la rade, toutes ses voiles déployées. John et Gascoigne se levèrent, jetèrent leurs éclisses, et se mirent à danser en chemise dans la chambre. Quand leur accès de gaieté fut passé, Mesty dit d'un ton grave :

— Pourquoi donc vous rester sur mer, massa Aisé?

— C'est une question que je me suis faite bien souvent depuis quelque temps, Mesty. Je suppose que c'est parce que je suis fou.

— Et moi, dit Gascoigne, c'est parce que je ne puis faire mieux. Mais n'importe, nous sommes à terre, et j'espère que nous allons y faire une fameuse croisière.

— Mais il faut d'abord reconnaître le terrain sur lequel nous devons la faire; ainsi, Mesty, tenons un *palaver**, comme on le dit dans votre pays.

Les deux midshipmans rentrèrent dans leurs lits, et Mesty se plaça entre eux, assis sur une caisse et ayant l'air grave comme un juge. La question était de savoir comment on se débarrasserait du père Thomaso. — Le jetterait-on du haut du mole dans la mer pour servir de pâture aux poissons?... Mesty lui enlèverait-il le crâne pour le suspendre

* Un conseil.

à sa ceinture comme un trophée glorieux?...... S'emparerait-on de lui pour l'envoyer bien loin?... L'empoisonnerait-on?... ou enfin, recourant à des moyens plus simples, chercherait-on à le gagner par la persuasion ou à l'acheter par un beau présent.

Comme notre héros et Gascoigne n'étaient pas Italiens, et qu'ils croyaient que le père Thomaso était inaccessible à la persuasion, ils pensèrent que l'acheter à prix d'argent serait une manière plus anglaise d'arriver à leur but. Ils composèrent donc une lettre que Mesty fut chargé de lui porter, et dans laquelle John lui offrait une somme de mille dollars s'il voulait cesser de mettre obstacle à son mariage avec Agnès en effrayant sa mère par le bruit de son artillerie ecclésiastique.

Mesty fut choisi pour ce message, parce qu'il était important que la lettre fût remise au père Thomaso en mains propres, et que le nègre l'avait déjà vu plusieurs fois. Mais comme il n'était pas probable qu'un homme aussi malade que notre héros passait pour l'être, pût écrire une lettre, l'envoi en fut différé de quelques jours, et alors Mesty porta la lettre au moine, et lui dit qu'il était chargé d'attendre la réponse. Le père Thomaso savait l'anglais, et il parlait presque aussi bien que le nègre... ce qui n'est pas beaucoup dire. Il lui dit de le suivre dans sa cellule, lut la lettre, et lui demanda des nouvelles de la santé de son maître.

— Lui aller beaucoup mieux à présent.

— L'avez-vous servi longtemps ?

— Non, pas beaucoup longtemps.

— Lui êtes-vous attaché? vous traite-t-il bien? vous donne-t-il beaucoup d'argent?

Ces questions portèrent le malin nègre à soupçonner qu'il y avait un dessous de cartes, et il répondit nonchalamment :

— Moi pas me soucier de lui... lui pas bon maître.

Le moine fixa ses yeux perçants sur Mesty, et il vit dans sa physionomie quelque chose de sauvage qui lui fit croire que c'était un homme qui conviendrait à ses desseins.

— Votre maître m'offre mille dollars dans cette lettre... Auriez-vous envie de gagner vous-même cette somme ?

— Si moi vouloir devenir l'homme le plus riche de mon pays? Oh ! oui, oui.

— Eh bien! cette somme sera à vous, si vous voulez seulement donner à votre maître une pincée d'une poudre que je vous remettrai.

— Moi comprendre... Être une chose commune dans mon pays.

— Vous y consentez donc?... En ce cas, je vais écrire une lettre pour qu'il m'envoie l'argent.

— Mais si moi être découvert ensuite?

— Ne craignez rien. Je vous ferai partir d'ici sur-le-champ.

— Et moi avoir tous les mille dollars?

— Jusqu'au dernier.

— Eh bien! vous donner à moi la poudre.

— Un instant.

Le moine fit une réponse à la lettre de John, la cacheta, et prit dans une armoire un petit paquet contenant une poudre grisâtre qu'il lui remit avec sa missive.

— Jetez cette poudre dans son vin, dans sa soupe, dans son macaroni, n'importe dans quoi; mêlez-la avec son sucre, s'il mange une orange.

— Moi savoir comment faire, dit Mesty avec un coup d'œil d'intelligence.

— Les mille dollars seront à vous; je vous le promets sur mon honneur.

— Et quand moi devoir revenir?

— Dès que vous aurez reçu l'argent, vous me l'apporterez chez don Rebiera. Alors administrez la poudre, et venez m'en instruire sur-le-champ, car il ne faut pas que vous restiez à Palerme, et je vous conduirai en lieu de sûreté.

Mesty sortit de la cellule, et le moine le conduisit jusqu'à la porte du monastère.

— Par les os de mon père! dit Mesty quand il fut dans la rue, ce moine être un infernal coquin... Mais lui attendre un peu.

Il arriva bientôt à la caserne, et il répéta toute la conversation qui avait eu lieu entre lui et le moine.

— Il faut que ce soit du poison, dit Gascoigne ; faisons-en l'essai sur quelque animal.

— Non, massa Gascoigne, non, dit Mesty; attendre un peu, et moi en faire l'essai... A présent, massa Aisé, quoi vous vouloir faire?

— Je vous donnerai un mandat pour toucher mille dollars, Mesty. Le coquin m'écrit que, moyennant cette somme, non-seulement il ne s'opposera plus à mes désirs, mais qu'il les favorisera de tout son pouvoir. La seule question est de savoir s'il tiendra la parole qu'il a donnée à Mesty, sans quoi mes mille dollars sont autant de perdu. Il faut que nous ayons un autre *palaver* sur ce point.

John et Gascoigne discutèrent la question. Mille dollars étaient une somme considérable, mais le père de John était un philosophe. Après beaucoup de pour et de contre, il fut enfin décidé que l'argent serait remis à Mesty, mais que celui-ci, en le portant au moine, lui dirait qu'il avait administré la poudre, et réclamerait sur-le-champ l'exécution de la promesse qui lui avait été faite.

Le lendemain, John remit à Mesty un mandat pour toucher mille dollars chez son banquier, et le nègre se rendit chez le père Thomaso.

— A-t-il pris la poudre? lui demanda le moine.

— Oui, n'y avoir pas une heure... Voici le mandat pour toucher l'argent.

— Allez bien vite le recevoir, car l'effet de cette poudre est très-prompt.

—Et moi, dit Mesty d'un air alarmé, quoi devenir?

— Dès que vous m'aurez apporté l'argent, vous retournerez à la caserne, et aussitôt que votre maître sera mort, vous viendrez me retrouver ici. Tout sera prêt, et quand il sera nuit, je vous conduirai dans un monastère de notre ordre, au milieu des montagnes, où je vous promets que vous serez dans une sécurité parfaite.

Moi comprendre, pensa Mesty; lui vouloir me tuer ou m'enfermer entre quatre murailles... mais attendre un peu.

Il alla toucher l'argent, le mit dans un sac, le porta au moine, et retourna à la caserne. John ne savait pas s'il devait lui permettre d'aller rejoindre le père Thomaso, mais Mesty insista fortement pour y aller. Après avoir attendu une couple d'heures, il se rendit au monastère, et dit au moine que son maître était mort. La nuit commençait à tomber. Le père Thomaso avait fait préparer deux mules, il dit à Mesty de bien attacher le sac de dollars à l'arçon de la selle, et se mettant en marche, ils quittèrent Palerme.

Le lendemain matin don Philippe vint à la caserne, et dit à notre héros que le père Thomaso avait écrit à sa mère qu'il avait été mandé près du chef de son ordre, et qu'il se passerait quelques jours avant qu'il ne revînt à Palerme. — Je suis

venu vous apprendre cette nouvelle, ajouta-t-il parce que je suis sûr qu'elle vous fera plaisir. Maintenant je crois que vous pouvez entrer en convalescence. Je vais proposer de vous faire transporter chez mon père, et, pendant l'absence du moine, vous pourrez regagner le terrain que vous avez perdu.

— Et j'en ai les moyens, dit John en lui montrant la lettre qu'il avait reçue du père Thomaso. Don Philippe la lut avec le plus grand étonnement, mais il fut encore bien plus surpris quand son ami lui eut raconté toute l'histoire; il garda le silence quelques instants, et dit enfin :

— J'en suis fâché pour le pauvre Mesty. Vous ne le reverrez plus, comptez-y bien. Mille ducats signeraient la sentence de mort de mille nègres. D'ailleurs, le moine voudra s'en défaire pour qu'il ne puisse jamais faire une déposition contre lui.... Mais où est cette poudre ?

— Entre les mains de Mesty. Il n'a pas voulu s'en dessaisir.

— Ah! dit don Philippe, c'est un drôle plein d'intelligence, et le moine aura peut-être affaire à plus fort que lui.

— Je suis sûr qu'il a quelque secret dessein, dit Gascoigne.

—Cela n'empêche pas que je ne sois très-inquiet pour lui, dit Aisé, et je regrette beaucoup de lui avoir permis de partir.

— Êtes-vous bien certain qu'il soit parti? demanda don Philippe.

— Non; mais le moine lui a dit qu'il le conduirait dans les montagnes dès que la nuit serait venue.

— Et il n'y manquera pas. Il ne pourrait trouver un endroit plus favorable pour s'en défaire. Quoi qu'il en soit, il faut que mon père et ma mère sachent toute cette histoire : le premier, pour qu'il puisse prendre les mesures convenables; ma mère, pour lui ouvrir les yeux. Donnez-moi copie de la lettre que vous avez écrite au père Thomaso, et confiez-moi sa réponse.

Le bruit de l'accident arrivé à Aisé et à Gascoigne s'était répandu dans tout Palerme. Non-seulement on y avait ajouté foi, mais on l'avait exagéré encore, suivant l'usage, et tout le monde disait qu'ils ne pouvaient en guérir. Agnès seule savait la vérité; car, en voyant la douleur dont elle avait été transportée, don Philippe n'avait pu se résoudre à la laisser dans l'erreur.

Deux jours après que don Philippe eut fait connaître à ses parents la scélératesse du moine, les deux midshipmans, à la grande surprise de tout le monde, furent transportés dans le palazzo de don Rebiera. Une cure si prompte fit le plus grand honneur au chirurgien du régiment, qui vit s'augmenter rapidement le nombre de ceux qui voulaient le consulter.

Lorsqu'ils furent installés chez don Rebiera, ils lui firent aussi confidence de leur ruse; mais le secret fut soigneusement gardé à l'égard de tout autre. Notre héros n'était pas alors très-pressé d'être complétement guéri, car il se trouvait content et heureux dans la société d'Agnès et de ses parents. Dona Rebiera, après avoir appris la conduite de don Thomaso, avait repris ses premiers sentiments pour John, et avait juré que le moine ne remettrait jamais les pieds chez elle. John et Gascoigne n'avaient d'inquiétude que pour Mesty, dont ils attendaient le retour avec impatience.

John demanda enfin à don Rebiera la main de sa fille, en lui donnant tous les renseignements convenables sur sa famille, et sur la fortune qui devait lui appartenir un jour. Don Rebiera n'avait aucune objection à faire à ce mariage, et il avait une dette de reconnaissance à payer à notre héros; mais il voulait d'abord que John eût le consentement de son père. C'était un point que John crut devoir discuter. Il représenta que son père s'étant marié sans son consentement, il pouvait de même se passer du sien pour se marier. Mais don Rebiera ne connaissait pas aussi bien que John les principes de l'égalité et des droits de l'homme, et il mit pour condition *sine quâ non*, au mariage de notre héros avec sa fille, que M. Aisé père y donnerait son consentement par écrit.

CHAPITRE XIII.

Dans la quatrième soirée qui suivit la translation de nos deux midshipmans chez don Rebiera, comme ils étaient assis dans leur appartement, qu'ils n'avaient pas encore quitté, avec Agnès et don Philippe, ils virent un moine en ouvrir la porte. Ils tressaillirent tous quatre, car à sa taille ils crurent que c'était le père Thomaso; mais aucun d'eux ne lui adressa la parole. Le moine ferma la porte sans dire un seul mot, et levant ensuite le capuchon qui lui couvrait entièrement la figure, il leur montra une peau noire qui leur fit reconnaître Mesty. Agnès poussa un cri, et tous se levèrent à cette apparition inattendue. Mesty sourit, et sa physionomie annonçait qu'il avait bien des choses à leur apprendre.

— Où est le moine, Mesty? demanda John.

— Attendre un peu, massa Aisé, répondit le nègre en jetant son froc dans un coin; et il parut alors sous son costume ordinaire, ayant le sac de dollars suspendu à sa ceinture. Il le mit sur une table, et dit : — Maintenant, massa Aisé, moi avoir une longue histoire à vous raconter. Moi supposer que devoir commencer par le commencement.

— C'est la meilleure manière, Mesty, répondit John ; mais ayez soin de vous arrêter chaque fois que je lèverai le doigt, afin que nous puissions expliquer à cette dame et à don Philippe ce que vous nous aurez dit.

— Cela être juste, massa.

La relation de Mesty étant un peu longue, comme il l'avait annoncé, nous devons prévenir nos lecteurs que nous prendrons à l'égard de son style la même liberté que nous nous sommes permise dans une autre occasion, et pour les mêmes raisons que nous avons alors alléguées.

— Le moine et moi, dit Mesty, nous montâmes sur deux mules dès qu'il fit nuit. Il me fit attacher le sac de dollars à l'arçon de ma selle, et nous sortîmes de la ville. Nous arrivâmes bientôt aux montagnes ; nous marchions à côté l'un de l'autre, sans nous dire un seul mot, parce qu'il a de la peine à parler anglais, et que je ne sais pas un mot de son baragouin. Vers deux heures du matin, nous nous arrêtâmes dans une maison

où nous restâmes jusqu'à huit heures, après quoi nous nous remîmes en marche, toujours au milieu des montagnes, et ne nous arrêtant jamais que pour faire reposer nos mules et prendre un morceau de pain et un verre de vin. Nous passâmes la seconde nuit dans une cabane où nous trouvâmes une femme qui lui fit une grande révérence et qui se mit sur-le-champ à lui préparer un lapin pour son souper. J'étais dans la cuisine et je la vis apprêter ce ragoût. Je lui dis qu'il avait fort bonne mine, et que l'odeur en était appétissante. Elle ne m'entendit pas, mais elle comprit ce que je voulais dire, et jetant sur une table un morceau de pain noir et une gousse d'ail, elle me fit signe que c'était bien assez pour le souper d'un nègre. Ah! ah! pensai-je, le lapin sera donc tout entier pour le moine. Attendez un moment, il y manque un assaisonnement, et je l'y mettrai, puisqu'il me l'a fourni lui-même.

— Quoi! la poudre, Mesty! s'écria John.

— Que dit-il? demanda don Philippe.

Gascoigne lui expliqua ce que le nègre venait de dire, et Mesty continua.

— Un moment après, la femme alla chercher un plat, et pendant qu'elle avait le dos tourné, je pris la poudre et je la jetai dans la casserole. Je m'assis et je me mis à manger mon pain noir. Elle revint, remua encore une fois sa fricassée, la mit dans le plat et la porta au moine. Il le trouva

bon, car il n'en laissa que les os bien rongés, et il avait même essuyé le plat avec son pain pour ne pas perdre une goutte de la sauce. Attendez un moment, pensai-je. Quand il eut fini sa bouteille de vin, il donna ordre qu'on amenât les mules à la porte, et il donna sa bénédiction à la femme pour lui payer son souper.

Il faisait un beau clair de lune, et nous voyageâmes pendant deux bonnes heures, en gravissant des montagnes. Enfin il s'arrêta, descendit de sa mule, et s'assit sur le rocher en se tortillant le corps et en faisant mille contorsions. Un quart d'heure après, il me regarda en faisant une grimace infernale, comme s'il eût voulu dire : Est-ce vous, chien de nègre, qui êtes cause de cela ? car il ne pouvait plus parler. Je pris le papier qui avait contenu la poudre, je le lui montrai, et je lui dis qu'au lieu de vous la donner, je l'avais mise dans sa fricassée pour voir quel effet elle produirait. Il voulut se lever, mais il retomba et il mourut au même instant.

— Oh ! Mesty ! s'écria John, qu'avez-vous fait ! il en résultera quelque malheur.

— Non, massa Aisé, lui pouvoir plus causer de malheur, puisque être mort.

Gascoigne rendit compte à Agnès et à don Philippe de ce que le nègre venait de dire. Le frère prit un air grave ; la sœur parut épouvantée.

— Qu'il continue son récit, dit don Philippe, je suis impatient d'en entendre la fin.

Mesty continua ainsi qu'il suit :

— Je réfléchis alors à ce que je devais faire. Je lui ôtai son froc, ayant dessein de le garder pour moi, et je portai son corps sur les rochers, bien loin de toute route et de tout sentier. Ayant trouvé une grande crevasse, je l'y jetai et je le couvris de tant de pierres, qu'il était impossible de le voir. Je pris alors les deux mules, je montai sur la mienne, qui portait le sac de dollars, et je conduisis l'autre par la bride. Après avoir fait quatre à cinq milles, je me trouvai dans un grand bois. Alors j'ôtai la selle et la bride de la seconde mule, je les cachai sous des buissons, et je laissai l'animal libre d'aller où il voudrait. Je mis ensuite le froc du moine, j'en baissai le capuchon et je remontai sur ma mule. J'étais impatient de sortir de ce bois, car la lune s'était couchée et il faisait fort sombre; mais après avoir fait deux ou trois milles dans l'obscurité, cinq à six coquins se jetèrent tout à coup sur moi et me tirèrent à bas de ma mule. Je ne dis rien, et j'eus soin de ne pas montrer ma figure. Ils eurent bientôt flairé le sac de dollars ; et, tout joyeux de cette prise, ils m'emmenèrent à travers des broussailles et me firent entrer dans une clairière où une trentaine d'hommes étaient à boire et à manger. Là, ils me conduisirent devant leur chef, et je restai la tête

baissée et les bras croisés sur ma poitrine, comme l'aurait fait un moine. Il fit mettre le sac de dollars près de lui et donna quelques ordres. Je trouvai un moment favorable pour le regarder sous mon capuchon, et je reconnus cet infâme galérien, ce coquin de don Sylvio.

— Don Sylvio! s'écria John.

— Que dit-il de don Sylvio? demanda don Philippe.

On lui expliqua ce que Mesty venait de dire, et le nègre reprit le fil de son récit.

On me conduisit par son ordre à environ cent pas; on me lia à un arbre, et chacun se mit à boire, à manger, et à se réjouir. Comme ils ne m'avaient pas même donné un os à ronger, je me mis à ronger mes cordes. Je m'en débarrassai ainsi, mais je n'en restai pas moins le dos appuyé contre l'arbre, comme si j'y eusse encore été attaché. Au bout de deux heures, tous étaient ivres, même don Sylvio, et ils ne tardèrent pas à s'endormir. Un bon quart d'heure après, je me jetai le ventre contre terre, et je m'approchai en rampant, comme on le fait quelquefois dans mon pays, de cet infernal galérien don Sylvio, car il y avait encore un reste de feu qui m'éclairait. Il dormait profondément, et il avait pour oreiller le sac de dollars. Attends un moment, maudit coquin, pensai-je, tu ne l'auras pas longtemps. Je regardai autour de moi, tout était tranquille. Je pris

d'une main un poignard dont je m'étais muni par précaution avant de partir avec le moine, et de l'autre je lui fermai la bouche pour l'empêcher de crier. Il s'éveilla, et eut l'air de me reconnaître, car j'avais relevé mon capuchon pour voir plus clair à ma besogne; mais je ne lui donnai pas le temps de remuer, je lui enfonçai mon poignard dans le cœur, et en un instant il était aussi mort qu'un hareng salé.

— Attendez, Mesty! s'écria Gascoigne; il faut que don Philippe sache cela.

— Mort! don Sylvio mort! dit don Philippe quand on lui eut traduit cette partie de la relation du nègre. Eh bien, Mesty a rendu un grand service à notre famille, car la vie de mon père n'aurait jamais été en sûreté tant que ce scélérat aurait vécu.

— Dès qu'il fut mort, je pris le sac de dollars qu'il avait sous la tête, et il me vint à l'esprit que s'il avait quelque chose dans ses poches, c'était une part de prise qui devait m'appartenir. J'y trouvai une bourse pleine de pièces d'or, et la voilà. Je vis que personne ne s'était éveillé, et je m'éloignai, toujours en rampant, comme j'étais venu; mais dès que je fus à quelque distance, je pris mes jambes à mon cou, et je courus sans m'arrêter jusqu'à ce que je fusse sorti de la forêt. J'étais alors sur une grande route, le jour paraissait; je m'orientai, et je vis quel chemin je devais

suivre pour revenir ici. Je me mis en marche; mais je n'avais mangé depuis vingt-quatre heures qu'un petit morceau de pain noir, et je mourais de faim. Je trouvai une maison isolée dont la porte était ouverte, et j'y entrai. Il ne s'y trouvait qu'une vieille femme, et je la priai de me donner quelque chose à manger. Voyant qu'elle ne me comprenait pas, je résolus de me servir moi-même, et ouvrant un buffet, je pris ce que j'y trouvai. Il paraît que cette liberté lui déplut, car elle me dit je ne sais quoi avec un air de colère; alors, relevant mon capuchon, je lui montrai mon visage noir et mes dents blanches. Elle crut voir le diable, et s'enfuit de la maison en poussant de grands cris. Je crus qu'il ne serait pas prudent d'y rester, et je m'enfuis à mon tour en emportant un chiffon de pain. Je restai caché le reste de la journée dans un buisson. Je me remis en marche à la brune, et j'arrivai ce matin près de Palerme. Ne voulant pas entrer dans la ville en plein jour, je me cachai de nouveau, et j'attendis la nuit pour venir ici.

—Vous savoir à présent toute l'histoire, massa Aisé, ajouta Mesty, et vous être débarrassé d'un coquin de moine qui vouloir vous empoisonner, et d'un infernal galérien qui pas valoir mieux.

Pendant que Gascoigne expliquait à don Philippe la fin des aventures de Mesty, notre héros dit à celui-ci :

— Vous m'avez donné beaucoup d'inquiétude, Mesty ; cependant, j'espérais que vous seriez aussi malin que le moine, et je ne me suis pas trompé. Mais les mille dollars doivent être à vous.

— Non pas, massa Aisé ; les dollars être à vous, pas à moi. La bourse du galérien être ma part de prise. N'y avoir que de l'or, massa, et être bien pleine. Moi garder mon bien, vous reprendre le vôtre.

— Mais je crains que cette affaire ne se découvre, Mesty. Cette femme ne manquera pas de parler du moine noir qui est entré chez elle ; on vous a vu sortir du couvent avec le père Thomaso, et cela vous fera soupçonner.

— Moi le craindre aussi, massa ; mais quand un homme avoir faim, lui pas réfléchir.

— Je ne vous blâme pas, Mesty, mais il faut que je discute cette affaire avec don Philippe.

— Et pendant ce temps, si moi descendre à la cuisine, moi avoir à souper peut-être, car moi avoir assez faim pour avaler le galérien, le moine et la mule.

La discussion entre les deux midshipmans et don Philippe ne fut pas longue. Il fut reconnu qu'il était indispensable que Mesty quittât Palerme sur-le-champ, et qu'ils ne seraient peut-être pas eux-mêmes à l'abri du soupçon. Don Philippe et Agnès ne tardèrent pas à se retirer pour aller faire part à leur père de tout ce qu'ils

venaient d'apprendre, et lui demander son avis.

Dès qu'ils furent près de lui, don Rebiera dit à son fils :

— Savez-vous, Philippe, que le père Thomaso est de retour? Les domestiques l'ont vu entrer ici.

— C'est peut-être un bonheur qu'on le croie, répondit don Philippe ; mais j'ai une histoire toute différente à vous raconter.

Il lui apprit alors toutes les aventures de Mesty, et don Rebiera resta ensuite quelque temps à réfléchir.

— C'est un bonheur pour la société et surtout pour moi, dit-il enfin, que don Sylvio n'existe plus, et Mesty mériterait une récompense pour ce qu'il a fait ; mais quant à ce qui concerne le moine, c'est une mauvaise affaire. Quand même nous pourrions prouver, de la manière la plus complète, la vérité des faits, tous les ordres monastiques se soulèveraient contre nous, car si nos deux amis sont soupçonnés, nous n'échapperons pas nous-mêmes aux soupçons ; il faut donc qu'ils partent sur-le-champ avec Mesty. La supposition que le père Thomaso est venu ici ce soir, et leur départ avec leur domestique nègre pour aller rejoindre leur vaisseau, écarteront tous les soupçons, et empêcheront du moins qu'on ne fasse aucune enquête contre eux. Retournez près d'eux, Philippe, faites-leur sentir la nécessité de cette

mesure, et dites à notre jeune ami que je tiendrai scrupuleusement la promesse que je lui ai faite, et que je lui accorderai la main de ma fille dès qu'il aura obtenu le consentement de son père. Pendant ce temps j'irai sur le port et je tâcherai de leur trouver un bâtiment.

Aisé et Gascoigne sentirent que la prudence exigeait leur départ, et ils s'y préparèrent sur-le-champ. Dans le fait, depuis que notre héros était bien assuré de la résolution prise par don Rebiera, il lui tardait de pouvoir retourner en Angleterre pour obtenir le consentement de son père à son mariage avec Agnès. Le lendemain avant midi, tout était prêt, et don Rebiera avait frété un bâtiment à voiles latines pour conduire à Malte les deux midshipmans. Ils prirent congé d'Agnès et de sa mère, et don Rebiera et don Philippe les conduisirent jusque sur le port, car don Martin était retenu par les exigences du service à quelques milles de distance. Les deux amis s'embarquèrent avec Mesty à bord du bâtiment qui les attendait; et avant que le soleil fût couché, ils ne voyaient plus un seul clocher de Palerme.

— A quoi pensez-vous, John? demanda Gascoigne après une demi-heure de silence.

— Je pense que nous voilà encore une fois hors d'embarras.

— Et moi aussi.

Et la conversation tomba.

— A quoi pensez-vous, John? répéta Gascoigne quelque temps après.

— Je pense que je quitterai le service.

— Je voudrais pouvoir en faire autant.

Et chacun d'eux se livra à ses réflexions.

— A quoi pensez-vous, John? dit Gascoigne après un autre intervalle.

— Je pense à Agnès.

— En ce cas, dit Gascoigne, je vous appellerai quand le souper sera prêt, et j'irai causer avec Mesty.

CHAPITRE XIV.

Le quatrième jour après leur départ, ils arrivèrent à Malte, et nos deux amis, après avoir payé le padrone du bâtiment, se rendirent chez le gouverneur.

— Charmé de vous voir, mes jeunes amis, dit sir Thomas en leur offrant à chacun une main. Eh bien, John, comment va la jambe? Vous ne boitez pas. Et votre bras, Gascoigne?

— Tout va à ravir, répondirent-ils tous deux.

— Vous avez donc eu plus de bonheur que que vous ne le méritiez.... Je suppose, John, que vous avez quelque histoire à me conter?

— Oui, monsieur, et une fort longue.

— En ce cas, ne la commencez pas. J'attends du monde pour affaire, vous me la raconterez

après le dîner... Faites apporter ici votre bagage, et prenez possession de vos chambres... Il y a quatre jours que *l'Aurore* a mis à la voile... Mais savez-vous qu'une cure si prompte tient du miracle?

— C'en est un véritable, monsieur, dit John, on ne parle pas d'autre chose dans Palerme.

— Eh bien, vous pouvez vous en aller. Je vous reverrai à l'heure du dîner..... Wilson sera enchanté quand il apprendra que vous êtes guéris, car il était aussi inquiet qu'affligé de votre accident... plus que vous ne le méritez, j'en suis sûr.

— Quant à cela, il a raison, dit John à Gascoigne quand ils eurent quitté sir Thomas.

Après le dîner, notre héros raconta au gouverneur l'histoire de l'attaque de la maison de don Rebiera, et les aventures de Mesty. Le gouverneur parut écouter ce récit avec intérêt, mais il leur dit ensuite :

— A présent, jeunes gens, je n'ai pas dessein de vous faire un sermon, comme on dit, mais j'ai vécu assez longtemps pour savoir qu'une double fracture à la jambe ne se guérit pas en quinze jours... Dites la vérité. N'avez-vous pas trompé le capitaine Wilson?

— Je suis obligé de l'avouer, monsieur, et j'en rougis, répondit John.

— Comment et pourquoi l'avez-vous fait?

John répondit à cette question en racontant tout ce que le lecteur sait déjà.

— Eh bien, vous pouvez avoir quelque excuse, mais le chirurgien n'en a aucune. Si un chirurgien ici m'avait joué un pareil tour, je le ferais pendre, aussi sûr que je suis gouverneur. Cette affaire est sérieuse, monsieur Aisé, et il faudra que nous ayons une conversation à ce sujet demain matin.

Le lendemain matin un paquebot arriva d'Angleterre ; on apporta les lettres pendant le déjeuner. En voici deux pour vous, monsieur Aisé, dit le gouverneur. Je suis fâché de voir qu'elles ont un cachet noir; j'espère qu'elles ne vous annoncent pas la mort de quelque proche parent.

John reçut les lettres en silence, le salua et se tira dans sa chambre pour les lire. La première qu'il ouvrit était de son père; elle contenait ce qui suit :

« Mon cher John,

» Vous serez sans doute très-affligé d'apprendre que votre pauvre mère, après avoir passé deux ans au coin du feu à attendre le millenium, a paru tomber en langueur, soit par désappointement de ne point le voir arriver, soit par suite de quelque autre cause, ce que j'ignore. Mais enfin, en dépit de tout ce que le docteur Middleton a pu faire, elle a cessé d'exister, et comme le millenium ne voulait pas venir à elle, il faut espérer qu'elle est allée trouver le millenium. C'était une excellente

femme et je l'ai toujours laissée faire tout ce qu'elle voulait. Le docteur Middleton ne paraît pas être bien sûr de la cause de mort, et il désirait l'ouvrir pour s'en assurer. Mais je m'y suis opposé, car je suis philosophe, et il est inutile de chercher les causes, quand les effets ont été produits. Mais j'ai fait après sa mort ce qu'elle ne m'aurait jamais permis de faire pendant sa vie. Je lui ai fait raser la tête, je l'ai examinée avec soin en phrénologiste, et le résultat de cet examen prouve la vérité de cette science sublime. Je vais, pour votre satisfaction, vous donner les noms des organes qui m'ont principalement frappé. Bienveillance — peu développée; prudence — très-prononcée; vénération — faiblement indiquée; philoprogéniture — forte protubérance, ce qui est fort étrange, puisqu'elle n'a jamais eu qu'un seul enfant; imagination — fortement marquée. Vous savez que votre pauvre mère avait toujours l'imagination remplie d'une fadaise ou d'une autre. Le reste des organes n'offrait rien de bien remarquable. Pauvre chère créature ! La voilà partie, et nous pouvons bien la regretter, car il n'a jamais existé une meilleure femme ni une meilleure mère.

» Et à présent, mon cher enfant, il me reste à vous prier de demander votre congé et de revenir le plus tôt possible dans la maison paternelle. Je ne puis exister sans vous, car j'ai besoin que vous m'aidiez dans le grand ouvrage qui m'oc-

cupe sans cesse. Le temps est mûr; la cause de l'égalité doit bientôt triompher; les hommes avilis et réduits en esclavage lèvent enfin la tête; je les ai électrisés par mes discours; mais je vieillis, je deviens faible, et j'ai besoin d'avoir mon fils près de moi pour lui laisser mon manteau, comme le fit un prophète à l'égard de son disciple, afin de pouvoir ensuite, comme lui, monter au ciel rayonnant de gloire.

» Votre affectionné père,

» Nicodème Aisé. »

— Je vois d'après cela, pensa John, que ma mère est morte et que mon père est fou. Il resta quelque temps livré à une mélancolie profonde, et donnant des larmes à la mémoire de sa mère qu'il avait beaucoup aimée. Il se passa plus d'une demi-heure avant qu'il songeât à ouvrir la seconde lettre, elle était du docteur Middleton.

« Mon cher enfant,

» Quoique je ne vous aie point écrit depuis votre départ, ne vous ayant jamais perdu de vue pendant votre enfance, et connaissant votre caractère, je crois pouvoir vous adresser ce peu de lignes. Je suis sûr que vous avez maintenant banni de votre esprit la philosophie folle et ridicule de votre père, et qu'étant un jeune homme

de bon sens, vous avez reconnu le faux de sa doctrine. Votre père me dit qu'il vous écrit pour vous inviter à revenir chez lui le plus tôt qu'il vous sera possible, et il m'engage à employer l'influence que je puis avoir sur vous pour vous y déterminer. Je le fais bien volontiers. Il est fort heureux pour vous que tous les biens de votre père vous soient substitués, sans quoi vous pourriez avant peu être un mendiant, car on ne saurait dire toutes les sottises que sa folie peut lui faire faire. Le lord lieutenant du comté a déjà rayé son nom de la liste des juges de paix, pour avoir prononcé une belle harangue devant un rassemblement de paysans mécontents, presque au point de les exciter à des actes de sédition et de violence. On l'a vu danser autour d'une meule de blé à laquelle des incendiaires avaient mis le feu. Il a renvoyé ses gardes-chasse, et les braconniers ont le champ libre sur ses domaines. En un mot, il a perdu toute raison. Je suis loin de conseiller des mesures extrêmes, mais je regarde comme nécessaire que vous reveniez sans délai pour veiller à la conservation de ce qui doit vous appartenir un jour. Avec un revenu annuel de huit mille livres sterling, il vous est inutile de suivre plus longtemps la profession que vous avez embrassée. Vous vous y êtes déjà distingué, à présent faites place à ceux qui ont besoin d'y entrer pour gagner leur vie. Adieu, mon cher

enfant ; j'espère pouvoir bientôt vous serrer la main.

» Votre affectionné,

» G. MIDDLETON. »

Ces deux lettres offraient à notre héros ample matière à réflexion, et jamais il n'avait encore si bien senti combien étaient faux les principes de la philosophie de son père. Il est vrai qu'il s'était peu à peu sevré, sans s'en apercevoir, de ces fortes idées; cependant il y tenait encore, jusqu'à un certain point, par habitude; mais la lettre absurde de son père, et le ton d'insensibilité avec lequel il lui parlait de la mort de sa mère, achevèrent de lui ouvrir les yeux. Il resta longtemps dans une méditation mélancolique, et enfin, ayant jeté les yeux sur sa montre, il vit que l'heure du dîner approchait, fit sa toilette, et descendit. Pendant tout le repas, il eut l'air grave, il parla peu; mais il dîna, car il était trop franc pour faire semblant d'avoir perdu l'appétit. Il se retira aussitôt que le dîner fut terminé, remit au gouverneur les deux lettres qu'il avait reçues, et le pria de vouloir bien lui donner son avis le lendemain sur ce qu'elles contenaient.

— Il y a une chose certaine, mon cher ami, lui dit le lendemain le gouverneur en lui rendant ses lettres pendant le déjeuner, c'est que votre père est décidément fou, et je pense, comme le docteur,

qui paraît un homme sensé, que ce que vous avez de mieux à faire, c'est de retourner sur-le-champ chez vous.

— Et de quitter tout à fait le service, monsieur?

— Ma foi, je dois dire que je ne crois pas qu'il vous convienne, ou que vous lui conveniez parfaitement. Je serai fâché de vous perdre, car vous avez un talent merveilleux pour avoir des aventures, et je ne trouverai personne qui me raconte de si bonnes histoires. Mais si j'ai bien compris ce que m'a dit le capitaine Wilson, il vous a reçu sur son bord dans l'espoir que le service pourrait extirper de votre esprit certaines idées fausses; et vous y êtes entré sans intention ou nécessité d'en faire votre profession.

— Je crois que tout cela est vrai, monsieur. Quant à moi, j'aurais peine à dire pourquoi j'y suis entré.

— Dans l'espoir d'y trouver ce qui n'existe nulle part, John. Je sais tout; mais n'importe. La question maintenant est de savoir comment vous pouvez quitter le service pour aller veiller à ce qui doit vous appartenir un jour. Eh bien ! je crois pouvoir me hasarder à dire que je puis arranger tout cela moi-même, sans en référer ni à l'amiral, ni au capitaine. Je me rends responsable de tout, et vous pouvez retourner en Angleterre par le paquebot qui doit mettre à la voile mercredi prochain.

— Je vous remercie, sir Thomas, je vous ai beaucoup d'obligation.

— Quant à vous, monsieur Gascoigne, je profiterai de la première occasion que je pourrai trouver, pour vous renvoyer à bord de votre vaisseau.

— Je vous remercie, sir Thomas.

— Et s'il vous plaît, monsieur, ne vous cassez plus de bras. Un jeune homme amoureux peut avoir quelque excuse pour se casser une jambe, mais vous, monsieur, vous n'en aviez aucune.

— Pardon, monsieur, mais permettez-moi de vous faire observer que si M. Aisé est excusable de s'être cassé une jambe par amour, je ne pouvais faire moins que de me casser un bras par amitié.

— Taisez-vous, monsieur, ou je vous casserai tous les os! s'écria le gouverneur en souriant. Jeune homme, je me ferai un point d'honneur de garder le secret sur toute cette affaire; mais songez que vous n'avez à compter que sur votre profession, et permettez-moi de vous conseiller de la suivre en mettant plus d'aplomb dans votre conduite. Il est temps que vous vous sépariez de M. Aisé. Il est indépendant du service, lui, et vous ne l'êtes pas. Un officier subalterne qui a de l'argent à discrétion ne peut pas faire bien sa besogne, et son amitié devient dangereuse à ses

compagnons. Une plus longue liaison avec M. Aisé serait probablement votre perte, monsieur Gascoigne. Vous devez savoir que sans l'indulgence que le capitaine Wilson a eue pour M. Aisé, il ne serait jamais resté si longtemps au service.

Sir Thomas ayant fait cette dernière remarque d'un ton un peu sévère, nos deux midshipmans gardèrent le silence quelques instants.

— Cependant, monsieur, dit enfin John fort tranquillement, je crois que, tout considéré, je ne me suis pas trop mal conduit.

— Vous vous êtes fort bien comporté, John, toutes les fois que vous avez eu à faire preuve de courage comme officier, j'en conviens; et je ne doute pas que vous ne fussiez devenu l'honneur du corps, si vous y fussiez entré la tête mieux meublée et la poche moins bien garnie. Mais songez à quoi vous auraient exposé vos principes d'insubordination, sans les soins paternels du capitaine Wilson. Mais n'en parlons plus. Un midshipman qui a en perspective huit mille livres de rente est une anomalie dans le service, et surtout quand il a l'intention de se marier.

— J'espère que vous ne désapprouvez pas cette intention, monsieur?

— Cela dépend entièrement des qualités de la femme que vous voulez épouser. Je ne la connais pas. Tout ce que j'en sais, c'est qu'elle a une jolie figure et qu'elle est d'une des meilleures familles

de Sicile... Je crois que la différence de la religion est une objection.

— C'est un point à discuter, monsieur.

— Il donnera peut-être lieu à plus de discussions que vous ne le pensez, monsieur Aisé. Au surplus, chacun fait son lit; mais quand il l'a fait, il faut qu'il s'en contente.

— Et Mesty, monsieur? Il me semble réellement que je ne puis me passer de lui.

— Je crois pourtant qu'il faudra vous en passer. Ici je n'ai pas les mêmes motifs pour intervenir personnellement.

— Il n'est pas d'une grande utilité à bord de *l'Aurore,* monsieur; il m'a été envoyé pour me servir pendant ma maladie, et comme vous savez qu'une jambe cassée ne peut se guérir complétement en quinze jours, vous sentez que j'en ai encore besoin. S'il lui est permis de m'accompagner en Angleterre, j'achèterai son congé en y arrivant.

— Au total, je crois qu'il ne convient pas beaucoup plus que son maître au service de la marine; et en y réfléchissant, je vois que je puis prendre sur moi la responsabilité de vous permettre de l'emmener, pourvu que vous exécutiez la promesse que vous venez de me faire.

— Vous pouvez y compter, monsieur.

Telle fut la fin de cette conversation, et le gouverneur, ayant quelques affaires, les laissa ensemble.

— Le gouverneur a raison, John, dit Gascoigne. il est à propos que nous nous séparions. Vous m'avez déjà à demi dégoûté du service ; la vue d'une cabine de midshipmans me répugne, et je déteste l'odeur de la poix et du goudron. Je sens que j'ai tort : il faut que j'oublie les croisières agréables que nous avons faites à terre, et que je reprenne mes anciennes habitudes. Quand je pense au chagrin que j'aurais causé à mon pauvre père si l'on eût découvert que notre dernier accident n'était qu'une ruse, et que j'eusse été congédié du service, combien je remercie le ciel de m'avoir préservé d'un tel malheur ! Oui, John, il faut nous séparer, mais j'espère que vous ne m'oublierez jamais.

— Vous oublier, Ned! non, non... Mon crédit, si j'en ai jamais, sera à votre service. Si vous avez besoin d'un abri, ma maison sera la vôtre; et si je suis dans l'opulence et que vous vous trouviez dans le besoin, nous partagerons en frères tout ce que je pourrai posséder... Je tiens encore, du moins en ce qui vous concerne, à mes idées de parfaite égalité.

— Mais sans les conserver, ainsi que votre père, comme principe universel ?

— Je suis forçé de convenir, Ned, que, comme l'a dit le gouverneur, mon père est décidément fou.

— Cela suffit. Vous ne savez pas combien je suis charmé de vous entendre parler ainsi.

Les deux amis furent inséparables pendant le peu de temps qu'ils avaient encore à rester ensemble. Ils parlaient de leurs projets pour l'avenir, de leurs désirs, de leurs espérances; et si la conversation languissait, Gascoigne n'avait besoin que de prononcer le nom d'Agnès pour la ranimer.

On ne saurait décrire les transports de joie de Mesty quand il apprit qu'il allait quitter le service de la marine pour s'attacher à celui de notre héros. Il employa une partie de son or à s'acheter un habit complet de beau drap, des chemises de toile blanche, des cravates de mousseline, des gants, une grande canne, en un mot un assortiment complet de tout ce que doit avoir le valet de chambre d'un homme du grand monde, car telles étaient les fonctions qu'il allait remplir dorénavant. Chacun eut envie de rire en le voyant pour la première fois; mais il y avait dans la physionomie de Mesty quelque chose qui sentait encore sa vie sauvage, et qui faisait du moins que personne ne se souciait de rire de lui quand il était là. Le jour du départ arriva; John prit congé du gouverneur, en le remerciant de toutes ses bontés, et lui promit de toucher à Malte quand il retournerait à Palerme dans deux ou trois mois. Gascoigne l'accompagna à bord, et ne le quitta que lorsque le bâtiment était déjà à un mille de la côte.

CHAPITRE XV.

Après un voyage qui ne fut marqué par aucun incident, le paquebot jeta enfin l'ancre dans la rade de Falmouth. John, accompagné de Mesty, fut bientôt à terre avec son bagage, monta en diligence, arriva à Londres, où il passa trois jours pour se faire faire, par un tailleur à la mode, les vêtements qui lui paraissaient nécessaires, et prit ensuite une chaise de poste qui le conduisit chez son père à Forest-Hill. Il ne lui avait pas écrit pour lui annoncer son retour, et le soir approchait quand il arriva.

Les domestiques qui lui ouvrirent la porte ne le connaissaient pas, car ils n'étaient entrés au service de son père que depuis son départ.

— Où est M. Aisé? demanda John.

— Qui êtes-vous? répliqua l'un d'eux.

— Par les os de mon père! dit Mesty, vous savoir bientôt qui lui être.

— Attendez ici, j'irai voir s'il est chez lui.

— Attendre ici!... attendre dans un vestibule comme un laquais! Que voulez-vous dire, drôle? s'écria John en le poussant pour passer.

— Tout doux, tout doux, s'il vous plaît... C'est ici le château de l'égalité... Un homme en vaut un autre.

— Pas toujours, dit John en le renversant d'un coup de poing; prends cela pour ton insolence; fais ton paquet, et sors de cette maison demain matin.

L'autre semblait vouloir prendre le parti de son camarade, mais Mesty le saisit par la gorge.

— Quoi moi faire de ce coquin, massa?

— Laissez-le, Mesty; je règlerai son compte demain matin. Je suppose que je trouverai mon père dans la bibliothèque.

— Son père! dit l'autre domestique en se relevant; il n'a pourtant pas l'air d'un rejeton de la vieille souche.

— Il y aura du changement ici, dit son camarade. Et tous deux firent quelques pas pour s'en aller.

— Ramenez ces drôles, Mesty, s'écria John avec un ton d'autorité; faites-leur prendre le bagage qui est dans la chaise; payez le postillon,

et dites à la femme de charge de vous montrer ma chambre et la vôtre. Quand vous aurez fait tout cela, vous viendrez prendre mes ordres.

— Oui, massa... Eh bien, vous autres, vauriens infernaux, vous venir ici et prendre toutes les choses que vous trouverez dans cette chaise, ou, par les os de mon père! je vous serrerai le sifflet.

L'air sauvage et déterminé de Mesty et ses dents limées produisirent de l'effet; ils se rapprochèrent sur-le-champ et se mirent à décharger la chaise. Pendant ce temps, John entra dans la bibliothèque, qui était éclairée par plusieurs lampes qui faisaient une sorte d'illumination. M. Aisé était assis devant une table, très-occupé à considérer un modèle en plâtre d'un crâne humain, divisé en un grand nombre de petits compartiments dont chacun avait une inscription. Notre héros fut surpris du changement survenu dans cet appartement. Les livres et les bibliothèques en avaient disparu, et au centre était suspendue comme un lustre une machine compliquée dont tous les mécaniciens du monde n'auraient pu deviner l'usage. Elle était composée de verges de cuivre jaune s'étendant dans toutes les directions et garnies de vis à leur extrémité, et d'un nombre égal de tubes, dont l'un communiquait à une énorme machine pneumatique placée sur une table. John y jeta un coup d'œil en avançant vers son père.

— Quoi! s'écria M. Aisé, est-il possible? Oui, c'est mon fils. Je suis charmé de vous voir, John; très-charmé, en vérité, car j'ai besoin de vous; il me faut votre aide pour le grand et glorieux projet que j'ai formé, et qui, grâce au ciel, avance rapidement vers son exécution. Avant peu on entendra proclamer partout l'égalité et les droits de l'homme. La pression extérieure est terrible, et notre absurde et tyrannique constitution ne saurait y résister. Le roi, les lords, les aristocrates, les propriétaires, les décimateurs, l'État et l'Église, en un mot, seront bientôt renversés, grâce à Dieu, et l'on verra le millenium — le vrai millenium, et non celui qui faisait radoter votre mère. Je suis à la tête de vingt-neuf sociétés, et, si je conserve la santé, vous verrez ce que je ferai, John, à présent que je vais avoir votre aide. Et en parlant ainsi, ses yeux brillaient de cet éclat qui est particulier à la première période de la folie.

John soupira et chercha à détourner la conversation. — Vous avez fait de grands changements dans cet appartement, mon père, dit-il. A quoi sert tout cela? Ce mécanisme a-t-il quelque rapport à l'égalité et aux droits de l'homme?

—Pas un rapport direct, mon cher fils, répondit M. Aisé en croisant ses jambes avec un air de complaisance et en plaçant ses deux mains sur sa cuisse droite, ce qui était sa coutume quand il



était particulièrement content de lui-même, et cependant votre supposition prouve votre sagacité; car, si mon invention réussit—et je n'en ai aucun doute—j'aurai découvert le grand art de rectifier les méprises de la nature, et de donner à toute l'espèce humaine une égalité d'organisation, en développant les plus nobles organes de l'humanité, et en détruisant ceux qui sont la source de tous les vices et de tous les crimes. On peut parler de Gall, de Spurzheim et de tous leurs successeurs; mais qu'ont-ils fait? ils ont divisé la cervelle en sections, ils ont classé les organes, ils ont découvert où ils sont placés; mais quelle utilité en est-il résulté? L'homme que la nature a destiné à être meurtrier n'en commet pas un meurtre de moins; l'homme bienveillant conserve sa bonté; ni l'un ni l'autre ne peut changer son organisation... Moi, j'ai trouvé le moyen de remédier à tout cela.

— Sûrement, mon père, vous ne voudriez rien changer à l'organe de la bienveillance?

— Pardonnez-moi, John, au moins dans certains cas.... Moi, par exemple, j'ai l'organe de la bienveillance beaucoup trop développé, et il faut que je le réduise à de justes dimensions. Alors je serai capable de plus grandes choses; je ne serai pas effrayé par les difficultés, je ne me laisserai pas arrêter par des bagatelles, et je ne songerai plus qu'à exécuter mes grands plans pour le

triomphe de l'égalité et des droits de l'homme. Depuis trois mois, je me suis placé tous les matins au moins deux heures dans cette machine, et je m'aperçois que j'ai déjà perdu une partie de cette protubérance.

— Me ferez-vous le plaisir de m'expliquer comment cet appareil peut opérer de telles merveilles?

— Très-volontiers, mon cher John... Vous remarquerez qu'au centre de cet appareil est une espèce de globe creux destiné à renfermer la tête d'un homme..... j'en ai de toute taille et de toute forme.... et que la tête reste appuyée sur le cercle de fer qui est en dessous. Quand la tête est ainsi fixée, supposez que je veuille réduire un organe particulier : je place sur cet organe, à l'endroit où il est indiqué sur ce crâne en plâtre que vous voyez, une petite plaque de fer exactement de même forme et de même dimension que l'organe, et alors je serre la vis afin de le comprimer. Enfin, j'augmente insensiblement la pression de jour en jour jusqu'à ce que l'organe disparaisse ou qu'il soit réduit aux dimensions requises.

— Je comprends parfaitement cette partie de votre procédé, mon père; mais je ne conçois pas comment vous pouvez produire un organe qui n'existe pas.

— C'est en quoi consiste la grande perfection de mon invention; car, sans cela, je n'aurais fait

que la moitié de l'ouvrage, et la moitié la plus facile. Je suis très-convaincu que cette invention m'immortalisera... Regardez toutes ces petites cloches de verre qui communiquent à la machine pneumatique. Chacune d'elles a une forme différente, mais parfaitement semblable à celle de chacun des organes indiqués sur le crâne en plâtre. Eh bien! je rase la tête de mon patient; je la graisse un peu, et j'y place une de ces cloches de verre à l'endroit où doit se trouver l'organe que je veux produire ou développer en lui. Alors je fais agir la machine pneumatique, et l'organe apparaît naturellement. Cela est infaillible. J'ai pris pour sommelier un homme qui, pendant les assises du printemps dernier, a échappé à la potence, grâce à la dextérité de son avocat, quoique coupable de meurtre, comme il me l'a avoué. C'est pour cette raison que je l'ai pris à mon service. Eh bien! j'ai aplati sur son crâne l'organe du meurtre, au point qu'il est presque imperceptible, et j'y ai tellement développé celui de la bienveillance, qu'on le prendrait pour une verrue.

— Je crains que la tête de mon pauvre père ne soit tout à fait partie, pensa John... Eh bien! mon père, dit-il, si cela réussit, ce sera une belle invention.

— Si cela réussit, John!... cela a déjà réussi... cela ne peut manquer..... Cet appareil me coûte près de deux mille livres... Mais, à propos, mon

cher fils, vous avez tiré sur moi de fortes sommes depuis quelque temps, et ce n'est pas sans difficulté que j'ai fait honneur à vos traites. Ce n'est pas que je veuille vous en faire un reproche ; mais avec ce que m'a coûté ma machine... avec ce que j'ai à payer pour vingt-neuf sociétés... avec des fermiers qui refusent de me payer mes loyers, d'après le principe que mes terres leur appartiennent aussi bien qu'à moi... principe que je ne puis contester... et vos traites qui arrivaient très-fréquemment... j'ai eu quelque peine à faire face à tout.

— Le gouverneur avait raison, pensa John; et pour donner un autre cours à l'entretien, il demanda des nouvelles du docteur Middleton.

— Ah, le pauvre homme !... il vit encore... aussi entêté que jamais... Je crois qu'il fait de bonnes affaires, mais il aime trop à se mêler de celles des autres... Croiriez-vous qu'il s'est plaint à moi de mes domestiques ?... Mais je le laisse dire ce qu'il veut, le pauvre homme.

— J'ai aussi à me plaindre de leur insolence envers moi, mon père; mais ce sera pour un autre moment, car je n'ai pas dîné aujourd'hui, et je voudrais du moins souper... Passerons-nous dans la salle à manger ?

— Bien volontiers, John; si vous voulez souper, je vous y suivrai... Vous avez à vous plaindre de mes domestiques, dites-vous ?... Il faut qu'il y ait

quelque méprise... Ils ont tous la tête rasée, et portent perruque, et je les mets dans ma machine de deux jours l'un... Mais je vais faire un changement à l'appareil afin de le rendre plus imposant. J'ai ordonné à mon charpentier de l'élever de quatre pieds. On y montera par des degrés, comme si l'on montait sur un trône... et dans le fait, c'est le trône de la raison... le trône de l'esprit triomphant de la nature.

— Tout ce qu'il vous plaira, mon père ; je vous dirai seulement que j'ai grand'faim.

John et son père passèrent dans la salle à manger. M. Aisé sonna, et aucun domestique n'arrivant, John sonna une seconde fois.

— Pourquoi cette impatience, mon cher John? chacun songe naturellement d'abord à ses propres besoins, et ensuite à ceux des autres. En ce moment il est probable que mes domestiques sont...

— Une troupe d'insolents drôles, mon père. J'en ai renversé un d'un coup de poing en entrant chez vous, et, avec votre permission, j'en congédierai au moins deux demain matin.

— Vous, mon fils ! vous, renverser un de mes domestiques d'un coup de poing!... Ne savez-vous pas que d'après les principes de l'égalité...

— Je sais, mon père, que, d'après les lois de la société, nous avons le droit d'être respectés, servis et obéis par ceux que nous payons et que nous nourrissons.

— Que nous payons et que nous nourrissons!... mais, mon cher fils, songez que les droits de l'homme...

— Fort bien, mon père, fort bien; mais si vos domestiques ne s'acquittent pas mieux de leurs devoirs sans aucun délai, il faudra qu'eux ou moi nous quittions cette maison.

— Mais, mon cher enfant, avez-vous donc oublié les principes que j'ai pris tant de soin à vous inculquer? N'êtes-vous pas allé sur mer pour y trouver cette égalité dont l'injustice et le despotisme nous privent sur la terre? Ne reconnaissez-vous pas la sublimité de ma philosophie, et n'en devez-vous pas être le soutien?

— Nous discuterons ce point demain matin, mon père; mais en ce moment, tout ce qu'il me faut, c'est mon souper.

Et en parlant ainsi, John tira le cordon de la sonnette avec une force qui aurait pu le briser.

Pour cette fois, le sommelier parut, et il était suivi de Mesty qui avait l'air d'un démon en fureur.

— Merci du ciel! quel est cet homme? s'écria M. Aisé.

— Mon domestique, mon père, et pour celui-là du moins, il m'obéira. Mesty, il me faut sur-le-champ du vin et quelque chose pour souper... Veillez à ce que ce drôle s'en occupe à l'instant; et s'il n'en fait rien, prenez-le par les épaules,

et mettez-le à la porte..... Vous m'entendez?

— Oui, massa Aisé, vous avoir bientôt à souper, ou Mesty savoir pourquoi... Vous me suivre, massa, dit-il au sommelier d'un ton impérieux; vita, massa, ou, par les os de mon père, moi vous montrer ce dont moi être capable.

Le sommelier sortit avec le nègre.

—Mon cher John, je puis excuser la faim. Dans l'état contre nature où est encore la société, elle est souvent cause de vols et d'autres crimes; mais réellement vous êtes trop violent. Nos principes...

— Vos principes sont un tas de sottises! s'écria John emporté par sa colère.

— Un tas de sottises, mon fils!.... Vous ai-je bien entendu?... sottises! Vous parler ainsi! — Que vous a donc appris le capitaine Wilson?

— A retrouver mon bon sens, mon père.

— Hélas, hélas, mon cher John! vous me ferez certainement perdre le mien.

— Il est déjà perdu, pensa John.

— Que vous, mon fils.... vous, élevé dans la grande et glorieuse école de la philosophie...... vous ayez agi ainsi contre tous les principes, et vendu, comme Esaü, votre droit de naissance pour un plat de lentilles!... O John! vous serez cause de ma mort. Et pourtant je vous aime; je n'ai que vous à aimer... Mais n'importe, nous discuterons cette question; je vous convaincrai, et avant huit jours tout rentrera dans l'ordre.

— Oui, mon père, oui, tout sera rentré dans l'ordre avant ce temps, ou ce ne sera pas ma faute.

— C'est bien. J'aime à vous entendre parler ainsi. C'est une grande consolation. Mais je crois que j'ai eu tort de vous permettre d'aller sur mer.

— Vous avez au contraire très-bien fait.

— Je craignais qu'on n'y eût extirpé toute votre philosophie; mais j'espère que les racines en sont intactes... Vous viendrez dans nos sociétés... j'en suis président, John. Vous m'y entendrez parler... tonner comme Démosthènes... Mais voici votre souper.

Le sommelier apporta un grand plateau, le mit sur la table d'un air sombre, Mesty le suivant pas à pas comme s'il eût été son geôlier, et se retira sans dire un seul mot. John dit à Mesty de rester.

— Eh bien! Mesty, comment vont les choses dans la cuisine?

— Mutinerie complète, massa Aisé. Tous jurer qu'eux pouvoir pas souffrir notre conduite, et que nous sortir de la maison demain matin.

— L'entendez-vous, mon père? Vos domestiques disent que votre fils quittera demain votre maison.

— Vous quitter ma maison, John!... après quatre ans d'absence!... Non, non. Laissez-moi faire... je raisonnerai avec eux... je leur adres-

serai un discours... vous savez comme je parle.

— Tout ce que je sais, mon père, c'est que je ne puis souffrir un tel état de choses. Ou vous me donnerez carte blanche pour gouverner cette maison, ou j'en sortirai demain matin.

— Vous n'en sortirez pas, John... tendez-leur la main, parlez-leur civilement, et ils vous serviront bien, mais d'après les principes de...

— Les principes du diable ! s'écria John en colère.

— Du diable !... Ah, John ! que vous me faites regretter de vous avoir laissé aller sur mer !

— En un mot, mon père, consentez-vous à ma proposition, ou faut-il que je sorte de chez vous?

— Que vous sortiez de chez moi, John? Non, non. N'êtes-vous pas mon fils unique? Vous ne sortirez pas de chez moi. Faites tout ce que vous voudrez... mais ne renvoyez pas le meurtrier; il faut que je le garde pour pouvoir le montrer comme une preuve de l'infaillibilité de mon invention.

— Mesty, ayez soin que mes pistolets et les vôtres soient prêts... Vous m'entendez?

—L'être déjà, massa; moi l'avoir cru nécessaire.

— Nécessaire !... des pistolets !... que signifie tout cela, John?

— Cela signifie, mon père, que je ne veux pas coucher sous le même toit qu'un meurtrier, sans être sur mes gardes. A présent, je vais vous sou-

haiter le bonsoir; mais, avant que je ne vous quitte, je vous prie d'appeler un domestique, pour qu'il informe les autres que votre intention est que ce soit moi qui donne désormais tous les ordres dans cette maison.

Il sonna de nouveau, et, pour cette fois, un domestique arriva sur-le-champ. John lui dit que son père l'avait chargé de prendre le gouvernement de sa maison, et que Mesty serait son majordome qui leur transmettrait ses ordres. Songez à en informer tous vos campagnons, ajouta-t-il. L'homme ouvrit de grands yeux, et regarda M. Aisé. Celui-ci hésita quelques instants, et lui dit enfin :

— Oui, Williams ; vous leur ferez mes excuses à tous, et vous leur direz que c'est un arrangement que je viens de prendre.

— Je vous défends de faire des excuses à personne, s'écria John ; dites-leur seulement que je mettrai demain matin la maison sur un pied convenable... Dites à la femme de charge de venir me montrer ma chambre... Allez souper, Mesty, et si un de ces drôles vous refuse quelque chose, ayez soin de me le montrer demain matin. — Retirez-vous, Williams, et apportez-moi un bougeoir.

———

CHAPITRE XVI.

La scène qui précède peut donner une idée de l'état de la maison de M. Aisé à l'instant où notre héros y arriva. Ce pauvre fou, car nous devons le nommer ainsi, était à la merci de ses domestiques, qui le volaient, se moquaient de lui, et ne lui obéissaient en rien. La dépense et la dévastation étaient sans bornes. John avait vu sur-le-champ quel était le train des choses, et il passa une partie de la nuit à réfléchir à ce qu'il devait faire. Enfin, il résolut d'envoyer chercher le docteur Middleton, et de le consulter.

Le lendemain matin, John se leva de bonne heure, et à peine eut-il sonné, que Mesty entra dans sa chambre. Il le chargea d'avertir un garçon d'écurie de seller un cheval, et de venir lui

parler. Ses ordres furent exécutés sans délai, et cet homme se présenta devant lui avec un air de respect qui surprit notre héros. Mais son étonnement cessa en reconnaissant en lui un jeune homme qui était depuis longtemps au service de son père, et qui avait toujours été un fort bon domestique. Il lui remit une lettre qu'il avait préparée pour prier le docteur Middleton de venir le voir sur-le-champ pour lui donner des conseils dans la circonstance où il se trouvait, et il lui recommanda de la porter en toute hâte.

John descendit, et trouva le déjeuner prêt, mais son père n'était pas arrivé. Il passa dans la bibliothèque, et il trouva M. Aisé fort occupé avec un charpentier, qui préparait une espèce de piédestal pour placer sous sa machine, et des degrés pour y monter. Son père était si affairé qu'il déclara qu'il ne pouvait déjeuner, et John, après quelques efforts pour l'engager à remettre son importante conférence, prit le parti d'aller déjeuner seul. Pendant qu'il faisait son repas du matin, le docteur arriva.

— Mon jeune ami, lui dit le docteur, je suis enchanté de vous voir. Je puis vous assurer que vous n'êtes pas arrivé un instant trop tôt.

— C'est ce que j'ai déjà découvert, docteur... Mais avez-vous déjeuné ?

— Non. Je n'ai pas voulu retarder d'un instant le plaisir de vous voir.



— Eh bien! asseyez-vous, et, tout en déjeunant, nous parlerons tranquillement d'affaires.

— Vous avez sans doute vu quelle est la situation de l'esprit de votre pauvre père. Depuis quelque temps, il est complétement incapable d'administrer ses affaires.

— Je le crains fort.

— Quel parti prendrez-vous? Le ferez-vous interdire? lui ferez-vous nommer un curateur?

— Je tâcherai d'être moi-même son curateur, docteur. Je ne pourrais prendre un autre parti sans soumettre mon malheureux père à une enquête devant un jury, à des interrogatoires, et c'est à quoi je ne puis songer.

— Je puis vous assurer qu'il y a peu de gens à Bedlam dont la tête soit en plus mauvais état. Cependant j'approuve votre projet... c'est-à-dire si votre père consent à vous laisser l'administration de ses biens.

— Je n'aurai besoin que de sa procuration, et je crois qu'il me la donnera. Mais la première chose à faire, c'est de débarrasser la maison d'une bande de mécréants, qui sont maintenant en mutinerie ouverte.

— Cela pourra vous donner quelque embarras... Savez-vous ce qu'est le sommelier?

— Mon père m'en a informé lui-même... Vous me rendriez un grand service, docteur, si vous

pouviez rester ici un jour ou deux. Je sais que vous ne pratiquez plus.

— J'allais vous l'offrir moi-même. Eh bien ! je viendrai m'établir ici avec deux domestiques, qui remplaceront ceux qu'il faut congédier.

— J'en ai un qui vaut son pesant d'or, et il me suffira. Je congédierai, sauf votre avis, tous les domestiques; j'avertirai les servantes de chercher à se placer ailleurs, et cela nous donnera le temps de les remplacer.

— C'est précisement ce que je voulais vous proposer. Maintenant je vais vous quitter pour vous procurer l'aide d'une couple de constables, et j'irai chercher l'ancien procureur de votre père, pour qu'il prépare la procuration.

— Fort bien. Nous verrons ensuite quels sont les fermiers qui refusent de payer, sous prétexte que leurs fermes leur appartiennent aussi bien qu'à mon père, et nous leur ferons faire sur-le-champ une sommation en bonne forme.

— Je vois avec grand plaisir, mon jeune ami, que les idées absurdes de votre père n'ont pas pris racine en vous.

— Elles ont pourtant tenu bon assez longtemps, docteur.

— Eh bien! je vais vous quitter une heure ou deux, et je m'établirai ensuite ici pour tout le temps que vous jugerez convenable.

Dans l'après-midi, le docteur Middleton revint



avec deux domestiques, apportant son bagage, et accompagné de M. Hanson, procureur. M. Aisé était à déjeuner quand ils entrèrent, et il les accueillit assez froidement. Cependant quelques éloges donnés avec adresse à sa merveilleuse invention le mirent en belle humeur, et John lui ayant rappelé la promesse qu'il lui avait faite de lui confier l'administration de sa maison, il signa sans difficulté la procuration que M. Hanson rédigea.

M. Aisé donna aussi à John la clef de son secrétaire, et le procureur se mit en possession des registres et papiers qui s'y trouvaient, afin de vérifier quelle était la situation des affaires, et quels étaient les fermiers qui se trouvaient en retard. Pendant ce temps, les constables arrivèrent. On manda tous les domestiques mâles ; M. Hanson leur lut les pleins-pouvoirs que M. Aisé avait donnés à son fils, et celui-ci les congédia tous, à l'exception du valet d'écurie, ne leur donnant qu'une demi-heure pour évacuer la maison. La présence des constables et de Mesty empêcha toute résistance; mais le sommelier, qui se nommait O'Rourke, ne se retira qu'en grommelant quelques menaces entre ses dents.

M. Aisé ne fut pas témoin de ce licenciement. Après avoir signé la procuration, il était retourné dans la bibliothèque, pour inspecter les travaux du charpentier. Mesty avait reçu les clefs de la

cave, et il eut la surintendance de toute la maison. Le docteur Middleton, M. Hanson, M. Aisé et son fils se mirent à table, et le dîner fut servi avec un ordre qui était inconnu depuis longtemps dans cette maison. M. Aisé dîna de fort bon appétit, et parla peu; mais quand la nappe fut ôtée, et que le dessert fut mis sur la table, il commença, suivant son usage, à argumenter en faveur de son système philosophique.

— A propos, John, dit-il, vous m'avez dit hier soir, si je m'en souviens bien, que vous n'êtes plus de mon opinion. A présent, si cela vous convient, nous discuterons ce point.

— De tout mon cœur, mon père. Voulez-vous commencer?

— Remplissons nos verres, s'écria M. Aisé d'un ton de triomphe, et ensuite je ramènerai John à ma façon de penser... Je suppose que vous admettrez que nous sommes tous nés égaux.

— Loin de l'admettre, mon père, je le nie *in toto*... Je le nie d'après le témoignage de nos sens, et d'après l'autorité de l'Écriture. Supposer que tous les hommes naissent égaux, c'est supposer qu'ils naissent tous avec la même force de corps et la même capacité d'esprit; et nous savons qu'il n'en est rien. Quant à l'Écriture, j'en pourrais citer bien des passages, mais je me bornerai à un seul... la parabole des talents. Le maître donna à l'un cinq talents, à l'autre il n'en donna qu'un,

et il les rendit responsables, chacun pour la somme qui lui avait été confiée. Nous sommes tous destinés à occuper des positions diverses dans la société, et chacun reçoit proportionnellement du ciel ce qui lui est nécessaire pour le rôle qu'il a à remplir en ce monde.

— Cela peut être, mon fils, mais cela ne prouve pas que la terre n'était pas destinée à être également partagée entre tous.

— Je vous demande pardon. La preuve que ce n'était pas l'intention de la Providence, c'est que cette égalité, si elle était établie, ne pourrait jamais durer.

— Ne pourrait durer!... Non, parce que le fort opprime le faible... Il s'élève des tyrans et des usurpateurs... Des hommes se concertent pour commettre l'injustice.

— Ce n'est pas cela, mon père. Supposons que chacun possède aujourd'hui une portion égale du sol; celui qui serait le plus laborieux ou le plus habile, tirerait un meilleur parti de sa portion que ses voisins, deviendrait plus riche, et adieu votre égalité. D'une autre part, un homme pourrait avoir dix enfants, et un autre n'en avoir qu'un seul, et à leur mort votre égalité sera encore détruite, puisque chacun des dix enfants du premier n'aura que le dixième de ce que possédera le fils unique de l'autre.

— Mais, John, en admettant que de pareilles

causes puissent introduire quelque différence dans les fortunes, ce ne serait rien en comparaison de l'état monstrueux actuel de la société, où nous avons un roi, des lords et des riches roulant sur l'or, tandis qu'une foule d'autres sont dans une misère abjecte, qui les oblige à voler pour avoir du pain.

— Je crois, mon père, que c'est à cette inégalité que la société doit sa consolidation, et que c'est à elle que nous devons la paix et le bonheur dont nous jouissons, protégés par de sages lois; chacun faisant son devoir dans l'état où il est appelé, et se trouvant placé plus haut ou plus bas sur l'échelle de la société, suivant qu'il a reçu cinq talents ou un talent. L'égalité n'existe et ne peut exister nulle part... On nous dit qu'elle ne se trouve pas même dans le ciel; comment pourrait-elle exister sur la terre?

— Mais tout cela n'est qu'une assertion, John; ce n'est pas une preuve que l'égalité ne doit pas exister.

— Raisonnons de sang-froid, mon père. Si un niveau général était établi, voyons quel en serait le résultat... Si nous étions tous égaux en beauté, il n'y aurait plus de beauté, car elle n'existe que par comparaison... Si nous étions égaux en forces, les combats seraient interminables... Si nous étions égaux en rang, en pouvoir, en richesse, le plus grand charme de l'existence serait détruit,

car la générosité, la reconnaissance et une foule d'autres vertus seraient inconnues. La charité, ce premier principe de notre religion, n'aurait plus aucune occasion de s'exercer; la bienveillance, votre grand organe, mon père, serait inutile... Si nous étions égaux en intelligence, il n'y aurait plus ni instructions, ni talents, ni génie; on ne trouverait rien qui excitât l'émulation, ou qui stimulât une ambition louable. Voyez comme ce monde deviendrait ennuyeux, fatigant et insupportable, s'il était basé sur l'égalité.

— Vous argumentez fort bien en faveur d'une mauvaise cause, John. Mais en vous accordant tout cela, pourquoi faut-il que l'inégalité soit portée si loin ?... Le roi et les lords, par exemple ?

— La forme de bâtiment la plus durable est celle de la pyramide, qui défie les siècles ; et l'on peut y comparer la forme la plus parfaite de la société. Elle a une base large et étendue qui se compose du grand nombre; elle se rétrécit en s'élevant, à mesure que la richesse, le rang et les talents des individus augmentent; et elle se termine à la cime ou au monarque qui s'élève au-dessus de tout le reste. Cependant chaque pierre est nécessaire à la conservation de l'édifice, et remplit sa fonction à l'endroit qui lui est assigné. Si vous pouviez prouver que ceux qui sont au sommet ont une plus grande part de bonheur que ceux qui se trouvent à la base, vous auriez un

beau champ pour argumenter, mais chacun sait qu'un simple paysan est souvent plus heureux qu'un puissant monarque.

— Très-bien raisonné, mon cher ami, dit le docteur Middleton.

— Mais, mon cher John, il y a d'autres états de société que des monarchies. Nous avons des républiques et des États despotiques.

— Oui, mais quelle en est la durée? Il y a un cercle de changement qui ne varie jamais. Une monarchie peut être renversée par une révolution et une république s'élever sur ses ruines, mais elle est bientôt remplacée par le despotisme, et enfin, d'un consentement unanime, la monarchie y succède de nouveau, comme étant la forme de gouvernement la plus légitime et la plus équitable. Mais sous aucun de ces gouvernements vous ne trouverez un seul pas fait vers l'égalité. Dans une république, ceux qui gouvernent sont plus puissants que ceux qui possèdent le pouvoir dans une monarchie limitée. Un président est plus grand qu'un roi, et c'est presque un despote, dont la volonté est une loi. Même dans les petites sociétés, on voit quelqu'un prendre naturellement le dessus et dominer les autres. Nous commençons ce système à l'école, où nous faisons notre apprentissage de la société, et nous y prenons des leçons de petite tyrannie. Il y a quelques points sur lesquels nous pouvons obtenir l'égalité dans ce monde;

mais elle ne peut exister que sous une forme de gouvernement bien réglé, et elle consiste en une administration égale de la justice et des lois auxquelles nous nous sommes soumis pour l'intérêt de tous ; et quand nous serons appelés à rendre notre dernier compte, nous recevrons tous une égale justice.

— Tout cela est fort bien en théorie, John ; mais comment ce système est-il mis en pratique ?

— Parfaitement bien. Le luxe, la richesse, l'oisiveté des riches, leurs vices même, si vous le voulez, contribuent à occuper, à soutenir et à soulager les pauvres. La prodigalité est un vice, mais elle fait circuler l'argent, et le vice d'un homme contribue au bonheur du grand nombre. Le seul vice qui ne produise aucun bien, c'est l'avarice. Si l'égalité régnait, il n'y aurait ni occupation, ni industrie, ni arts, ni manufactures. L'inégalité de la distribution des fortunes peut se comparer à l'action du cœur qui pousse le sang dans toutes les parties du corps humain, d'où il retourne à lui pour en repartir de nouveau, et maintenir ainsi une circulation perpétuelle d'où dépend la force et la santé.

— Bravo, John, dit le docteur Middleton. Avez-vous quelque chose à répondre à cela, monsieur Aisé ?

— A répondre, monsieur? Je n'ai pas entendu la moitié d'un argument qui mérite une réponse...

Ce nègre lui-même ne peut s'empêcher d'en rire. Voyez comme il montre ses dents...... Peut-il oublier les horreurs de l'esclavage? Non, monsieur : il a souffert, et il sait apprécier le droit divin de l'égalité. Demandez-lui, John, demandez-lui, si vous l'osez, s'il admet la vérité de vos arguments.

— Je le lui demanderai, mon père, et je vous dirai franchement qu'il a été autrefois un de vos disciples... Parlez, Mesty, que pensez-vous de l'égalité?

— De l'égalité, massa Aisé?... Moi dire l'égalité aller au diable, à présent que moi major-dome.

— Le drôle méritait bien d'être esclave, dit monsieur Aisé.

— Oui, massa, moi avoir été esclave; mais avoir été prince et guerrier dans mon pays... Moi avoir eu bien des crânes en ma possession.

— Des crânes!... des crânes!... Connaissez-vous la science sublime!.... Êtes-vous phrénologiste?

— Moi pas bien comprendre; mais moi avoir eu une belle collection de crânes dans mon pays.

— En ce cas, vous devez être un des nôtres... Je ne croyais pas que cette science se fût encore étendue si loin; mais peut-être nous est-elle venue de là... Il faudra que j'aie une conversation avec lui demain matin... Cela n'est-il pas très-curieux, docteur Middleton?

— Infiniment, monsieur.

— Je lui tâterai la tête demain matin, et si j'y trouve quelque défaut, je le rectifierai à l'aide de ma machine... Mais je m'oublie, messieurs : il faut que je voie ce qu'a fait le charpentier. Après quoi je dois aller à l'assemblée d'une société... Vous y viendrez avec moi, John; vous entendrez mon discours.

— Je vous remercie, mon père. Il faut que je tienne compagnie à vos amis.

M. Aisé sortit de l'appartement.

— Savez-vous, mon cher monsieur, que votre père souffre que les braconniers chassent, même dans ses réserves, dit M. Hanson.

— Oui, dit le docteur, et il a permis à plusieurs troupes d'Égyptiens de s'établir dans ses bois, d'où ils commettent toutes sortes de déprédations dans les environs.

— D'après un examen rapide que j'ai fait des registres, reprit M. Hanson, je calcule qu'il y a un arriéré de près de deux années de revenu. Quelques fermiers ont payé tout ce qu'ils devaient; d'autres n'ont rien payé depuis quatre ans. Au total il est dû en ce moment au moins quatorze mille livres.

— Je vous prie, monsieur Hanson, dit John, de prendre sur-le-champ les mesures nécessaires pour faire rentrer cette somme.

Le reste de la conversation n'offrirait que peu d'intérêt au lecteur.

CHAPITRE XVII.

Le lendemain matin, à l'heure du déjeuner, M. Aisé ne parut point. John demanda à Mesty où était son père.

— Moi pas savoir, répondit Mesty. Les femmes en bas dire que lui n'être pas rentré hier soir ; mais une chose certaine, c'est que lui pas avoir couché dans son lit.

— J'espère qu'il ne lui est pas arrivé d'accident, dit M. Hanson ; mais depuis quelque temps il voit fort étrange compagnie.

— Informez-vous à quelle heure il est sorti, dit John à Mesty.

— Personne ne l'avoir vu sortir, massa.

— Il est probablement dans la bibliothèque, dit le docteur Middleton. Il se sera endormi à côté de sa merveilleuse machine.

— Il faut y aller voir! s'écria John.

Ils se levèrent tous et allèrent à la bibliothèque. Le docteur en ouvrit la porte, et ils virent un spectacle qui les glaça d'horreur. M. Aisé était suspendu, la tête prise dans sa machine, les pieds à trois pieds de terre, et le piédestal, nouvellement fait, renversé à côté de lui. Le docteur, aidé de Mesty, lui dégagea la tête du cercle de fer qui la retenait; mais son corps était froid, il était mort depuis longtemps.

On supposa que cet accident était arrivé dans la soirée précédente, et il n'était pas difficile de l'expliquer. M. Aisé était monté sur le piédestal qu'il avait fait préparer la veille, avait placé sa tête dans la machine, après avoir appliqué sur son organe de bienveillance la plaque de fer qu'on y trouva; le piédestal, n'étant pas encore fixé au plancher, avait glissé sous ses pieds, et cette chute, jointe au poids de son corps, avait déterminé sa mort.

M. Hanson emmena notre héros, désolé de la fin malheureuse et tragique de son pauvre père. Le docteur fit placer le corps du défunt sur un lit, et envoya sur-le-champ un messager au juge coroner du comté.

Nous n'appuierons pas sur les scènes lugubres qui s'ensuivirent... l'enquête du juge coroner... les funérailles du défunt... et nous laisserons passer une quinzaine de jours, délai qui suffit ordi-

nairement pour calmer la première violence du chagrin.

Notre héros se trouvait alors en possession d'une brillante fortune ; il s'en fallait pourtant de neuf mois qu'il ne fût majeur ; mais on trouva un testament fait par son père plusieurs années auparavant, et par lequel il avait nommé le docteur Middleton tuteur de son fils. M. Hanson, en examinant et en réunissant les papiers du défunt, qui étaient placés, dans le plus grand désordre, dans les tiroirs d'un grand secrétaire, trouva dans tous les coins des billets de banque mêlés avec des quittances, des brouillons de discours sur l'égalité, des notes sur la phrénologie, etc., etc. Il y en avait pour plus de deux mille livres. Il y trouva aussi un mandat de mille livres tiré par M. Wilson sur son banquier, quatorze mois auparavant, pour rembourser à M. Aisé pareille somme qu'il lui avait prêtée, et què celui-ci n'avait pas encore songé à faire toucher.

Le docteur Middleton écrivit à l'Amirauté que des affaires de famille obligeaient M. John Aisé, qui avait été renvoyé en Anglèterre pour cause de maladie, à quitter le service de la marine, et l'Amirauté voulut bien consentir à se priver des services d'un midshipman. Elle accorda aussi le congé de Mesty, à la charge par John de payer la somme nécessaire pour le faire remplacer.

Les Égyptiens furent chassés des bois d'où ils

infestaient tout le voisinage. Les gardes-chasse furent rétablis dans leurs fonctions, et eurent ordre d'empêcher tout braconnage. On entama des poursuites contre les fermiers qui avaient cru pouvoir se dispenser de payer leurs loyers, et la plupart entrèrent en arrangement pour s'acquitter.

Pendant ce temps, John avait fait confidence au docteur Middleton de son amour pour Agnès de Rebiera, et lui avait déclaré sa résolution de l'épouser. Le docteur, qui vit qu'il lui était sincèrement attaché, ne fit aucune objection à ce mariage. John ajouta qu'il prendrait incessamment des informations pour savoir quand un paquebot partirait pour Malte.

Cette conversation avait lieu pendant le dîner, et Mesty était derrière la chaise de John.

— Paquebot être un mauvais bâtiment, massa Aisé, dit-il ; pourquoi vous pas aller à bord d'un vaisseau de guerre?

— Parce qu'il est difficile d'y obtenir un passage, Mesty.

— Et comment vous revenir, massa? Vous pouvoir être fait prisonnier avec missy Agnès, à bord d'un paquebot.

— Et il sera encore plus difficile de trouver un passage à bord d'un bâtiment de guerre pour le retour.... Mais comment faire?

— Pourquoi vous pas acheter un beau na-

vire..... avec des canons et un bon équipage..... prendre une lettre de marque, et ramener ainsi missy Agnès chez vous?... Vous alors être capitaine de votre vaisseau.

— Cette idée mérite réflexion, Mesty, répondit John; et dans le fait il ne songea pas à autre chose de toute la nuit. Le lendemain en déjeunant, il trouva sur sa table le journal de Portsmouth, et y ayant jeté les yeux, il vit qu'on annonçait la vente de *la Jeanne d'Arc*, prise du vaisseau de Sa Majesté *la Thétis*. On y disait que c'était un brigantin du port de deux cent soixante-dix-huit tonneaux, doublé en cuivre, armé en flûte, avec tous ses agrès et douze caronades de cuivre, et que la vente en aurait lieu le mercredi suivant à Portsmouth, où il était à l'ancre.

John tira le cordon de la sonnette, et ordonna qu'on fît venir sur-le-champ des chevaux de poste.

— Et où allez-vous si subitement? demanda le docteur Middleton.

— A Portsmouth, docteur.

— A Portsmouth! Puis-je vous demander quelle affaire vous y avez?

John lui apprit le projet qu'il avait formé, et le pria de ne pas s'y opposer, puisque l'argent comptant ne manquait pas.

— Mais ce sera une dépense énorme, mon jeune ami.

— Je conviens qu'elle sera considérable, docteur ; mais j'ai tout calculé, et je ne dépenserai pas plus que mon revenu. D'ailleurs, je compte prendre une lettre de marque, et je pourrai faire quelques prises.

— Mais vous n'avez pas dessein de rester en mer pour croiser ?

— Non, sur mon honneur, il me tarde trop de me retrouver ici. Vous ne me refuserez pas ma demande, mon cher tuteur?

— Comme il s'agit d'une dame, je ne puis vous refuser. Mais soyez prudent.

— Ne craignez rien. Je ne serai guère absent plus que quatre mois... Mais il faut que je parte, et que je voie si ce navire répond à la description qu'on en fait.

Trois heures après, John était à Portsmouth avec Mesty. Il se rendit chez l'agent chargé de la vente, alla voir le brigantin, qui lui parut excellent voilier. Tous les agrès étaient dans le meilleur état, et les cabines en étaient commodes, propres, et même ornées avec quelque élégance.

— Ce nàvire me convient, pensa John ; une couple de longs canons de cuivre, quarante hommes d'équipage et six mousses, c'est tout ce qu'il me faudra.

Il était de retour à Forest-Hill pour l'heure du dîner, et il pria M. Hanson d'aller à Portsmouth et d'enchérir pour lui lors de la vente. Le mer-

credi suivant, M. Hanson acheta le brigantin pour dix-sept cent cinquante livres sterling, ce qui n'était guère que la moitié de sa valeur.

Le docteur Middleton, pendant ce temps, avait réfléchi sérieusement au projet de John, et voyait peu d'objections à y faire, pourvu que John montrât de l'aplomb et de la prudence, qualités dont notre héros n'avait pas encore donné beaucoup de preuves. Il résolut donc de chercher quelque lieutenant de marine expérimenté, et de mettre pour condition *sine quâ non* à son consentement que John le prendrait avec lui et suivrait ses avis. Le brigantin étant acheté, il lui fit part de ses désirs en lui disant que sa responsabilité, comme tuteur, exigeait qu'il prît cette précaution. John consentit sans hésiter à ce que le docteur demandait.

— Mais surtout, docteur, lui dit-il, veillez à ce qu'il connaisse bien la navigation. Ce n'est pas que je ne puisse gouverner un navire, mais depuis quelque temps la pratique me manque.

Chacun fut alors très-affairé. John et Mesty étaient à Portsmouth, travaillant à l'équipement du brigantin, et offrant une gratification de trois guinées à tout bon marin qui voudrait s'enrôler... M. Hanson sollicitait pour lui une lettre de marque... Le docteur Middleton cherchait pour son pupille un tuteur naval. John trouva le temps d'écrire à Agnès et à don Philippe, pour leur ap-

prendre la mort de son père et la résolution qu'il avait prise.

Tout fut prêt au bout d'environ six semaines, et le brigantin, qui avait pris sa lettre de marque sous le nom de *Rebiera,* sortit du port de Portsmouth et alla jeter l'ancre à Spithead. Le docteur Middleton avait trouvé un homme qui réunissait, à ce qu'il croyait, toutes les qualités nécessaires pour accompagner notre héros. John s'embarqua donc avec Mesty, après avoir fait ses adieux au docteur et au procureur, leur laissant le soin de payer tout ce qu'il avait acheté.

L'homme choisi par le docteur Middleton, d'après l'avis d'un de ses anciens amis, munitionnaire de la marine, demeurant à Southsea, était un lieutenant à demi-paye qui se nommait Oxbelly. Il reçut notre héros à la tête de l'équipage, lors de son arrivée, comme capitaine et armateur du brigantin. Il y avait certainement une différence frappante entre la taille svelte et légère de John et celle de son commandant en second. C'était un homme très-petit, mais ayant le ventre le plus rebondi qu'il fût possible de voir, les bras trop courts pour son corps, et les mains aussi larges que les pattes d'un ours polaire. Il portait des pantalons et des souliers à boucles; et quand il ôtait son bonnet, il montrait une tête entièrement chauve. Il pouvait avoir de cinquante-cinq à soixante ans. Il avait le teint fleuri, peu de barbe

et point de favoris. Son nez était droit, ses lèvres minces et ses dents noires à force d'avoir mâché du tabac. Au total, sa physionomie était prévenante et annonçait l'honneur et la franchise; mais la circonférence de son corps, à la ceinture, avait quelque chose de prodigieux.

— Il ne doit pas manquer d'aplomb, pensa John en le voyant. Je suis charmé de vous voir, monsieur, et j'espère que nous vivrons en parfaite intelligence.

— Monsieur, répondit le lieutenant, je ne me querelle jamais avec personne, si ce n'est, car je ne voudrais pas mentir, avec ma femme.

— Je suis fâché que vous ayez des querelles domestiques, monsieur Oxbelly.

— Et ce n'est jamais que la nuit, monsieur; elle veut avoir plus que sa part du lit, et elle ne veut pas me permettre de faire lit à part. Mais ne pensez pas à cela, monsieur; voulez-vous passer l'équipage en revue?

— S'il vous plaît, monsieur Oxbelly.

L'équipage fut rangé sur le tillac, et John lui adressa un long discours sur la subordination, la discipline, l'obéissance, etc. Pas un mot de l'égalité ni des droits de l'homme.

— Un excellent discours, monsieur Aisé, dit Oxbelly quand l'équipage fut congédié; je voudrais que ma femme l'eût entendu. Mais à présent, monsieur, je crois que nous ferons bien de

lever l'ancre le plus tôt possible, car je sais qu'une corvette de la marine royale croise à peu de distance d'ici, et nous pouvons l'éviter en doublant le cap des Aiguilles.

— Quel besoin avons-nous d'éviter un croiseur du gouvernement ?

— Vous oubliez, monsieur, qu'aussitôt qu'il aura jeté l'ancre il peut vous envoyer une barque à bord et se prendre de fantaisie pour une douzaine de nos hommes.

— Mais j'ai une lettre de marque.

— Je le sais, monsieur, mais ce n'est plus une protection aujourd'hui. J'ai servi trois ans à bord d'un bâtiment corsaire, et je sais que la marine royale n'y a aucun égard.

— Eh bien ! monsieur Oxbelly, faites lever l'ancre sur-le-champ.

L'équipage du *Rebiera* avait été fort bien choisi. Tous les hommes qui le composaient avaient servi dans la marine royale, et comme ils craignaient la presse, il leur tardait de partir. En quelques minutes toutes les voiles furent déployées, et *le Rebiera*, qui était réellement très-bon voilier, fendait les vagues comme une flèche. Le vent était favorable, et le lendemain matin le brigantin approchait de la baie de Biscaye sans avoir rencontré ce que tout l'équipage craignait plus qu'un bâtiment ennemi, un croiseur anglais.

— Je crois que nous sommes en sûreté, monsieur, dit M. Oxbelly; nous avons été un fameux train. Mais il était midi, je vais calculer la latitude, et je vous en rendrai compte. Il faut diriger notre course de manière à ne pas rencontrer l'escadre de Brest. Holà, vous! un peu plus à l'ouest. Ma femme... mais je vous conterai cela quand je serai de retour.

Il revint au bout de quelques instants. — Latitude 41° 12′, monsieur... J'allais vous dire que lorsque ma femme était à bord d'un bâtiment corsaire que je commandais...

— A bord d'un bâtiment corsaire?

— Oui, monsieur; elle se l'était mis dans la tête; je lui avais dit que cela était impossible, mais il n'y avait pas eu moyen de lui faire entendre raison. Elle arriva à bord à l'instant où on levait l'ancre, en amenant avec elle le petit Billy.

— Quoi! votre enfant aussi?

— Oui, monsieur, un beau garçon qui n'avait que deux ans, et qui riait toujours quand on tirait le canon.

— Je suis surpris que mistress Oxbelly vous ait permis de partir avec moi.

— Oh! oh! monsieur, je lui ai joué un tour. Je lui ai fait croire que j'allais toucher ma demi-paye à Londres. Elle sait tout à présent, et je ne doute pas qu'elle ne soit dans une belle rage;

mais cela la fera maigrir, et alors elle tiendra moins de place dans le lit... Mistress Oxbelly est une femme très-corpulente, monsieur; et pourtant elle est persuadée qu'elle a la taille fine. Elle prétend que c'est moi qui prends la plus grande part du lit, tandis que je sais fort bien que c'est elle.

— Peut-être avez-vous tous deux raison.

— Non, non, monsieur; c'est elle qui a tout le tort. Si je prends le côté de la muraille, elle m'y pousse de manière à m'y coller comme si j'étais un papier de tenture; si je me mets de l'autre côté, elle prend ses aises de telle sorte qu'elle me fait tomber du lit.

— Que ne prenez-vous un lit plus large?

— Je le lui ai proposé, monsieur, mais elle soutient que le lit serait assez large si je ne remuais pas en dormant. Au surplus, elle l'a tout entier à présent... J'ai bien dormi la nuit dernière pour la première fois depuis que j'ai quitté *la Boadicée.*

— Vous avez servi à bord de *la Boadicée?*

— Oui, monsieur, j'ai été deux ans second lieutenant de *la Boadicée.*

— C'est une belle frégate.

— A l'extérieur, monsieur; mais dans l'intérieur toutes les distributions sont manquées... Croirez-vous que j'avais de la peine à passer par la porte de ma cabine? Et pourtant je ne suis pas un homme très-puissant.

— Est-il possible, pensa John, que cet homme ne sache pas qu'il est d'une grosseur monstrueuse?

Tel était pourtant le fait. M. Oxbelly ne se croyait qu'un embonpoint raisonnable, quoiqu'il n'eût probablement pas vu ses genoux depuis bien des années. Son obésité était la seule objection qu'on pût faire valoir contre lui, car il n'y avait pas un reproche à lui faire sur aucun autre point. Les capitaines sous lesquels il avait servi avaient toujours trouvé quelque prétexte pour le faire passer d'un vaisseau sur un autre, et le motif de leurs manœuvres ayant été connu à l'Amirauté, il avait été noté comme n'étant plus propre à un service actif. C'était un homme sobre, fermé, connaissant parfaitement tous les devoirs de sa profession; mais il pesait deux cent huit livres, et ce poids l'avait coulé à fond.

Sa femme était aussi, comme il le disait, très-corpulente, et cette masse de chair, dans l'un comme dans l'autre, était la cause unique mais continuelle de toutes leurs disputes.



CHAPITRE XVII.

Le onzième jour après son départ, *le Rebiera* entra dans le détroit, et l'on vit le rocher de Gibraltar, comme le soleil allait se coucher. Vers minuit un calme survint. Au lever du soleil, nos marins furent éveillés par le bruit du canon, et ils aperçurent une frégate anglaise à environ huit milles plus haut dans le détroit, combattant neuf ou dix chaloupes canonnières espagnoles, qui étaient sorties d'Algésiras pour l'attaquer. Le calme continuait encore, et la frégate se faisait remorquer par toutes ses barques pour pouvoir lâcher sa bordée contre la flottille espagnole. John jugea à propos de se préparer à une action, et en quelques minutes tout fut prêt.

— Ils ne songeront pas à nous, dit M. Oxbelly, tant qu'ils seront occupés de la frégate; mais il est

toujours mieux d'être prêt à tout, car nous passerons difficilement sans quelques coups de canon. Quand je commandais un bâtiment corsaire, nous fûmes attaqués dans ce détroit par deux chaloupes canonnières. Nous les combattîmes pendant trois heures, et enfin elles se retirèrent. Mistress Oxbelly resta tout le temps sur le pont avec Billy. L'enfant était enchanté, et il se mit à crier quand on voulut le faire descendre pour déjeuner.

— Mistress Oxbelly doit être une femme courageuse.

— Je vous en réponds. Elle ne s'inquiète ni des balles ni des boulets. Elle rit quand elle les entend siffler à ses oreilles, et elle dit à Billy d'écouter. Mais cela n'est pas étonnant; elle est fille d'un major, et ses deux frères sont lieutenants de bombardiers.

— C'est une preuve de la vérité du proverbe... Mais voici une brise qui vient de l'ouest.

— Oui, et elle tiendra, car elle arrive lentement. Tant mieux pour la frégate. Elle n'a que des coups à gagner à cette affaire.

— J'espère que la brise enflera nos voiles... A quelle distance croyez-vous que les chaloupes soient de la côte?

— A environ cinq milles, peut-être moins.

—Eh bien! monsieur Oxbelly, brassez les voiles au vent. Peut-être pourrons-nous en couper une ou deux.

— C'est cela même... Allons, mes amis, déployez les bonnettes de perroquet et les bonnettes de hune; poussez dehors les boute-hors... Bien !... Nous nous placerons entre la côte et eux, et nous serons hors de portée des batteries de terre.

La brise fraîchit, et *le Rebiera* avait déployé toutes ses voiles. A un mille en avant de ce navire, la mer était encore lisse comme un miroir. Les chaloupes étaient toujours occupées à harceler la frégate, et elles ne firent pas attention aux manœuvres du *Rebiera*. Enfin la brise arriva aux chaloupes et à la frégate, tandis que le brigantin fendait les vagues déjà écumantes, et paraissait devoir réussir à couper quelques-unes des chaloupes. La frégate déploya ses voiles, et se mit à la poursuite des chaloupes, qui jugèrent à propos de tourner leurs proues vers la terre, la frégate les saluant déjà de ses canons de proue. Mais elles aperçurent *le Rebiera* à une bonne portée de canon, et manœuvrant de manière à les intercepter. Le brigantin approchant rapidement, la flottille ne savait trop quel parti prendre. Attaquer *le Rebiera*, c'était perdre du temps, permettre à la frégate d'approcher, et risquer de se faire prendre. Cependant John s'avançait toujours, et dès qu'il fut à portée, il tira contre les chaloupes, qui lui rendirent son feu. Ils n'étaient plus alors qu'à environ un quart de mille les uns des autres. John cargua ses voiles de huniers; il s'ensuivit un chaud

engagement avec les chaloupes, et l'une d'elles fut démâtée. Cependant la frégate arrivait rapidement sous toutes ses voiles, et tirait sur la flottille, qui, ne songeant plus qu'à gagner la côte, discontinua son feu, et passa à deux câbles de longueur en avant du *Rebiera*. John lâcha des bordées de babord contre la flotille tandis qu'elle passait; et sa batterie de tribord faisait pleuvoir la mitraille sur la malheureuse chaloupe démâtée, qui ne tarda pas à baisser pavillon. Quelques minutes après, les autres étaient trop loin pour que les caronades pussent les atteindre; et comme elles ne tiraient plus, John songea à prendre possession de sa prise. Il envoya à bord une barque et dix hommes, et s'en approcha pour la prendre à la remorque. Dix minutes après, la frégate n'était qu'à la distance d'un câble du *Rebiera*, et John fit mettre sa seconde barque en mer pour s'y rendre.

— Avons-nous quelques hommes de blessés, monsieur Oxbelly?

— Seulement deux, monsieur. Spearling a eu le pouce emporté par un éclat de mitraille, et James a reçu à la cuisse une blessure qui est plus sérieuse.

— Fort bien! Je prierai le capitaine de nous envoyer un chirurgien.

John se rendit à bord de la frégate, et fut conduit auprès du capitaine par un midshipman.

— Monsieur Aisé ! s'écria le capitaine en le voyant.

— Monsieur Sawbridge ! s'écria John.

— Par quel hasard êtes-vous ici? demanda Sawbridge; et quel est ce bâtiment?

— *Le Rebiera,* dont M. Aisé est le commandant et l'armateur, répondit John en souriant.

— Descendez dans ma cabine, monsieur Aisé, dit M. Sawbridge en lui tendant la main; je suis très-charmé de vous voir. La conduite que vous venez de tenir vous fait grand honneur, et je n'en ai que plus d'envie de savoir pourquoi vous vous êtes remis en mer, car je savais que vous aviez quitté le service.

John lui apprit en peu de mots les motifs qui l'avaient porté à équiper ce bâtiment.

— Mais permettez-moi, ajouta-t-il, de vous féliciter de votre promotion, dont je n'étais pas informé. Puis-je vous demander quand vous avez quitté *la Harpie,* et quel est le nom de votre frégate?

— Elle se nomme *la Latone*. Il n'y a qu'un mois que j'ai été nommé, après une action dans laquelle *la Harpie* prit une grande corvette. J'ai ordre de porter des dépêches en Angleterre. Nous quittâmes Gibraltar hier soir; nous fûmes surpris par un calme qui dura toute la nuit, et ce matin les chaloupes canonnières nous ont attaqués.

— Comment se porte le capitaine Wilson?

— Je crois qu'il se porte bien, mais je ne l'ai pas vu.

— Comment saviez-vous donc que j'avais quitté le service?

— M. Gascoigne me l'a appris. Il est sur mon bord.

— Gascoigne!

— Oui; le gouverneur de Malte l'avait envoyé devant Toulon pour rejoindre *l'Aurore;* mais la flotte n'y était plus. Le navire sur lequel il était vint à Gibraltar, et comme il avait fini son temps comme midshipman, il passa son examen, et s'en tira honorablement. Il pensa alors qu'il ferait aussi bien de retourner en Angleterre avec moi, afin de voir s'il pourrait obtenir de l'emploi comme lieutenant.

— Dites-moi, capitaine, la chaloupe est-elle notre prise ou la vôtre?

— Elle devrait être entièrement à vous; mais, d'après les règlements du service, elle nous appartient par moitié.

— De tout mon cœur, monsieur... Aurez-vous la bonté d'envoyer un aide-chirurgien à bord du *Rebiera?* J'ai deux hommes blessés.

— Je vais en donner l'ordre... Maintenant, Aisé, renvoyez votre barque, et qu'elle porte vos ordres à votre commandant en second. Il faut que nous retournions à Gibraltar, car nous avons quelques avaries à réparer, et je suis fâché d'avoir

à ajouter que nous avons perdu quelques hommes. J'espère donc que vous resterez à dîner avec moi. Nous serons à l'ancre avant la nuit.

— Avec grand plaisir, monsieur. A présent je vais congédier ma barque, et j'irai ensuite voir Gascoigne.

Gascoigne attendait son ami avec impatience, car il l'avait aperçu tandis qu'il causait avec le capitaine. Ils eurent quelques minutes de conversation, après que notre héros eut fait partir sa barque avec un aide-chirurgien pour panser ses blessés. John s'entretint ensuite avec les officiers, et vit avec plaisir que *le Rebiera*, conduisant la chaloupe canonnière à la remorque, suivait aisément la frégate, sans avoir déployé plus de voiles qu'elle. Il promit à Gascoigne qu'ils passeraient ensemble la journée du lendemain, soit à terre, soit à bord du *Rebiera*, et enfin il retourna dans la cabine, où il eut une longue conversation avec le capitaine Sawbridge.

— Quand vous êtes entré dans la marine, Aisé, lui dit Sawbridge, je pensais que plus tôt le service serait débarrassé de vous, mieux cela vaudrait. A présent que vous l'avez quitté, je crois qu'il a perdu un officier qui, suivant toutes les probabilités, lui aurait fait honneur.

— Bien des remercîments du compliment, monsieur; mais comment pouvoir être midshipman avec un revenu annuel de huit mille livres?

— Je conviens avec vous que c'est une chose impossible... Mais le dîner est servi, et il est temps de nous mettre à table.

Le capitaine Sawbridge avait invité à dîner plusieurs de ses officiers, et, par égard pour notre héros, il y avait compris Gascoigne. Peu de temps après que le dessert eut été mis sur la table, tout le monde fut appelé sur le pont par ordre du premier lieutenant, attendu qu'on approchait de l'ancrage, ce qui fit que la compagnie se sépara. Aussitôt que les voiles de *la Latone* eurent été carguées, le capitaine Sawbridge se rendit à terre pour informer le gouverneur du résultat de l'action qui venait d'avoir lieu, et il invita John à l'accompagner. Mais notre héros, désirant rester avec Gascoigne, le pria de l'excuser jusqu'au lendemain.

— Et maintenant, John, dit Gascoigne, aussitôt que le capitaine fut parti, je vais demander au premier lieutenant la permission de vous accompagner sur votre bord... Ou voulez-vous la lui demander vous-même ?

— Je m'en charge, répondit John ; un homme qui a de la fortune a toujours plus de poids sur l'esprit d'un premier lieutenant qu'un midshipman, même quand il a passé son examen.

John alla trouver le premier lieutenant, et le saluant avec beaucoup de politesse, il le pria, si son service le permettait, de lui faire l'honneur

de venir sur son bord dans la soirée avec quelques-uns de ses officiers, pour voir *le Rebiera*, et boire une ou deux bouteilles de champagne.

Comme *le Rebiera* n'était à l'ancre qu'à une distance de deux câbles tout au plus de la frégate, le premier lieutenant lui répondit que, dès qu'il aurait amarré la chaloupe canonnière, il se rendrait avec grand plaisir à son invitation avec trois ou quatre de ses officiers. John lui demanda alors, comme une faveur, de permettre à son ancien ami, M. Gascoigne, de partir avec lui sur-le-champ, attendu qu'il avait à le charger de dépêches importantes pour l'Angleterre. Cette demande n'ayant souffert aucune difficulté, John et Gascoigne sautèrent dans une barque, et s'entretinrent avec toute la confiance d'une amitié sincère.

— J'ai pensé à une chose, John, dit Gascoigne, et j'ai pris mon parti..... J'ai peu de chose ou je n'ai rien à gagner en allant à Londres solliciter ma promotion. Autant vaut que je reste ici; et comme j'ai servi mon temps comme midshipman et passé mon examen, ma paye est de peu d'importance à présent... Voulez-vous me prendre avec vous?

— C'était précisément à quoi je pensais, Ned. Croyez-vous que le capitaine [illegible]wbridge y consente?

— Oui. Il sait quelle est ma position, et que si

je retournais en Angleterre, c'était parce que je suis las de courir après *l'Aurore*.

— Eh bien, nous le lui demanderons demain matin.

— Dans tous les cas, vous aurez à bord quelqu'un qui y figurera mieux que votre M. Oxbelly.

— Mais qui aura moins d'aplomb, Ned.

Le premier lieutenant et les officiers arrivèrent, et la soirée s'écoula très-gaiement. Rien ne fait passer le temps plus agréablement que le champagne; et si vous ne faites pas à ce roi des vins l'affront de le mêler avec d'autres, jamais il ne vous punit le lendemain matin.

CHAPITRE XVIII.

Comme le capitaine Sawbridge ne revint pas coucher à bord, John se rendit à terre le lendemain matin, et alla faire visite au gouverneur, qui l'invita à dîner. Gascoigne ne pouvait l'accompagner, mais notre héros saisit cette occasion pour faire sa demande au capitaine Sawbridge, en lui disant que le lieutenant qu'il avait à bord, quoique fort bon marin, n'était pas précisément l'homme qu'il aurait désiré pour compagnon; ce qui voulait dire que ce n'était pas un homme à qui il pût parler d'Agnès. M. Sawbridge, qui prenait intérêt à Gascoigne, savait que ce jeune homme était sans protection, et espérant que notre héros pourrait lui être utile pour obtenir sa promotion de l'Amirauté, il consentit à la proposition qui

lui était faite. John retourna alors à bord de *la Latone* pour faire part au premier lieutenant et à Gascoigne de la décision du capitaine; et Gascoigne, dès ce moment, n'étant plus regardé comme appartenant à la frégate, suivit son ami à bord du *Rebiera*. John ordonna à Mesty de lui apporter son porte-manteau à Gibraltar pour qu'il pût s'habiller avant d'aller dîner chez le gouverneur, retourna à terre avec Gascoigne, et se trouva bientôt les coudes placés sur l'appui de la fenêtre où il avait, quelques années auparavant, suspendu son pantalon mouillé, dans cette occasion mémorable où le contre-maître de *la Harpie* avait été forcé de mettre en pratique sa propre maxime : le devoir avant la décence.

Les avaries de *la Latone* furent réparées dès le lendemain, et elle mit à la voile sur-le-champ. John, en faisant ses adieux au capitaine Sawbridge, le pria de se charger d'une lettre pour le docteur Middleton. La chaloupe canonnière fut bientôt mise en vente, et le gouvernement l'acheta. *Le Rebiera* ayant mis à la voile quelques heures après la frégate, l'équipage ne put recevoir la part qui lui revenait dans cette prise; mais il savait qu'il la toucherait à son retour, et cette capture redoublait l'ardeur des marins et leur donnait de la confiance en eux-mêmes, en leur navire et en leurs officiers.

Notre trio était encore une fois réuni : John et

Gascoigne appuyés sur le couronnement, et Mesty debout près d'eux, tandis que M. Oxbelly se promenait à quelques pas. Ils venaient de doubler la pointe d'Europe, ct suivaient la côte avec une bonne brise.

— Quand je croisais ici il y a quelques années, dit John, j'étais dans une position bien différente. J'avais un navire que je ne savais comment gouverner, un équipage auquel je ne pouvais commander; et, sans Mesty, je ne sais ce que je serais devenu.

— Oh! massa Aisé, vous savoir bien comment vous tirer d'embarras.

— Et comment y mettre les autres, dit Gascoigne en riant.

— Et comment les en tirer à leur tour, répliqua John sur le même ton.

— Vous savoir tirer tout le monde d'embarras, massa Aisé, dit Mesty; vous m'en avoir tiré aussi.

— Comment cela? je ne m'en souviens pas.

— Vous m'avoir tiré de la marmite des midshipmans... le plus diable de tous les embarras.

— Et je suis sûr de vous avoir tiré aussi d'embarras, monsieur Oxbelly.

— Comment cela, monsieur Aisé?

— Comment?... ne vous ai-je pas évité d'avoir, chaque nuit, une querelle avec votre femme?

— Certainement... Mais savez-vous que pen-

dant l'action, l'autre jour, je ne pouvais m'empêcher de me dire à moi-même : Je voudrais que mistress Oxbelly fût ici, tenant dans ses bras le petit Billy.

— Fort bien, mais la nuit ?

— Oh ! la nuit... Ma foi, je crois que j'aurais voulu qu'elle fût à la maison... Vous ne sauriez croire comme je dors à mon aise ici... D'ailleurs, dans un climat si chaud, cela serait insupportable... Mistress Oxbelly est réellement une femme corpulente... très-corpulente.

— Fort bien, dit John; mais à présent il faut que nous tenions un conseil de guerre... Suivrons-nous la côte, ou irons-nous en droite ligne à Palerme ?

— Si nous allons en droite ligne à Palerme, dit Gascoigne, nous ne ferons aucune capture, c'est une chose certaine.

— Si nous ne faisons pas de capture, il n'y aura pas de part de prises, continua Oxbelly.

— S'il n'y a pas de part de prises, l'équipage sera mécontent, ajouta John.

— Et si nous avoir rien à faire, être diablement ennuyeux, dit Mesty à son tour.

— Mais à présent, reprit John, voyons l'autre côté de la question... Si nous allons à Palerme en droite ligne, nous y arriverons plus tôt, et nous serons plus tôt de retour en Angleterre.

— A quoi je réponds que plus tôt la croisière

finira, plus tôt je serai privé de votre compagnie, dit Gascoigne.

— Et plus tôt j'aurai à partager mon lit avec mistress Oxbelly, ajouta le lieutenant.

— Nous avoir bon vaisseau, bons canons, bon équipage, et nous faire rien! s'écria Mesty; par les os de mon père! moi pas aimer cela, massa Aisé.

— Songez, dit Gascoigne, qu'il vous faut encore huit mois pour être majeur.

— Cela ne fera qu'une différence de trois à quatre semaines, dit M. Oxbelly, et les dépenses ont été considérables.

— Mais...

— Mais quoi, John?

— Agnès.

— Elle sera mieux protégée, en retournant en Angleterre, par des hommes accoutumés au feu; et si elle a un peu plus longtemps à attendre, elle ne vous en aimera qu'un peu plus.

— Couchez seul un peu plus longtemps, monsieur Aisé... cela est fort agréable, dit M. Oxbelly.

— L'avis n'est pas mauvais, dit Gascoigne.

— Vous attendre un peu, massa Aisé; vous savoir que c'être un bon conseil.

— Allons, dit John, j'y consens, car je vois que je suis en minorité. Eh bien, nous suivrons les côtes jusqu'à Toulon... Après tout, il y a quelque chose d'agréable à avoir le commandement

de son propre vaisseau, et je ne suis pas très-pressé de l'abdiquer. Ainsi donc, c'est un point décidé.

Le Rebiera continua à suivre les côtes, et au coucher du soleil il n'était qu'à quatre milles tout au plus des hautes montagnes bleues qui semblent suspendues sur la ville de Malaga. Il y avait plusieurs bâtiments à l'ancre au fond de la baie. Il faisait très-peu de vent, et *le Rebiera* ne pouvant approcher de la ville, louvoya, comme si c'eût été un bâtiment marchand, le cap tourné vers la terre, et arbora le pavillon américain. John se décida à cette ruse parce qu'il vit dans la rade extérieure trois à quatre grands navires qui déployaient les couleurs de cette nation.

— Quelles sont vos intentions, John? demanda Gascoigne.

— Je veux être pendu si j'en sais rien, Ned... J'ai envie de tâcher d'entrer dans la rade extérieure, d'y jeter l'ancre, d'avoir communication avec les bâtiments américains, et de chercher à en apprendre des nouvelles.

— Ce n'est pas une mauvaise idée. Nous saurons alors s'il y a quelque chose à faire pour nous, et, dans le cas contraire, nous pourrons lever l'ancre au point du jour.

— La barque de santé ne viendra pas après le soleil couché.

— Et quand elle viendrait, nous nous ferions

passer pour un bâtiment américain frété pour Barcelone ou pour tout autre port... La rade extérieure est à peine à portée de canon.

La nuit était arrivée quand *le Rebiera* jeta l'ancre dans la baie extérieure, à la distance d'un câble en arrière du premier bâtiment américain. John fit mettre une barque en mer, y descendit avec Gascoigne, s'approcha de ce navire, le héla et en demanda le nom.

— Grâce de Dieu! moi oublié, répondit un nègre, regardant par-dessus le passavant.

— Qui en est le capitaine?

— Grâce de Dieu! allé à terre.

— Son aide est-il à bord?

— Non... Grâce de Dieu! allé à terre aussi.

— Qui avez-vous donc à bord?

— Pompée, mossou, moi.

— Voilà un navire bien gardé! dit John; à l'ancre dans la rade extérieure, et n'ayant à bord qu'un nègre!... Dites-moi, Pompée, vous laisse-t-on toujours seul à la garde de ce navire?

— Non, mossou; mais cette nuit grandes réjouissances à terre; chanter, danser, s'enivrer.

— Est-ce donc un jour de fête?

— Grâce de Dieu! pas savoir, mossou.

— Y a-t-il du monde à bord des autres bâtiments?

— Tous à terre, grâce de Dieu!... à moins qu'un nègre à bord.

— Bonne nuit, Pompée!

— Bonne nuit, mossou!

Notre héros s'avança vers le second bâtiment, qu'il trouva complétement abandonné. Mais sur le troisième il trouva l'aide du maître, qui avait un bras en écharpe, et ils apprirent de lui que c'était le mardi gras, et que chacun ne pensait qu'à se divertir.

— J'ai dans l'idée que vous êtes Américains, dit l'aide du maître.

— Votre idée est juste, répondit John.

— Comment se nomme votre bâtiment?... d'où venez-vous?

— *La Suzanne*... de Rhode-Island.

— J'avais dans l'idée que vous étiez du Nord... Nous sommes de New-York... Quelles nouvelles apportez-vous?

— Aucune. Nous avons d'abord relâché à Liverpool.

L'Américain continua à leur faire des questions auxquelles John et Gascoigne répondirent avec adresse; et ils l'interrogèrent à leur tour sur l'état du commerce et le prix des denrées, avant d'en venir à leur but, de crainte de lui donner des soupçons.

— Croyez-vous, lui demanda enfin Gascoigne, qu'on nous permette d'aller à terre cette nuit, la barque de santé ne nous ayant pas encore fait sa visite?

— Si vous repartez avant le jour, on ne saura pas si vous avez été à terre. J'ai même dans l'idée qu'on ne se doute pas que vous soyez à l'ancre ici. D'ailleurs, vous devez avoir pris à Liverpool un certificat de santé, et ils ne sont pas très-difficiles.

— Savez-vous quels sont ces bâtiments à l'ancre dans le port ?

— J'ai dans l'idée qu'ils ont une cargaison d'huile d'olive. Mais ces deux bâtiments à voiles latines sont arrivés il y a deux jours de Valparaiso, et sont chargés de cuirs et de cuivre. Je ne sais comment ils ont échappé aux croiseurs anglais; mais les voilà dans le port, c'est une chose sûre.

— Eh bien, bonsoir.

— Ne voulez-vous pas prendre un verre de grog avec un compatriote?

— Demain matin... Nous voulons aller voir la fête.

Les deux amis retournèrent à bord du *Rebiera* et eurent une consultation avec Oxbelly et Mesty. Le résultat fut qu'ils mirent en mer trois barques, ayant chacune six hommes bien armés de coutelas et de poignards, mais sans armes à feu, de peur qu'un coup ne vînt à partir par accident, et ne donnât l'alarme. John monta dans la première avec Mesty, Gascoigne dans la seconde, et le contre-maître dans la troisième, et ils s'avan-

cèrent vers la ville avec deux rames seulement, afin de faire moins de bruit.

Ils arrivèrent près du lieu ordinaire de débarquement sans qu'on fît aucune attention à eux. Toute la ville semblait illuminée, et il y régnait partout une gaieté bruyante. Les bâtiments qui y étaient à l'ancre ne paraissaient pas mieux gardés que ceux qui étaient dans la rade.

Ils s'approchèrent d'un des deux bâtiments à voiles latines, et Mesty y monta sans bruit. Il n'y avait personne sur le tillac. Il descendit dans la cabine, et y trouva un homme endormi sur une caisse. Il remonta sur le pont, ferma l'écoutille, et vint dire à John qu'il n'y avait plus qu'à en prendre possession. John en chargea Gascoigne, qui, ayant coupé les câbles, emmena tout doucement le bâtiment à la remorque, sans que personne s'en aperçût, car la nuit était très-obscure; et quoiqu'il y eût des sentinelles de distance en distance, leurs yeux et leurs oreilles ne s'occupaient que de l'illumination et des sons de la musique.

Ils prirent de la même manière le second bâtiment à voiles latines. Ils n'y trouvèrent qu'un homme sur le pont qu'ils garrottèrent et bâillonnèrent, et le contre-maître emmena ce bâtiment à la remorque comme le premier.

Il n'en fallait plus qu'un, et John jeta les yeux sur une grande galiote pesamment chargée, quoi-

qu'il ignorât quelle en était la cargaison. Deux hommes jouaient aux cartes dans la cabine. Ils furent saisis, bâillonnés et garrottés; on coupa les câbles, mais il était impossible qu'une seule barque remorquât un pareil navire, et il fallut en déployer les voiles. Comme la galiote se mettait en marche, il arriva un incident auquel John ne s'attendait pas. Ce bâtiment devait mettre à la voile au point du jour, et l'équipage avait cru devoir revenir à bord de bonne heure pour tout préparer. Il pouvait être minuit, quand John entendit le bruit des rames, et des hommes qui chantaient dans une barque qui venait de quitter le rivage. Trois hommes étaient sur la vergue de misaine, occupés à déployer la voile, et John ne savait trop s'il devait les rappeler sur-le-champ, ou les laisser achever leur besogne pour que la galiote pût voguer plus rapidement. L'équipage de la barque arriva à l'endroit où il croyait trouver le bâtiment, et ne l'y voyant plus, les rameurs se reposèrent un instant sur leurs rames; mais ils l'aperçurent bientôt sortant du port, et s'écriant : *Carambo !* ils se mirent à sa poursuite.

— Tous sur le pont, mes amis ! s'écria John ; descendez à l'instant, voici une barque qui arrive.

Il ne leur fallut que quelques secondes pour descendre, mais la barque arriva sous l'écusson presque en même temps. Les Espagnols, quittant

leur barque, quittèrent leurs rames, cherchèrent à monter sur le pont, leur poignard entre leurs dents. Ils furent rejetés dans leur barque, mais ils revinrent à la charge. John, voyant un tonneau plein d'eau ou de vin attaché au plat-bord, coupa la corde d'un coup de sabre, et à l'aide de deux hommes le fit tomber sur la barque. Sa chute brisa une planche du fond, la barque commença à se remplir d'eau ; et tandis que les Espagnols ne songeaient plus qu'à remédier à cet accident, la galiote s'éloignait, et ils n'étaient plus en état de la poursuivre.

Cependant les sentinelles avaient averti qu'on se battait à bord d'un des bâtiments ; les gardes du port accoururent, et ils virent que les deux bâtiments à voiles latines avaient disparu, et que la galiote était à la voile dans la rade. Ils donnèrent l'alarme, et trois chaloupes canonnières qui étaient dans le port reçurent ordre de mettre en mer sur-le-champ. Mais la moitié des officiers et des équipages étaient à se divertir dans la ville, et l'on ne put les réunir très-promptement. Pendant ce temps les trois bâtiments capturés étaient arrivés près du *Rebiera*. John était retourné sur son bord et avait placé sur la galiote un équipage de quatorze hommes. Gascoigne était aussi revenu sur *le Rebiera*, laissant Mesty sur le bâtiment qu'il avait quitté ; ils se félicitaient du succès qu'ils avaient obtenu, quand Oxbelly s'écria tout à coup :

— Silence!... j'entends un bruit de rames.... Aussi sûr que j'existe, ce sont des chaloupes canonnières.

Au même instant, Mesty montait à bord.

— Massa Aisé, s'écria-t-il, moi entendre des chaloupes canonnières.... Elles être pas bien loin.

— Nous les avons aussi entendues, Mesty... Gascoigne, prenez une barque et ordonnez aux prises de s'éloigner à toutes voiles, tandis que nous couvrirons leur retraite... Restez à bord de la galiote, et partagez également les hommes des deux bâtiments à voiles latines.

— Et vous faire diligence, massa Gascoigne... Falloir couper le câble, massa Aisé; pas le temps de lever l'ancre.

L'ordre en fut donné et exécuté sur-le-champ; mais on entrevoyait déjà les trois chaloupes à moins de cinq câbles de distance. Quoique la nécessité de mettre un équipage à bord de chacune des trois prises eût considérablement diminué le nombre des bras à bord du *Rebiera,* les voiles de hunier et de perroquet et toutes les basses voiles furent déployées, les canons furent préparés et chargés, et chacun fut à son poste avant que les chaloupes canonnières fussent arrivées sur la poupe du *Rebiera.* John alors vira de bord, et orienta ses voiles.

—Pourquoi, diable! ne font-ils pas feu? demanda-t-il.

— Probablement parce que pas avoir de poudre, dit Mesty.

Mesty ne se trompait pas. Quand les chaloupes canonnières étaient au môle, on portait toujours à terre les caisses de munitions, de crainte que les cigares que les hommes de l'équipage avaient sans cesse à la bouche n'occasionnassent quelque accident ; et, dans la précipitation du moment, on les avait oubliées.

— Dans tous les cas, dit John, nous ne manquons pas de munitions, et il faut le leur prouver.... Allons, mes amis, une volée de mitraille, et pointez bien.

Les commandants des chaloupes s'étant aperçus de leur oubli, étaient convenus d'attaquer le brigantin à l'abordage ; mais depuis que *le Rebiera* avait déployé toutes ses voiles, il avançait plus vite qu'ils ne pouvaient ramer. La bordée qu'il lâcha les étonna, ils ne croyaient pas qu'il portât tant de canons, et ne pouvant répondre à son feu ils firent force de rames pour retourner au môle, le laissant en paisible possession de ses prises, qui étaient déjà à deux milles en mer.

Dès que John vit les chaloupes se retirer, il mit *le Rebiera* sous le vent, et rejoignit bientôt ses trois prises. Il jeta l'ancre avec elles pour le reste de la nuit, et se détermina à les faire marcher de conserve avec lui jusqu'à son arrivée à Palerme.

CHAPITRE XIX.

Les deux bâtiments à voiles latines étaient d'une valeur considérable, étant chargés de cuirs, de cuivre et de cochenille, et la galiote n'était pas une prise méprisable, sa cargaison consistant en huile d'olives. Au point du jour, ils étaient prêts à partir, et, à la grande mortification des bons habitants de Malaga, ils firent voile vers l'est.

— Nous avoir pas fait une mauvaise affaire, massa Aisé, dit Mesty en préparant la table pour le déjeuner.

— Il n'y a rien de tel que d'essayer, dit Gascoigne. Quand nous entrâmes dans la baie, j'aurais vendu ma part de prises pour un doublon... Mais à propos, John, quelle part dois-je avoir ?

— Seulement la part d'un homme d'équipage,

Ned; car vous n'êtes que surnuméraire, et nous avons stipulé et signé nos conventions pour les parts de prises avant notre départ.

— Il me semble que je devrais être dans la même classe que M. Oxbelly.

— Cela me prendrait la moitié de ma part, monsieur Gascoigne, et j'ai besoin de la totalité pour faire oublier à ma femme le tour que je lui ai joué.

— Fort bien, fort bien. Je me contenterai de ce que je pourrai avoir.

Ils continuèrent à suivre la côte pendant dix jours, voguant beaucoup plus vite que ne l'avait voulu l'équipage, qui désirait faire encore d'autres prises. Ils saisirent pourtant un petit bâtiment pêcheur; mais ce n'était que pour y placer les quatre prisonniers qu'ils avaient trouvés sur les trois navires capturés, et s'en débarrasser ainsi. Ils arrivèrent à la hauteur de Barcelone, sans avoir rencontré un seul bâtiment ami ou ennemi. Le lendemain matin, ils aperçurent derrière eux à l'ouest un grand bâtiment, et ils virent bientôt que c'était une frégate. Elle se mit en chasse; mais ils n'en conçurent aucune crainte, car ils avaient déjà reconnu que c'était un croiseur anglais. Cependant M. Oxbelly n'était pas sans inquiétude.

— Aussi sûr que je suis ici, et que mistress Oxbelly est à Southsea, dit-il, ils nous prendront quelques-uns de nos hommes, d'autant plus que,

supposant que nous escortons un convoi espagnol, ils se trouveront désappointés.

— Ils n'en prendront pas sur nos prises, j'espère, dit Aisé.

— Je n'en sais rien... De manière ou d'autre, il faut des hommes pour le service de Sa Majesté... Ce n'est pas leur faute, monsieur Aisé. La presse est une prérogative du roi, et la marine ne peut pas aller sans matelots.

— Sans doute, ajouta Gascoigne. Quand on n'a plus besoin des services des marins, on ne manque pas de démagogues qui déclament contre la presse; mais quand ils sentent que leur vie et leurs biens ont besoin de la protection de la marine, ils gardent le silence sur ce point.

— Cela est vrai, monsieur Gascoigne; et ce n'est pas notre faute si nous prenons des hommes de force, c'est la faute de ceux qui devraient faire des lois pour nous en éviter la nécessité. Mistress Oxbelly a dit plusieurs fois qu'elle arrangerait les choses beaucoup mieux si elle était chancelier de l'échiquier.

— J'ose dire que mistress Oxbelly serait un excellent chancelier, dit Gascoigne en souriant. Une chose certaine, c'est que si l'on accordait à ce sujet la moitié de l'attention qu'on donne à des objets beaucoup moins importants, on trouverait des moyens pour que la marine de Sa Majesté ne manquât jamais de bras.

— Sans doute, monsieur Gascoigne, sans doute... Mais cependant il ne faut jamais abandonner la prérogative royale de la presse.

—J'en conviens comme vous, monsieur Oxbelly; il faut la maintenir pour les cas de nécessité urgente et absolue.

—Nous avons tout le temps de discuter ce point, dit John. A présent délibérons sur ce que nous devons faire. Mon opinion est que, si nous déployions toutes nos voiles, nous pourrions gagner de vitesse sur la frégate; mais elle arriverait à nos prises.

— C'est ce que nous pouvons faire de mieux, monsieur Aisé, dit Oxbelly. Seulement envoyons une barque à bord des prises, et retirons-en autant d'hommes qu'il sera possible, afin de ne leur laisser aucune excuse pour en prendre.

— Et comme le vent diminue, et qu'il est possible qu'il arrive un calme, et qu'ils envoient leurs barques, dit Gascoigne, séparons-nous les uns des autres, et mettons un mille ou deux de distance entre nous.

Ce plan fut adopté; on ne laissa que trois hommes à bord de chaque bâtiment à voiles latines, et quatre sur la galiote, et ces trois bâtiments s'écartèrent à droite et à gauche du *Rebiera*, qui fit alors force de voiles. On remarqua cette manœuvre à bord de la frégate, et l'on ne douta plus que ce ne fût un convoi espagnol cherchant à s'échapper.

On prit toutes les mesures possibles pour gagner de vitesse; mais à quatre heures après-midi, quand la frégate était encore à huit ou neuf milles de distance, un calme survint, comme Gascoigne l'avait prédit, et aucun des navires ne put plus avancer.

— Ils mettent cinq barques en mer, dit M. Oxbelly, qui examinait la frégate avec un télescope. Ils auront diablement à ramer, et tout cela pour rien.

— Comme ils seront furieux! dit Gascoigne.

— Que nous importe? dit John; songeons au dîner; Mesty vient de me dire qu'il est servi.

Après avoir dîné, ils remontèrent sur le pont. Les cinq barques s'étaient séparées. Trois ramaient vers chacune des prises, les deux autres s'avançaient vers *le Rebiera,* et il était probable qu'elles arriveraient en moins d'une heure.

— Et maintenant qu'allons-nous faire? demanda John. Nous est-il défendu de résister, s'ils veulent user du droit de presse pour prendre une partie de notre équipage?

— C'est à quoi j'ai réfléchi, répondit M. Oxbelly. Il me semble qu'il faut laisser agir nos hommes comme bon leur semblera, et rester neutres. Comme lieutenant dans la marine, je ne puis opposer aucune résistance, et il en est de même de M. Gascoigne. Vous, monsieur Aisé, vous êtes dans un cas différent, puisque vous avez

quitté le service, et cependant mon avis est que vous gardiez aussi la neutralité. Quant à nos hommes, ils ont le droit de résister à la presse, s'ils le peuvent. C'est un droit reconnu ; cela arrive tous les jours, et personne n'a jamais été puni pour avoir fait résistance en pareil cas. Si nous étions à portée de la frégate, il ne leur resterait qu'à se soumettre, mais il ne peut y avoir plus de vingt-cinq hommes dans ces deux barques ; nos marins sont les plus forts ; il faut les laisser faire.

— Être un excellent avis, dit Mesty ; vous laisser faire nous.

Et il courut vers la proue, où tout l'équipage était déjà réuni et en consultation.

John reconnut la prudence du conseil de son lieutenant, et il remarqua que les marins, après une courte conférence avec Mesty, se disposaient à résister et commençaient à s'armer.

Les deux barques arrivèrent, et la vue du pavillon anglais, arboré sur *le Rebiera*, n'empêcha pas un jeune officier de monter rapidement sur le pont, son coutelas à la main, avec deux midshipmans et quelques marins.

— Quel est ce vaisseau? demanda le lieutenant d'un ton impérieux.

— *Le Rebiera,* lettre de marque, répondit John en ôtant son chapeau avec politesse.

— Et ces autres bâtiments?

— Prises du *Rebiera*... capturés dans la baie de Malaga.

— Vous êtes donc un bâtiment corsaire?... Où sont vos papiers ?

— Monsieur Oxbelly, faites-moi le plaisir de les aller chercher.

— Un bœuf gras pour Noël, dit le lieutenant en jetant un coup d'œil de dédain sur Oxbelly.

— Je suis lieutenant au service de Sa Majesté, et j'ai servi en cette qualité beaucoup plus longtemps que vous, jeune homme, répondit M. Oxbelly avec fermeté. Si nous nous rencontrons jamais ailleurs, vous me rendrez raison de votre observation insolente.

— Vraiment! répliqua le lieutenant avec ironie. Si vous aviez dit que vous avez été contre-maître ou canonnier...

— Regardez-vous comme ayant reçu un soufflet, s'écria Oxbelly, bouillant de colère.

— Quoi ! vieux cachalot!

— Monsieur, dit John, qui l'avait entendu avec indignation, monsieur est, comme il vous l'a dit, lieutenant au service de Sa Majesté; et quand même il ne le serait pas, vous n'avez pas le droit de l'insulter.

— Je présume que vous êtes tous trois officiers, dit le lieutenant d'un ton léger.

— Je le suis, monsieur, dit Gascoigne : je suis

au service de Sa Majesté, et je me trouve sur ce navire par permission de M. Sawbridge, capitaine de *la Latone.*

— Et j'étais aussi officier dans le même service il y a quelques mois, ajouta John; maintenant je suis armateur et commandant de ce bâtiment... Mais voici mes papiers, monsieur... Nous ne mettrons aucun obstacle à l'exécution de vos ordres. En même temps, je prie les deux jeunes officiers qui vous accompagnent et tous vos marins de faire attention à tout ce qui pourra se passer, afin d'être en état d'en rendre témoignage.

— Fort bien, monsieur, fort bien... tout ce qu'il vous plaira... Je vois que vos papiers sont en règle.

— A présent, faites-moi le plaisir de passer l'équipage en revue.

— Volontiers, monsieur.

— Monsieur Oxbelly, voulez-vous bien faire avancer nos hommes.

Ils se rangèrent tous près du grand mât, ayant Mesty à leur tête. Le rôle de l'équipage fut remis au lieutenant de la frégate. Il en fit l'appel, chacun y répondit à son tour, et, à mesure qu'ils défilaient, il faisait une marque au crayon à côté du nom de ceux qui lui paraissaient les meilleurs marins. Quand la revue fut terminée, il ordonna à ces hommes, au nombre de dix, de prendre leurs sacs et de passer sur sa barque.

— Monsieur, dit John, vous devez voir que je n'ai pas trop de bras pour la manœuvre de ce navire et de mes trois prises. Comme commandant de ce bâtiment, je proteste contre l'ordre que vous venez de donner... Si vous y persistez, je sens que je n'y puis rien faire.

— J'y persiste, monsieur; je ne m'en irai certainement pas les mains vides.

— En ce cas, monsieur, je n'ai plus rien à vous dire, répondit John; et il alla joindre Oxbelly et Gascoigne, qui s'étaient déjà retirés près du couronnement.

— Allons, mes amis, faites passer ces hommes dans la barque, dit le lieutenant à ses marins.

Mais tout l'équipage s'était retiré sur la proue, avait pris les armes, et Mesty était à leur tête. Quelques hommes de la frégate s'étaient avancés pour obéir à leur officier; mais on les avertit de ne pas faire un pas de plus. Le lieutenant vit ce qui se passait, et s'écriant :

— Une mutinerie, de par le ciel ! Il ordonna à l'équipage de sa seconde barque de monter à bord.

Mesty s'avança, tenant un sabre d'une main et un pistolet de l'autre, et dit aux marins de la frégate :

— Moi vous dire, mes amis, que vous être pas si forts que nous... Nous être plus nombreux, et

avoir de bonnes armes... Nous pas vouloir aller sur votre frégate... Si vous avoir besoin de nous, vous venir nous prendre, si vous le pouvoir; mais moi vous avertir que nous vous couper en pièces menus comme chair à pâté.

Les marins de la frégate s'arrêtèrent... Ils étaient disposés à combattre pour leur pays, mais ils ne se souciaient, ni de se faire tuer par leurs compatriotes, ni de tuer des gens qui faisaient précisément ce qu'ils auraient fait eux-mêmes s'ils eussent été à leur place. Le lieutenant parut courroucé en les voyant hésiter.

— Coquin de nègre! s'écria-t-il, je ne t'ai pas pris parce que j'ai cru que tu n'en valais pas la peine, mais à présent je t'ajouterai à ma liste.

— Vous attendre un peu, dit Mesty.

Le lieutenant ne voulut pas suivre le conseil prudent de Mesty. Il s'élança sur lui pour le saisir, mais il en reçut un coup de plat de sabre sur la tête, porté avec une telle force, qu'il en fut renversé. Les marins et les deux midshipmans de la frégate avancèrent alors contre l'équipage du *Rebiera;* mais après quelques instants d'un combat dans lequel il y eut quelques blessés, ils furent repoussés dans leurs barques, et Mesty, prenant le lieutenant dans ses bras vigoureux, l'y jeta après eux. Ils ne songèrent plus alors qu'à prendre leurs rames, et ils tournèrent la proue de leurs barques du côté de la frégate.

— Ce lieutenant va faire un beau rapport! dit Oxbelly; et si la frégate peut nous atteindre, elle ne nous fera pas de grâce. Mais voici une brise qui vient fort à propos du nord-ouest. Nous prendrons encore trois lieues d'avance, et nous pouvons lui échapper.

— Je doute que ce vaisseau puisse être meilleur voilier que le nôtre, dit John; il peut arriver à nos prises, mais il n'a pas le droit d'y toucher.

— Les barques qui les ont abordées en sont déjà parties. Il faut que la frégate les attende; elle ne pourra mettre à la voile avant la nuit.

— Faites tirer un coup de canon pour signal aux prises de se rapprocher. Nous y remettrons les hommes que nous avons tirés, et nous ferons voile pour Palerme.

— C'est ce qu'il y a de mieux à faire, monsieur Aisé. S'il m'arrive jamais de retrouver ce drôle, je le prierai de répéter ses paroles. Orientez les voiles, mes amis.

— Son langage était impardonnable.

— Depuis que je suis dans le service, monsieur Aisé, j'ai toujours remarqué que quelques officiers semblent s'imaginer que, parce qu'ils servent sous le pavillon de la marine royale, ils ont le droit de tyranniser et d'insulter tous ceux qui n'ont pas l'honneur de l'arborer; tandis que le fait qu'ils sont officiers du roi devrait être pour

eux une raison de donner l'exemple de la politesse et de la modération, même lorsqu'ils font leur devoir.

— Ce sont ceux qui n'ont aucun mérite par eux-mêmes qui cherchent à se donner de l'importance à la faveur du pavillon sous lequel ils servent.

— Cela est vrai, monsieur Aisé, et le nom du roi couvre ainsi la tyrannie et la mauvaise conduite d'une foule de jeunes officiers... Je me souviens que mistress Oxbelly disait un jour à l'un d'eux...

— Pardon, monsieur Oxbelly, mais la brise fraîchit, nos prises arrivent, et ce n'est pas le moment de causer. Faites mettre une barque en mer pour leur envoyer leur équipage, et je vais leur préparer des ordres par écrit, dans le cas où nous viendrions à nous séparer.

— Fort bien, monsieur... Il fera nuit dans une demi-heure. Comme nous n'avons pas encore quitté la côte, la frégate s'imaginera que nous avons dessein de la suivre; et pendant l'obscurité nous gagnerons le large, et nous gouvernerons sur Palerme.

———

CHAPITRE XX.

Les prises arrivèrent, et en moins d'une demi-heure on envoya à chacune son complément d'hommes, et la barque fut hissée sur le pont. La frégate était encore arrêtée par le calme, et l'on surveilla tous ses mouvements, jusqu'à ce que la nuit ne permît plus de la voir. Alors *le Rebiera* vira de bord, et se dirigea vers la Sicile, avec un vent largue. Le lendemain au point du jour, la frégate n'était point en vue, ce qui causa beaucoup de satisfaction. Étrange bizarrerie, dans un état de haute civilisation, d'éviter et de craindre ses propres compatriotes plus que des ennemis.

Le temps était beau, le vent favorable, *le Rebiera* ne fut séparé d'aucune de ses prises, et le seizième jour il jeta l'ancre dans la baie de Palerme. Il y avait peu de vent dans la matinée de leur arrivée, et comme John avait arboré un pa-

villon bleu, sur lequel le nom REBIERA était inscrit en grandes lettres blanches, don Philippe et don Martin arrivèrent à bord pour féliciter notre héros, avant qu'il eût pu entrer dans le port.

Les nouvelles que John reçut, après s'être assuré de la santé d'Agnès et de ses parents, furent satisfaisantes. La disparition du moine avait d'abord causé beaucoup de surprise; mais comme les domestiques de don Rebiera déclarèrent qu'il était revenu sans le nègre, et que don Rebiera avait eu la précaution de lui écrire pour le prier de passer chez lui, lettre qui fut ouverte et lue dans le couvent du père Thomaso, la famille Rebiera ne fut exposée à aucun soupçon. On avait formé cent conjectures, mais on avait fini par supposer qu'il avait été assassiné par les bandits; car quelques-uns d'eux ayant été pris, avaient avoué qu'ils avaient arrêté un moine à l'époque de la disparition du père Thomaso... Nos lecteurs savent déjà que ce prétendu moine était Mesty.

La barque de santé vint visiter *le Rebiera*. John se hâta ensuite d'aller à terre avec don Philippe et don Martin, et il revit bientôt sa chère Agnès qui lui parut plus belle que jamais. C'est ce que pensent la plupart des amants après une absence, pourvu qu'elle n'ait pas été trop longue. Les prises furent vendues, chacun reçut la part à laquelle il avait droit dans la somme qu'elles produisirent, et chacun fut content, car

elle fut plus considérable qu'on ne l'espérait.

Nous ne mentionnons que pour mémoire les instances que fit John pour que son mariage eût lieu sur-le-champ; la répugnance du père et de la mère à se séparer de leur seule fille ; les raisons pour et contre qui furent alléguées; la consultation de famille, la dot, et une foule d'autres détails de même nature. Enfin John fut marié un mois après son arrivée, et, comme on le dit toujours en pareil cas, rien ne manqua plus à son bonheur.

Quelques jours après, M. Oxbelly invita notre héros à partir, attendu que le séjour du *Rebiera* à Palerme occasionnait de fortes dépenses. Don Philippe et don Martin obtinrent un congé pour conduire leur sœur en Angleterre. Cependant John, qui trouvait son séjour à Palerme fort agréable, se laissa persuader par don Rebiera et sa femme d'y rester encore un mois. A l'expiration de ce terme, il y eut une scène d'embrassements, de pleurs et de sanglots, après quoi l'embarquement eut lieu, et *le Rebiera,* dont les cabines avaient été mises dans le meilleur ordre, leva l'ancre et mit à la voile pour Malte, John n'ayant pas oublié la promesse qu'il avait faite au gouverneur d'aller lui rendre visite.

Au bout de quatre jours ils jetèrent l'ancre dans le port de la Valette, et John se rendit sur-le-champ chez sir Thomas, qui fut très-charmé de le revoir, et qui fit partir sa barge pour amener à terre mistress Aisé. Il lui donna son plus bel

appartement, et après le dîner il écouta l'histoire de tout ce qui était arrivé à John depuis son départ de Malte, tant à bord du *Rebiera* qu'en Angleterre, sans oublier la mort tragique de son père.

— Je ne vous le dirais pas si l'événement venait d'arriver, lui dit le gouverneur ; mais à présent que la blessure doit être cicatrisée, je ne vous cacherai pas que c'est ce qui pouvait arriver de plus heureux, car le pauvre homme était fou, décidément fou.

Notre héros passa quinze jours à Malte, et se rembarqua ensuite avec mistress Aisé et ses amis.

— Adieu, mon jeune ami, lui dit le gouverneur ; vos deux beaux-frères me plaisent fort, et quant à votre femme, ce sera votre faute si elle n'est pas tout ce qu'on peut désirer. Si jamais je retourne en Angleterre, ma première visite sera à Forest-Hill.

Mais sir Thomas ne retourna jamais en Angleterre, et ce fut la dernière fois qu'il vit notre héros. *Le Rebiera* mit à la voile, et s'arrêta deux jours à Gibraltar, où l'on reçut la moitié du prix de la vente de la chaloupe canonnière. Il partit ensuite pour l'Angleterre, où il arriva en trois semaines, sans aventure et sans accident.

Ainsi se termina la dernière croisière de M. le midshipman Aisé. Dès qu'ils eurent fait leur quarantaine à Mother-Bank, ils trouvèrent à l'hôtel de Georges le docteur Middleton et M. Hanson, à

qui John avait écrit en arrivant, et qui les attendaient. Notre héros avait eu à peine le temps de leur présenter sa femme, quand un garçon vint lui dire qu'une dame demandait à lui parler. Elle n'attendit pas la réponse, car elle entra dans l'appartement en poussant le garçon qui s'était arrêté à la porte. John ne jeta qu'un coup d'œil sur la circonférence de sa taille, et il décida sur-le-champ que ce ne pouvait être que mistress Oxbelly, et il ne se trompait point.

— Je voudrais bien savoir, monsieur, s'écria-t-elle rouge de colère, pourquoi vous vous êtes avisé d'enlever ainsi mon mari.

— A Dieu ne plaise que je veuille enlever votre mari, mistress Oxbelly, il est un peu trop lourd pour cela.

— Fort bien, monsieur; mais de pareils enlèvements ne sont pas permis. Il y a des lois, monsieur, et je vous enverrai mon procureur, vous pouvez y compter. Et où est-il à présent?

— Il est à bord, mistress Oxbelly, et il sera enchanté de vous voir.

— C'est ce dont je ne suis pas très-sûre.

— Et il est également impatient de revoir le petit Billy, dit Gascoigne.

— Et qui vous a parlé du petit Billy, jeune homme?

— Il lui tardait beaucoup d'arriver, continua Gascoigne, car il était las de coucher seul.

— Ah ! il a bavardé, n'est-ce pas?... Fort bien, en vérité!... mais j'aurai mon tour.

— J'ai à vous dire, en outre, dit John, que pendant sa courte absence, il a gagné, en part de prises, sans parler de sa paye, près de cinq cents livres.

— Cinq cents livres ! s'écria mistress Oxbelly en ouvrant de grands yeux. Est-ce bien cinq cents livres que vous dites ?

— Bien certainement, dit Gascoigne.

— Cinq cents livres!... c'est une jolie somme, bien sûrement!... Comme je serai charmée de le revoir!... Eh bien! monsieur Aisé, il était dur à lui de me planter là comme il l'a fait; mais au bout du compte, tout est pour le mieux... Comme vous avez une charmante femme, monsieur Aisé!... Mais je vous demande pardon... je ne veux pas vous interrompre plus longtemps... Où est le brigantin, monsieur Aisé?

— Il entre dans le port, dit Gascoigne, et si vous marchandez bien, vous pourrez vous faire conduire à bord pour deux pence.

— Cinq cents livres! répéta en se retirant mistress Oxbelly, dont la colère était tout à fait calmée.

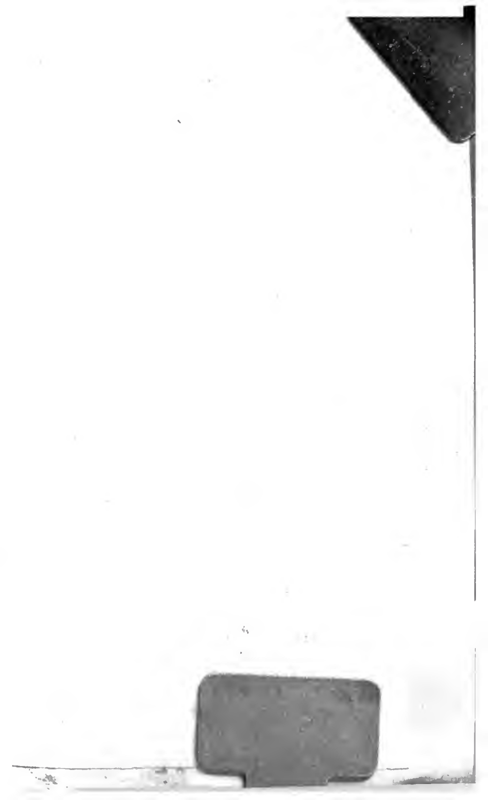
Nous arrivons à la fin des aventures de notre héros. Il partit dans la soirée pour Forest-Hill où tout avait été préparé pour le recevoir. L'équipage du *Rebiera* fut payé et licencié; le navire fut

vendu, et M. Oxbelly se retira à Southsea pour y jouir de la société de sa femme et du petit Billy. Nous ne savons pas s'il put jamais obtenir de sa femme un divorce *quoad torum* (quant au lit).

Notre héros, qui venait d'atteindre sa majorité, donna des bals et des dîners auxquels il invita tout ce qu'il y avait de plus distingué à vingt milles à la ronde. Il se fit généralement aimer. Une élection générale étant sur le point d'avoir lieu, on l'engagea à se mettre au nombre des candidats pour représenter le comté. Il fut élu sans difficulté, et siégea dans la chambre des communes à la session suivante. Ses deux beaux-frères, après avoir passé deux mois tant à Forest-Hill qu'à Londres, repartirent pour Palerme, bien assurés du bonheur de leur sœur, qui donna successivement le jour à trois garçons et à une fille, et qui fut toujours aussi bonne mère qu'elle était tendre épouse.

Mesty remplit avec dignité le poste de majordome de la maison de M. Aisé, et se montra digne de la confiance qui lui était accordée. Gascoigne, grâce au crédit du nouveau membre du Parlement, passa rapidement du grade de lieutenant à celui de capitaine, et fut toute sa vie son ami dévoué et sincère.

Et ainsi se termine l'histoire de M. le midshipman Aisé.



PUBLICATIONS NOUVELLES.

LE CHATEAU DE SAINT-GERMAIN, par *H. Arnaud.* 2 vol. in-18.

JAPHET A LA RECHERCHE D'UN PÈRE, par le capitaine *Marryat;* traduit de l'anglais. 2 vol. in-18.

LES ANIMAUX SAUVAGES, ouvrage d'éducation, traduit de l'anglais. 1 vol. in-18, orné de gravures sur bois.

ARTHUR, par *Guttinger.* 1 vol. in-18.

PENSÉES ET MAXIMES, par *Félix Bogaerts.* 1 v. in-18.

LES ANIMAUX DOMESTIQUES, ouvrage d'éducation, traduit de l'anglais. 1 vol. in-18, orné de gravures sur bois.

CHRISTOPHE SAUVAL, OU LES DEUX FAMILLES; Histoire contemporaine, par *Émile de Bonnechose.* 2 vol. in-18.

SATHANIEL, par *Frédéric Soulié.* 2 vol. in-18.

PROSE, par madame *Amable Tastu.* 2 vol. in-18.

CHARLES DE NAVARRE ET LE CLERC DE CATALOGNE, par *Mortonval.* 2 vol. in-18.

ZIZINE, par *Ch. Paul de Kock.* 2. vol. in-18.

CONVERSATIONS D'UN PÈRE AVEC SES ENFANTS, ouvrage d'éducation, traduit de l'anglais. 2 vol. in-18, ornés d'un grand nombre de vignettes.

ANNE BOLEYN, par *Paul de Musset.* 2 vol. in-18.

RICHE ET PAUVRE, par *Émile Souvestre.* 2 vol. in-18.

CROISIÈRE DE LA MOUCHE, par l'auteur des *Aventures d'un lieutenant de marine.* 2 vol. in-18.

AFFAIRES DE ROME. Mémoire adressé au Pape; Des maux de l'église et de la société, et des moyens d'y remédier; par *de La Mennais.* 1 vol. in-18.

PICCIOLA, par *X. B. Saintine.* 1 vol. in-18.

L'HOMME AU MASQUE DE FER, par le *bibliophile Jacob.* 1 vol. in-18.